Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Le dessin de couverture de NICK SOVOLIOFF illustre la nouvelle « *Le guerrier dans le ténèbres* ».

3e Année. — N° 16. Mars 1955.

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U.S.A.).

Le numéro : France 100 *frs; Belgique* 17 *fr.* 50*; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs. (Recommandé* 700 *frs.)*
(1 an) : — — 1.080 *frs. (Recommandé* 1.380 *frs.)*

Brebis galeuses

(*One too many*)

par J. T. MacINTOSH

Après « Une chance sur trois cents » *et* « Une chance sur mille », *voici enfin la troisième partie de la trilogie de J. T. MacIntosh* « Brebis galeuses »; *mais la longueur exceptionnelle de ce dernier récit nous a obligés à le scinder en deux, en dérogation pour une fois à notre politique rédactionnelle consistant à présenter toujours des histoires complètes : ce n'est donc que le mois prochain, et nous nous excusons de ce délai, que vous pourrez lire la fin des aventures des héros déjà connus de vous. (A ce propos, signalons que les trois récits ont récemment paru, aux U.-S.-A., réunis en roman sous le titre du premier d'entre eux.)*

Vous vous rappelez que l'auteur nous a successivement raconté les derniers jours de la Terre, avant l'anéantissement solaire de la vie sur notre planète, puis l'interminable voyage vers Mars d'une des fragiles fusées de secours, avec à son bord le petit groupe d'humains dont il s'est attaché à nous dépeindre les réactions individuelles. Cette narration était faite par l'entremise de Bill Easson, un des « lieutenants » qui avaient été chargés, avant la catastrophe, du dramatique choix des survivants (à raison d'un sur trois cents). « Une chance sur mille » *se terminait par l'atterrissage sur Mars, brutal mais sans accident. Le présent récit va vous décrire le dur apprentissage des nouvelles conditions de vie sur cette « terre promise » qui, à bien des points de vue, mérite mal ce nom. Cependant, malgré toutes les gênes extérieures, les principaux périls qui menaceront les colons seront d'ordre humain. Il est difficile de bâtir un monde meilleur, même en repartant totalement de zéro ; les éternels errements recommencent, en particulier le fameux désir de puissance qui inspire de nouveau quelques dictateurs en herbe. Et Bill Easson apprendra à ses dépens quelles peuvent être, au sein d'une minorité où l'ordre public est vital, les conséquences d'une seule « erreur de choix » dans la sélection faite au départ.*

Comme toujours, J. T. MacIntosh a évité soigneusement de faire appel aux ressources traditionnelles. Sa planète Mars n'est pas habitée par des monstres, inondée d'une flore baroque et d'une faune hallucinante ; les Terriens n'y connaîtront pas de tribulations fantastiques.

Sans doute est-il à sa manière le plus réaliste des écrivains de « science-fiction ». Les seuls drames qui l'intéressent sont ceux qui se jouent dans les esprits et les opposent les uns aux autres.

« Nous ferions mieux d'être copains, tous les deux, Bill, » me dit Alec Ritchie, du ton enjoué et familier qui lui était naturel, « parce que nous allons recevoir la visite des deux plus jolies filles qu'on puisse trouver parmi ce qui reste de la race humaine. »

J'eus un sourire involontaire.

— « Vous croyez que c'est une bonne raison? » demandai-je. « En tout cas, je n'avais pas l'impression de vous traiter en ennemi. »

— « Non, » dit tranquillement Ritchie. « mais vous ne m'aimez pas et vous ne vous fatiguez pas beaucoup pour vous en cacher. »

Je ne répondis pas à ce reproche que je sentais parfaitement justifié. Ritchie était un homme d'une quarantaine d'années, solidement bâti, d'humeur égale, dont le rire facile s'inscrivait sur les traits du visage mais jamais dans les yeux, et avec lequel personne ne cherchait vraiment à sympathiser. Il s'était tiré avec une jambe cassée de l'accident de fusée qui avait coûté la vie au lieutenant Porter. Il est probable que ce dernier n'aimait pas Ritchie non plus. La raison pour laquelle il l'avait choisi pour l'emmener sur Mars n'était que trop évidente : Aileen, la fille de Ritchie, devait être, comme celui-ci se plaisait à le dire, l'une des deux plus belles filles qui avaient débarqué sur Mars.

Leslie était-elle la seconde? Je ne pouvais en juger objectivement, attendu qu'elle était ma femme. Et puis je n'avais pas vu toutes les autres. Ritchie non plus, d'ailleurs, mais il était évidemment prêt à hasarder l'hypothèse. Tel que je le connaissais, j'imaginais toujours Ritchie prêt à hasarder quelque chose, surtout s'il y avait un profit à la clé. Il serait long d'entrer dans le détail des événements à la suite desquels Ritchie et moi, nous nous trouvions être voisins de lit dans une salle d'hôpital sur Mars, mais quelques mots à ce sujet ne seront sans doute pas superflus.

La Terre était morte, grillée, stérilisée par un soleil dont l'activité s'était soudain accrue dans des proportions considérables. Nous étions, Ritchie et moi, parmi les quelques milliers de privilégiés qui avaient eu non seulement une place à bord d'une fusée de sauvetage, mais avaient réussi à atterrir sur Mars. Réussi en partie, tout au moins.

Et Mars? demanderez-vous.

Prenez une petite planète moribonde, froide, sèche, fragile, sombre et sinistre. Faites-la rôtir à la broche pendant deux mois à raison d'un tour complet toutes les vingt-quatre heures et demie, et servez croustillant à quatorze mille invités affamés et amorphes qui viennent tout juste d'arriver de l'espace.

Et ne leur en veuillez pas s'ils sont portés à faire des remarques désobligeantes à l'adresse du patron de la rôtisserie.

Quand Mars avait été atteinte par le surcroît de chaleur résultant de ce nouveau cycle solaire, presque toute l'eau qui se trouvait sur la planète, à l'état solide ou liquide, pure ou mélangée à la poussière d'érosion pour former une boue inerte et inconsistante, avait été aussitôt aspirée dans l'atmosphère. Une bonne dose de poussière s'était élevée en même temps ; il s'était formé des nuages noirs, des tempêtes de sable, des tem-

pêtes de poussière, et dès que la vapeur d'eau chargée de ces particules avait rencontré des couches d'air plus froides, une pluie boueuse s'était déversée en cataractes sur la planète. L'expérience n'avait pas dû être des plus réjouissantes pour les sept mille personnes qui, à ce moment-là, constituaient la colonie fondée sur Mars avant le grand exode.

Mais à cette époque j'étais avant tout préoccupé d'arriver sur Mars avec ma fusée et mes passagers, quelles que pussent être les conditions qui y régnaient. C'était un problème suffisamment absorbant ; je n'avais pas besoin de chercher d'autres sujets d'inquiétude.

Enfin, j'avais réussi cet exploit. Ces soucis étaient oubliés. Tout ce que je demandais maintenant, c'était de me prélasser au lit pendant une bonne petite vingtaine d'années, souriant avec modestie quand les gens viendraient me voir pour m'exprimer leur admiration.

Sammy Hogan entra dans la salle, vint à moi et me dit :

— « Allez, Bill ! Vous avez suffisamment tiré sur la ficelle. Tant que vous aviez ces bandages sur la figure, vous pouviez avoir une excuse, mais maintenant il est grand temps de cesser de faire le malade et de vous mettre à gagner votre croûte. »

Derrière moi, Ritchie partit d'un rire sonore.

— « Voilà qui est bien dit ! » bredouilla-t-il avec un plaisir évident.

— « Nous sommes en conversation privée, mon cher monsieur, » dit Sam avec froideur. « Bill est mon ami. Ensemble, nous en avons vu de dures. Nous nous comprenons. Occupez-vous de vos petites affaires. »

Il était visible que Sammy n'avait pas, lui non plus, de sympathie pour Ritchie. Ce dernier se contenta de rire de nouveau. Il ne perdait jamais son sang-froid.

— « Où est Leslie ? » demandai-je à Sammy.

— « Elle est au boulot, cervelle d'oiseau ! Vous ne savez donc pas qu'on ne peut s'absenter à plusieurs ? L'équipe numéro 94 ne peut se permettre de laisser deux personnes venir tâter le pouls de Bill Easson, même si celui-ci feint d'être à l'article de la mort. »

— « Quel travail faites-vous en ce moment ? »

— « On creuse des trous, » répondit laconiquement Sammy.

— « Pour les reboucher ensuite ? » demandai-je, le ton de sa réponse autorisant une supposition de ce genre.

— « Non, nous ne prenons pas cette peine-là. Le vent s'en charge pour nous. »

— « Qui est-ce qui commande ? »

— « Tout le business ou juste l'équipe 94 ? »

A l'hôpital, nous ne savions pas grand-chose de ce qui se passait au dehors. Personne n'avait le temps de nous tenir au courant.

— « Renseignez-moi, Sammy, » dis-je. « Dites-vous bien que je suis dans l'ignorance la plus complète. »

— « Inutile de me le dire, » m'assura Sammy. « Vous avez toujours été d'une ignorance crasse. Sachez donc que le gouvernement que nous avons en ce moment, ou ce qui en tient lieu, est partisan de la construc-

tion par additions successives. Vous connaissez le principe : vous commencez par bâtir une cabane, vous ajoutez deux chambres, puis un corridor tout autour, puis une aile sur la gauche, un vestibule, une aile sur la droite, encore quelques corridors et une annexe, le tout si bien agencé que chaque fois que vous voulez aller aux lavabos, il vous faut monter et redescendre une demi-douzaines d'étages et faire trois kilomètres de couloirs.

» Quoi qu'il en soit, la colonie qui était établie ici avait ses propres administrateurs. Quand les astronefs sont arrivés, les gros bonnets qui s'y trouvaient ont été grossir leurs rangs, puis quand les fusées sont arrivées à leur tour, les lieutenants en ont fait autant, de sorte que maintenant... »

Il s'interrompit et demanda d'un air agressif : « Est-ce que vous me suivez ou est-ce trop fort pour vous? »

Je lui fis un sourire :

— « Maintenant, si vous me disiez qui commande l'équipe 94? »

— « Moi. Jusqu'à ce qu'on vous vide d'ici. Et Leslie quand je suis absent. »

— « Par conséquent, c'est toujours moi le chef, si je comprends bien? »

— « Je n'ai pas dit cela, mais c'est toujours vous qui avez le droit de trinquer si quelque chose ne colle pas, si c'est ce que vous voulez savoir. Les passagers des fusées de sauvetage n'ont pas été séparés et chaque lieutenant reste à la tête de son groupe. Il arrive qu'une équipe travaillant sur un chantier désire changer de lieutenant ou réciproquement, alors on permute, mais le cas est rare. »

— « Voilà qui m'étonne, » fis-je en guise de commentaire, « mais c'est bon à savoir tout de même. »

— « Vous voulez dire, Sammy, » dit Ritchie, de son lit, « que pour ce qui est des équipes, ces prétendus lieutenants sont toujours autant de petits dictateurs à la noix... que personne ne peut espérer s'imposer et prendre les affaires en main? Soit dit sans vous froisser, Bill. »

Sammy jeta de nouveau sur Ritchie un regard froid et luisant.

— « Je croyais vous avoir dit que notre conversation était privée, » fit-il observer. « Et vous voudrez bien ne pas perdre de vue que je m'appelle Hogan. »

— « Enchanté de vous connaître, » dit Ritchie avec affabilité. « Je m'appelle Ritchie. »

Sammy, qui avait le sens de l'humour, faillit se mettre à rire. Il lui fallut prendre sur lui pour se rappeler qu'il détestait Ritchie et lui répondre sèchement :

— « C'est bon, Ritchie. Je vous donne la permission d'exister. Mais faites-le sans qu'on vous entende, s'il vous plaît. Je veux parler avec Bill. »

— « A votre aise, » fit Ritchie d'un air dégagé.

Sammy l'observa quelques instants, puis se tourna une fois de plus vers moi.

— « En vérité, » dit-il, « on n'a que faire d'un gouvernement pour le moment, et quand nous en aurons besoin d'un, nous trouverons quelque chose de mieux. Tout irait bien en somme s'il n'y avait... Nom d'un chien ! Qu'est-ce qui se passe? »

Nous nous retournâmes. Un chœur imprévu de sifflets et de cris admiratifs venait de s'élever. Sammy n'avait pas encore eu l'occasion de l'entendre, mais moi je reconnaissais la façon dont les autres malades saluaient l'arrivée de Leslie ou d'Aileen.

Cette fois, c'était Leslie. Elle se hâta de traverser la salle sans se soucier du concert qu'elle venait de déclencher et elle s'arrêta au pied de mon lit.

— « J'ai besoin de vous, Sammy, » dit-elle haletante, sans s'occuper de moi. « C'est Morgan, encore. »

— « Qu'est-ce qu'il fait cette fois-ci? » Sammy poussa un soupir et fit pour se lever un effort qui montrait combien il avait dû être heureux de pouvoir s'asseoir.

— « C'est plutôt ce qu'il ne fait pas, » dit-elle. « J'ai réagi de mon mieux, mais sans résultat. Maintenant, il faut que vous veniez lui mettre votre main sur la figure. »

— « Vous auriez pu vous en charger vous-même sans venir me déranger, » grogna Sammy. « Ce n'est sûrement pas ça qui vous en empêche? »

« Ça », c'était l'écharpe dans laquelle son bras était passé.

— « Je ne vous cacherai pas que c'est ce que j'ai fait, » dit Leslie. « Morgan est dans une rage folle, » Elle s'approcha de moi à petits pas, se pencha et déposa sur ma joue un baiser furtif. Des cris divers s'élevèrent aussitôt dans la salle. Elle prit Sammy par le bras et l'entraîna dehors. Ce baiser mis à part, elle ne m'avait même pas accordé un regard.

Et si étrange que cela pût paraître, j'en éprouvais de la satisfaction. Je n'aurais pas cru Leslie capable de montrer une telle activité et une telle autorité dans la direction d'un chantier. Mais il est vrai qu'elle avait été institutrice et que l'expérience acquise dans des classes d'une trentaine de gamins turbulents devait lui être fort utile en la circonstance.

Ainsi, Morgan Smith faisait *encore* parler de lui, ce qui voulait dire que ce n'était pas la première fois.

— « Qui est donc ce type qui vous donne du fil à retordre? » demanda Ritchie, curieux

— « Morgan Smith. Pourquoi? »

— « Oh ! parce qu'il peut être intéressant de connaître les types qui ne sont pas commodes à manier. »

Je poussai un grognement et repris le fil de mes pensées.

Morgan avait été pour moi un risque, mais les autres aussi quand je réfléchissais. N'ayant eu devant moi qu'un temps limité pour choisir dix personnes à sauver du désastre qui menaçait la Terre, j'avais compris dès le début que, parmi les hommes et les femmes que je choisirais, certains pourraient être non pas ceux qui méritaient le plus de vivre, mais ceux que, par-dessus tout, j'aurais dû laisser pour compte.

Sammy n'avait pas parlé sérieusement, je le savais bien, quand il m'avait dit que je tirais au flanc. Mais quand je jetais un coup d'œil dans la salle, tous mes compagnons me semblaient si gravement atteints en comparaison de moi que j'en venais à me dire qu'il était grand temps de me lever et d'aller gagner ma subsistance, comme l'avait suggéré Sammy. En outre, s'il y avait besoin d'un homme à poigne dans l'équipe, nul n'était mieux qualifié que moi. Sammy ne manquait pas de cran, mais il n'était pas assez costaud. Leslie, en temps normal, pouvait se défendre, mais pas avec un avant-bras fracturé. John Stowe et Harry Phillips étaient beaucoup plus âgés que Morgan. J'étais le seul à avoir sur Morgan la supériorité physique susceptible de lui faire comprendre qu'il serait mal inspiré de me créer des difficultés.

Personne ne semblait dormir. « Infirmière ! » criai-je de toute ma force.

Elle apparut aussitôt. C'était une femme aux traits durs qui avait été, je crois, infirmière-chef dans un grand hôpital londonien. Quand elle vit qui l'avait appelée, elle fronça les sourcils. Nous ne devions la déranger qu'en cas d'absolue nécessité et les malades dans mon genre étaient même invités à ne pas la déranger du tout.

— « Je sais que vous avez du travail, Madame, » lui dis-je. « Je veux simplement m'en aller ; ce sera autant de fatigue en moins pour vous. Il paraît qu'il y a de l'agitation dans mon équipe et... »

— « Lieutenant, » dit-elle d'un air las, « il y a de l'agitation dans toutes les équipes. Qui donc accepterait de travailler sans récriminer quatorze heures par jour ? Quand vous serez rendu à votre équipe, vous aurez à commander, et pour cela il vous faudra être en forme. »

— « Je sais, mais... »

— « Les gens qui n'obéissent pas sont généralement mal placés pour commander. Attendez que le médecin vous ait vu. Quand il jugera que vous pouvez partir, vous partirez. »

Elle ne me laissa pas le temps de trouver quoi répondre et sortit de la salle d'un pas digne.

— « Voilà qui est catégorique, » dit Ritchie.

Je fis celui qui n'avait pas entendu.

Maintenant que je savais qu'il me fallait rester à l'hôpital, je me sentais encore plus impatient d'en sortir. Dehors, une intense activité régnait ; Mars se transformait, mes ex-passagers, devenus l'équipe n° 94, étaient sur le chantier et je n'étais pas auprès d'eux.

Peu après, la pluie se remit à tomber. A voir la faible quantité d'eau qu'il y avait sur Mars, par comparaison avec la Terre, on pouvait se demander ce que la planète en faisait. Je n'avais pas encore vu tomber la pluie, car notre salle était privée de fenêtres, mais je l'avais entendue. Souvent.

Aucun d'entre nous, à l'hôpital, ne connaissait de lui-même ce qu'était la vie au dehors, car notre expérience récente était la même dans

chaque cas : nous avions tous été blessés à l'atterrissage de nos fusées et on nous avait transportés directement à l'hôpital.

Cette fois, la pluie semblait tomber avec plus de violence que d'habitude. Je ne fus donc pas surpris quand je vis reparaître Leslie et entendis s'élever un nouveau chahut.

Les hommes sont ainsi faits. Quelques-uns des malades en traitement étaient dans un triste état. mais qu'une jolie fille vînt à franchir le seuil de la porte et ils se mettaient à pousser des glapissements et à lancer des coups de sifflet, à seule fin de faire voir qu'ils n'étaient pas encore morts. Même ceux qui gémissaient et se lamentaient en s'agitant dans leur lit à d'autres moments faisaient un vaillant effort pour paraître gaillards et dispos quand Leslie ou Aileen étaient présentes. En songeant à leur courage, on aurait senti sa gorge se nouer, pour peu qu'on fût porté à s'attendrir.

— « Nous avons lâché le boulot un moment, » dit Leslie, s'asseyant sur mon lit, car il n'y avait de sièges nulle part. « Nous ne pouvions rien faire. C'est tout juste si on y voit clair. » Elle soupira. « Je serai heureuse quand tu seras avec nous, Bill. »

— « J'ai demandé à partir, mais je me suis fait rabrouer. Qu'est-ce que vous avez comme ennuis, Leslie? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond? »

Elle se ressaisit et m'adressa ce sourire trop prompt que savent faire tant de femmes quand elles ont autant envie de sourire que de se jeter à l'eau.

— « Oh ! Rien de vraiment grave, » dit-elle. « Ne pense pas à cela maintenant. Occupe-toi de te guérir, Bill, et ne t'en fais pas. Tout finira par s'arranger. »

— « Raconte-moi tout de même, » insistai-je.

Elle hésita, puis, d'un seul coup, elle se mit à parler avec une précipitation qui m'étourdit.

— « Ce n'est pas qu'une seule chose, Bill. Ce sont des centaines de tourments qui s'accumulent. C'est la pluie, le vent, la poussière, la chaleur. Du sable et de la poussière dans chaque endroit, dans la bouche, dans les yeux, dans les cheveux. C'est le travail : creuser des fondations pour des bâtiments et voir le vent les remplir à mesure de sable et de poussière. Tout le monde se lamente et répète toujours les mêmes choses C'est d'essayer de dormir dans un couloir, tassés comme des sardines en boîte, avec la sueur qui vous coule sur tout le corps. »

Elle voulut s'arrêter, mais l'élan était pris : « Et puis il y a la nourriture ; des choses dont on ne peut pas reconnaître le goût, des choses qui sentent la ficelle. Pas de lait, pas de café, pas d'œufs, pas de viande, pas de boissons chaudes parce que l'eau bout dès qu'elle est tiède. Il y a l'obligation de faire sa toilette dans de l'eau boueuse parce que nous avons juste ce qu'il faut d'eau propre pour boire et faire cuire les aliments.

» Il y a les jérémiades des uns et des autres, qu'on est bien obligé de subir. Betty, qui a peur de faire une fausse couche à travailler si dur.

La petite Bessie, toujours dans vos jambes. Jim, qui travaille beaucoup trop, vu son âge ; c'est le seul à qui il faille parfois dire de s'arrêter. Des gens des autres équipes qui essaient de nous entraîner dans leurs querelles. Des journées de labeur éreintant, qui se succèdent sans interruption, jusqu'à ce qu'on en arrive à croire que cela n'aura jamais de fin, jusqu'à ce qu'on soit si épuisé qu'on sente son cerveau émettre un bourdonnement continu. Etre en nage puis frissonner, être trempé puis rôti par le soleil, tomber de fatigue puis être surexcité, le tout en l'espace d'une heure environ. Oh ! Je me sens l'envie de crier ! »

— « Ne crie pas ici, » dis-je, « mais pleure si le cœur t'en dit, ça te soulagera peut-être davantage. »

— « Possible, » dit rêveusement Leslie, « mais il faut de l'entraînement pour pleurer devant tous ces hommes, et j'en manque. Pour revenir à mes ennuis, il y a tout ce que je viens de te dire, et puis il y a Morgan. »

— « Oui ? » dis-je. « Parle-moi de Morgan. »

— « Morgan, c'est en quelque sorte la goutte d'eau qui fait déborder le vase. J'arrive à la rigueur à supporter le climat, ou la nourriture, ou le fait de dormir avec dix-neuf autres femmes, parce que personne n'y peut rien changer. Et quant au travail, il faut bien qu'il se fasse. Il n'y aura pas d'améliorations avant que nous n'ayons construit davantage de maisons, augmenté la production de nourriture, et tout le reste. Mais Morgan... »

— « Alors, qu'est-ce qu'il fait ? » demandai-je avec quelque impatience.

Elle secoua la tête.

— « Attends de le voir toi-même. »

— « Pourquoi ce mystère? S'il vous cause des ennuis, c'est qu'il fait quelque chose. Qu'est-ce au juste? »

— « Il se comporte comme un être abject, » dit Leslie. « Il ne sait qu'imaginer pour se rendre odieux. Betty en voit de toutes les couleurs avec lui, bien que la pauvre gosse s'efforce de n'en rien laisser paraître. Quoi que ce soit qu'il ait à faire, c'est exactement le contraire qu'on peut attendre de lui. Non, je savais que je ne pourrais pas t'expliquer ça. Tu verras par toi-même. »

Elle leva les yeux comme Aileen venait d'arriver près du lit de Ritchie. Les deux femmes se firent un signe de tête.

— « Tu la connais? » murmurai-je.

— « Elle fait partie de l'équipe 92, qui travaille à côté de nous. C'est une des dix-neuf femmes avec lesquelles je fais chambre commune. Quand on a passé huit heures écrasé contre quelqu'un, on a l'impression qu'on commence à le connaître. »

J'approuvai d'un sourire.

— « Je sais qu'il m'est facile de garder ma bonne humeur, » dis-je, « mais tout est-il aussi noir que cela? Jette un coup d'œil en arrière. Sur la Terre, la seule chose qui comptait c'était d'obtenir une place dans une fusée de sauvetage. Les gens auraient tout donné pour en avoir une. »

— « Je sais, » dit-elle d'un air triste. « Tu n'as pas besoin de me rappeler comment j'ai essayé de t'acheter. »

Il fallait qu'elle se sentît bien découragée pour mentionner ce pénible incident. Je feignis de ne pas l'avoir entendue.

— « Ensuite, quand nous étions à bord de notre fusée, » repris-je vivement, « nous ne cherchions qu'à atteindre Mars. Rien d'autre n'avait d'importance. Même si l'on nous avait dépeint alors les conditions de vie ici, nous aurions pensé que c'était le Paradis. Et maintenant que nous sommes arrivés, et qu'aucun péril immédiat ne nous menace plus, nous nous attendons... »

— « Je sais, » dit-elle d'une voix toujours aussi maussade. « Nous nous attendons à quelque chose de pire. Moi du moins. Peux-tu me le reprocher, Bill? Nous avons toujours pensé : *si nous nous tirons seulement de cette épreuve, tout sera merveilleux*. Seulement, ça ne l'est jamais. »

— « Quand survient un tel cataclysme, » dis-je calmement, « personne n'a le droit de penser que les choses seront merveilleuses. On doit s'estimer déjà suffisamment heureux d'être en vie. Après un coup dur comme celui que nous avons encaissé, les difficultés ne s'aplanissent que petit à petit. Il faut avoir de la patience. »

Et j'ajoutai, avec un nouveau sourire : « Heureusement que je te connais, Leslie, sinon je serais capable d'être injuste envers toi. Si tu viens te soulager en me racontant tout cela, c'est parce que tu as accepté avec bonne humeur d'aider les autres à supporter leur fardeau. Tu penses que toi aussi tu dois avoir le droit de dire ce que tu as sur le cœur. »

Elle sourit malgré elle.

— « Il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis. Oh ! Zut alors ! Tu entends? La pluie a dû cesser. Il faut que je rentre. »

Elle se redressa avec effort. « Dépêche-toi de revenir, Bill, » ajouta-t-elle. « Je m'ennuie sans toi. »

— « C'est gentil, » dis-je. « Mais garde-toi d'exagérer. Ennuie-toi avec modération. »

Aileen ne partit pas en même temps que Leslie. Ce devait être son heure de repos. Quand Leslie m'eut quitté, je regardai Aileen d'un œil nonchalant. Elle continuait à s'entretenir à voix basse avec Ritchie.

C'était sans nul doute un joli brin de fille, assez semblable à Leslie à bien des égards. La couleur de leurs cheveux était leur premier point commun. Aileen était d'un blond très clair, Leslie d'un blond soutenu avec des reflets d'or. Ni l'une ni l'autre n'étaient du type cover-girl. Toutes deux en avaient la taille élancée et les jambes longues et minces, mais non la poitrine provocante et les hanches par trop proéminentes. Leur physionomie respirait l'intelligence. En fait, c'était l'intelligence qui frappait surtout en elles, plus encore que la beauté. Et chacun de leurs mouvements était plein d'assurance et de grâce.

Le jeune rouquin qui occupait le lit en face de moi s'efforçait d'attirer le regard d'Aileen par des gestes inconvenants. Leslie ne se formalisait

jamais de telles démonstrations, mais Aileen en était visiblement gênée. Je l'entendis murmurer à Ritchie : « Je te promets qu'en sortant je vais frictionner les oreilles de cet individu. » Ritchie fit entendre un petit rire étouffé.

Je remarquai qu'Aileen et Ritchie ne se tenaient jamais très près l'un de l'autre. L'attitude qu'elle adoptait envers lui était davantage celle d'une secrétaire légèrement nerveuse que celle d'une fille affectionnée.

Quand Aileen se leva enfin pour partir, elle jeta un regard au rouquin dans l'intention évidente de mettre sa menace à exécution.

— « Aileen ! » criai-je d'une voix forte.

Elle se retourna, surprise. Nous ne nous étions jamais adressé la parole. Mais quand je lui fis signe, elle vint à moi et se pencha au-dessus de mon visage.

— « Ce rouquin-là, » dis-je, « va mourir dans la nuit ou peut-être demain. »

Elle se redressa subitement.

— « Oh ! » fit-elle, tandis que ses joues se coloraient de rose. « Merci de me l'avoir dit. Vous êtes le lieutenant Easson, n'est-ce pas? »

Je fis oui de la tête. Elle traversa la salle et gagna la sortie. Elle avait dû faire au passage un sourire amical au rouquin, à en juger par les réactions des autres malades, mais comme elle me tournait le dos, je n'avais rien pu voir.

Ritchie me dit avec une grimace :

— « Quelle idée de vous mêler de ça? Pourquoi ne l'avez-vous pas laissée lui flanquer une gifle et découvrir ensuite ce qu'il en était? »

Je me renfrognai.

— « Vous croyez que ç'aurait été drôle? » demandai-je.

— « Oui. Mais on m'a dit que j'avais un sens particulier du comique. »

— « Rien de plus juste, » fis-je, détournant ostensiblement les yeux. J'entendis Ritchie ricaner stupidement.

*
**

Le médecin ne voulut me libérer ni ce jour-là ni le suivant. Le surlendemain, on me donna mes vêtements et l'on m'informa que je pouvais m'en aller, à condition de ne pas faire d'imprudences.

Il était clair que cette recommandation était faite uniquement pour la forme, et non parce que le médecin croyait sincèrement que j'allais ménager mes forces ou que quiconque pouvait se permettre de fainéanter dans des circonstances aussi critiques.

Avant mon départ, quand le bruit se répandit que je m'en allais, Ritchie tint à me faire une proposition.

— « Vous ne vous êtes pas encore avisé, Bill, » me dit-il, « que voilà la plus grande chance qui se soit jamais offerte aux hommes entreprenants? »

— « Qu'est-ce qui est une grande chance? »

— « La situation actuelle, voyons. La construction d'une ville. Le nouveau départ. C'est la perspective de faire sa pelote en quatrième vitesse. »

— « L'argent n'existe plus, » dis-je sèchement, révolté que l'on pût songer à tirer profit du plus grand désastre qui eût frappé l'humanité.

Ritchie haussa ses larges épaules.

— « Qu'est-ce que l'argent? Ce qui a toujours compté, c'est ce qu'on peut se procurer avec. Or, voilà l'occasion de se procurer tout à gogo. Vous êtes toujours lieutenant, Bill. Vous exercez des pouvoirs et, si faibles soient-ils, vous avez la possibilité d'en acquérir de plus grands. Il ne tient qu'à vous. En s'associant tous les deux, sans attendre qu'il soit trop tard ; en nous y mettant dès maintenant... »

— « Ça ne m'intéresse pas, » dis-je tout net. J'allais ajouter quelque chose que l'irritation me suggérait, mais la voix douce, persuasive de Ritchie reprit :

— « Ecoutez, Bill, je comprends votre idéalisme. C'est ce que j'admire en vous. Mais ne voyez-vous pas ce qui va se passer? Si vous n'avez pas d'ambition, d'autres en auront pour vous. Vous voulez faire de Mars un monde bien organisé, où il fera bon vivre. Parfait ! Et pendant que vous serez occupé à la réalisation de ce beau projet, quelqu'un saura devenir si important et si puissant que, quand vous aurez fait de Mars un monde bien organisé, où il fera bon vivre, il n'aura plus qu'un geste à faire pour s'en emparer. »

Je le regardai, étonné.

« Je ne veux pas dire, » poursuivit-il avec gravité, « que vous ne deviez pas travailler pour le bien général. Je sais que c'est plus fort que vous. Mais n'oubliez pas, dans ces moments-là, que les humains ne sont pas parfaits. N'oubliez pas que vous ne pouvez pas compter que les autres seront aussi honnêtes, désintéressés et idéalistes que vous. Prenez soin de vos intérêts ; personne ne le fera pour vous. Associons-nous, unissons nos efforts, et tous les deux, nous... »

— « Vous parlez comme un livre, » lui dis-je, « mais la réponse reste « non ». Faites fortune tout seul, Ritchie. »

— « Ça va, » dit-il sans s'émouvoir. « C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. »

C'est ainsi qu'avant même de sortir de l'hôpital j'aurais dû être suffisamment prêt pour les nombreuses batailles dont je sentais l'imminence. Je connaissais Mars, sinon d'après ma propre expérience, du moins d'après ce qu'on m'en avait appris. Je connaissais ceux qui s'efforçaient d'en faire un monde où l'on pût vivre. Je connaissais Morgan Smith. Et aussi Alec Ritchie. Je n'aurais pas eu à être très grand prophète pour me faire une idée générale de ce qui allait suivre.

Mais je n'étais pas du tout prophète. Ou je ne réfléchissais pas beaucoup. Aussi ce qui suivit me prit-il totalement au dépourvu.

II

Quand je me trouvai enfin dehors, seul, je restai immobile un long moment à la porte de l'hôpital et promenai mes regards alentour.

Voilà donc quel était le nouvel habitat de la race humaine... Maintenant et pour bien longtemps. Mercure, Vénus et la Terre seraient trop chauds pour des êtres humains pendant des millions d'années. La science aurait encore à faire d'incalculables progrès avant que Jupiter ou l'une des autres planètes supérieures pussent être transformées de façon à offrir un milieu confortable pour l'humanité. De petites colonies s'établiraient sans nul doute sur les astéroïdes et les satellites. Mais pour l'instant, Mars était le seul endroit où il fût possible à des hommes de vivre et elle le resterait pendant d'innombrables générations.

Les doléances dont le monde en général pouvait faire l'objet perdaient ainsi toute signification. Il était maintenant d'un intérêt purement académique de savoir qu'il avait existé naguère une planète sur laquelle l'eau bouillait à cent degrés.

Si les calculs antérieurs aux voyages dans l'espace avaient été exacts et que Mars eût été enveloppée d'une atmosphère de trop peu d'épaisseur et trop pauvre en oxygène pour que l'homme y pût vivre, la vie humaine eût simplement cessé d'exister quand la constitution du soleil s'était soudain transformée. En réalité, nous pouvions nous féliciter que Mars, dans les nouvelles conditions, eût une quantité juste suffisante d'air, d'eau et de tout ce dont nous avions besoin pour y vivre dans un minimum de confort jusqu'au moment où nous serions de nouveau en mesure de commander aux forces de la nature.

Ce ne serait pas de sitôt. Nous avions laissé derrière nous une civilisation hautement mécanisée et nous devrions attendre longtemps avant de nous retrouver au même point sur Mars. Pendant une année ou deux au moins, les choses resteraient en un état très primitif. Il ne fallait pas songer à obtenir de l'énergie hydroélectrique et il était tout aussi impossible de produire de l'électricité au moyen de pétrole, d'essence ou de charbon. La seule solution consisterait à utiliser la nouvelle source d'énergie, celle dont nous ne connaissions que peu de chose, l'énergie atomique.

Cela signifiait que nous aurions un jour de la force motrice à revendre, à condition que nous en ayons pour commencer...

La physique nucléaire avait fait des progrès depuis l'époque où l'énergie enfermée au sein des noyaux atomiques ne pouvait servir qu'à provoquer une effroyable explosion. Mais on était resté encore loin du stade des applications pratiques dans tous les domaines de la vie courante. L'énergie tirée de l'atome demeurait une énergie excessive, délicate à manier et à contrôler.

Aucun astronef n'était propulsé par moteur atomique. Il était dommage, en somme, qu'un combustible aussi merveilleux que le moluone eût été découvert dans les années cinquante. Au lieu de s'appliquer à

résoudre le problème de la propulsion atomique pour rendre possible la conquête de l'espace, les physiciens spécialistes de l'astronautique lui avaient tourné le dos, et c'est ainsi qu'il nous fallait maintenant partir de zéro. Le moluone était assurément le combustible idéal pour voyager dans l'espace, mais il ne pouvait être d'aucune utilité pour faire fonctionner des machines au sol. Si nous avions seulement possédé un astronef pourvu d'un moteur atomique expérimental, dix années de labeur eussent été épargnées à vingt mille personnes.

Je poussai un soupir et m'éloignai de la porte de la station de recherches. Des gens entraient et sortaient et je leur obstruais le passage. Je passais à peu près inaperçu dans cette foule ; seules quelques personnes jetaient un coup d'œil intrigué sur mon uniforme, comme si elles n'eussent jamais vu pareil accoutrement.

Le fait est que je ne voyais pas de vêtements semblables au mien. Tous ces gens étaient vêtus, sans distinction de sexe, d'une sorte de blouse collante, à l'exception de quelques hommes qui n'avaient sur eux qu'un short. Ce costume improvisé d'usage si répandu était à la fois short et chemisette, en une seule pièce. Si on l'avait confectionné au moyen de ces deux articles vestimentaires, ceux-ci étaient cousus ensemble à la taille. Jusque-là, je ne comprenais pas pourquoi. Il était rare, même dans le cas des femmes, que le possesseur du vêtement eût cherché à en faire quelque chose d'élégant. Aucune femme n'avait taillé le sien en forme de soutien-gorge à sa partie supérieure et l'on ne voyait ni dos échancrés ni poitrines décolletées. C'étaient des costumes solides, pratiques et simples. Mais il va de soi que les jeunes filles séduisantes restaient séduisantes même lorsqu'elles en étaient revêtues.

Je me dirigeai sans me presser vers le lieu de travail de l'équipe 94, que je venais de me faire indiquer. Partout l'activité était telle qu'il ne se trouva personne qui pût venir me montrer le chemin. Tout en marchant, je continuai d'observer ce qui se passait autour de moi.

Avant le désastre, la colonie fixée sur Mars comptait environ sept mille personnes. Cela semblait peu à présent, mais c'était beaucoup au temps où Mars était un monde mort, une simple station de recherches pour les astronomes, les physiciens, les géologues, les archéologues, les météorologistes, botanistes, biologistes et autres « istes ».

En comptant tous ceux que les vrais astronefs et les fusées de sauvetage avaient pu évacuer en temps voulu de la Terre condamnée, cela ne faisait malgré tout guère plus de vingt mille personnes sur la planète, y compris tous les « istes ».

D'un point de vue immédiat, il était préférable qu'il n'y en eût pas davantage. Les locaux qui avaient suffi pour abriter à titre permanent sept mille personnes pour commencer pouvaient servir pour vingt mille à titre temporaire, mais c'était là l'extrême limite.

Cet établissement colonial avait été baptisé Winant, du nom du premier homme qui avait atterri sur Mars, et il paraissait probable que la ville qui se bâtirait autour s'appellerait Winant également. Un tel nombre de suggestions avaient été présentées quant au nom que l'on devrait

donner à la première agglomération martienne que le moyen le plus simple de ne mécontenter personne semblait être de garder le nom déjà existant.

Le paysage, à Winant, était typiquement martien. Le soleil, très brillant, était entouré d'une forte brume qui diffusait ses rayons ; sur Mars, l'atmosphère serait toujours chargée de poussière. Il faisait une chaleur forte, mais non intolérable ; l'air était généralement si sec que l'on se sentait encore à l'aise sous des températures beaucoup plus élevées que sur la Terre et comme, en raison de la pesanteur plus faible, il y avait moins d'efforts à fournir, la chaleur était facilement supportable.

Le ciel était d'un bleu profond et lumineux, plus profond et plus lumineux qu'on ne l'avait jamais vu de la Terre. Le sol, uni, presque sans point de repère, présentait des colorations rouges, jaunes, vertes ou brunes selon les endroits. La plupart des rochers avaient été usés jusqu'au niveau du sol, transformés en sable et en poussière par l'érosion. Mais, de loin en loin, on distinguait de petites arêtes rocheuses, seuls vestiges des montagnes qui avaient dû s'élever là jadis.

Mars n'avait pas connu de séisme depuis des millions d'années. La surface du sol était telle qu'elle avait dû être à l'époque où vivait sur notre globe l'homme de Cro-Magnon. On ne découvrait rien qui appartînt en propre à la planète, de quelque côté qu'on se tournât. La vie n'existait que sous forme végétale ; on trouvait des lichens et quelques variétés de mousses. Il y en avait même une grande abondance.

Tout ce qui pouvait présenter de l'intérêt avait été apporté par les Terriens. C'est ainsi qu'à Winant les installations ne manquaient pas. Il y avait d'abord les longs bâtiments aux toits plats de la station de recherches, construits non pas pour la planète telle qu'elle était devenue, mais pour le monde froid, sombre et stérile qu'elle avait été avant que le soleil eût accru sa puissance de rayonnement. Ils ne comportaient pour ainsi dire pas de fenêtres.

Tout autour de ces bâtiments étaient accumulés des stocks de matériel, des pierres, du métal provenant de fusées démantelées, des approvisionnements de toutes sortes, solidement amarrés dans la plupart des cas pour que les tempêtes (on n'en sentait pas approcher pour le moment) ne pussent les éparpiller dans toutes les directions. Derrière la station étaient alignées environ une centaine de fusées, utilisées comme logements temporaires. Enfin, derrière celles-ci se dressaient les astronefs, les véritables navires spatiaux construits avant que le cataclysme fût annoncé par les savants.

Entre les astronefs était parqué le bétail qu'on avait amené de la Terre. Il pouvait sembler stupide d'avoir transporté du bétail au lieu d'avoir réservé toutes les places pour les êtres humains, mais sans cette précaution nous aurions dû nous passer à jamais de viande, de lait, de cuir et de laine. En fait, nous n'avions ni l'une ni l'autre de ces matières pour le moment ; nous ne pouvions laisser les bêtes se multiplier avant d'avoir assez de fourrage. Elles paissaient le maigre lichen martien, mais c'était pour elles une nourriture insuffisante. Il leur fallait de l'herbe

comme celle qui poussait sur la Terre et qu'on était seulement en train d'acclimater sur Mars.

A une centaine de mètres en face de la station, des milliers de personnes étaient occupées à creuser le roc à une grande profondeur. Souvent, à l'hôpital, nous avions entendu des explosions venant de ce côté-là.

J'arrêtai une grande fille qui se dirigeait vers la vaste excavation.

— « Qu'est-ce qu'on fait là-bas? » lui demandai-je.

Cela tenait du miracle : même ici, elle mastiquait quelque chose. Ce ne pouvait être du chewing-gum ; il n'y en avait nulle part.

— « Vous sortez tout juste de l'hosto, lieutenant? » dit-elle avec le mémorable accent de Brooklyn. « Vous voulez savoir ce qu'on fait? On est en train de tailler à pic dans le roc. Quand on aura un mur bien droit, on creusera des tunnels dedans. Et maintenant faut que je me grouille. Salut ! »

— « Merci, » dis-je.

— « Pas de quoi, » lança-t-elle.

On avait pris là une mesure plus sage qu'il n'apparaissait au premier abord. Nous pouvions vivre à la surface, mais une pression atmosphérique plus forte n'aurait pas été pour nous déplaire. Or, il était possible de l'obtenir : il n'y avait qu'à creuser. A deux ou trois kilomètres de profondeur, les conditions seraient bien plus voisines de celles auxquelles nous étions accoutumés. D'ailleurs il y avait bien longtemps, nos ancêtres avaient découvert que les cavernes constituaient des logis très confortables. Creusez un trou dans la paroi verticale d'un rocher, trouvez un moyen pour fermer ce trou derrière vous, et vous voilà en possession d'une maison très acceptable.

Mais j'avais passé suffisamment de temps à m'orienter dans ce nouveau monde. Je suivis mon chemin parmi les piles de matériel, à la recherche de l'équipe 94. Je me sentais la tête vide, les membres ankylosés ; ma démarche était mal assurée et mes tempes battaient douloureusement. Mais dans quelles proportions ce vide dans ma tête était-il imputable d'une part à la faible pression atmosphérique et d'autre part à ma convalescence, impossible de le savoir. Il y avait un peu plus d'oxygène dans l'air martien que dans celui que nous respirions sur la Terre. Une grande partie de cet oxygène provenait des oxydes, fort nombreux en surface, réduits récemment par l'excès de chaleur.

Quand j'eus trouvé l'équipe 94, je n'eus pas le temps d'échanger des salutations. Harry Phillips, Caroline et Jim Stowe se retournèrent et m'aperçurent. Leur visage ne s'épanouit pas pour un accueil cordial ; il exprima simplement le soulagement.

Harry dit :

— « Jeune homme, je crois que vous feriez bien d'aller voir d'abord par derrière. »

— « Que se passe-t-il? »

— « Si j'étais à votre place, je m'empresserais d'aller le découvrir. »

Il n'eut pas à me le répéter. « Par derrière », c'était de l'autre côté d'un mur en pierres d'environ trois mètres de haut. Je n'étais pas encore bien solide sur mes jambes, mais sur Mars je pouvais courir. C'est ce que je fis.

Morgan me tournait le dos. Je vis par-dessus son épaule le visage de Leslie, mais je ne compris pas tout d'abord ce que faisait Morgan. Leslie ne me voyait pas. Ses traits étaient contractés par l'épouvante.

Je m'aperçus alors que Morgan l'avait saisie par son bras malade, qu'il secouait et tiraillait avec frénésie, tout en la tenant par son autre poignet pour qu'elle ne pût s'échapper. Il paraissait chercher moins à lui faire mal qu'à l'effrayer et en cela il réussissait parfaitement.

Je ne me précipitai pas aussitôt. J'attendis le temps de m'assurer que Morgan n'était pas simplement en train de repousser une attaque sans raison de la part de Leslie, que c'était bien lui l'agresseur, et jusqu'à ce qu'une saine colère m'eût suffisamment stimulé. Alors, je m'avançai et, faisant pirouetter Morgan sur lui-même, je lui plantai mon poing en plein milieu de la figure. Je crois que, de nous deux, c'est moi qui fus le plus surpris de ce qui suivit.

Je m'étais habitué à la faible pesanteur de la planète, mais je n'avais pas eu beaucoup l'occasion d'en mesurer toutes les conséquences. Sous la violence du coup, Morgan et moi-même reculâmes en chancelant chacun de notre côté. Morgan fut moins heureux que moi : son pied buta contre une pierre et il tomba comme une masse, par suite bien plus de l'élan acquis que de la pesanteur. Je vis qu'il avait perdu connaissance et me tournai vers Leslie.

— « Où est Sammy? » demandai-je.

— « A l'entrepôt. » Elle passa sa main dans ses cheveux en désordre et se redressa brusquement comme pour secouer la frayeur qui l'avait paralysée. « Il ne peut pas être partout à la fois. Je suis contente de te voir, Bill. »

— « Est-ce que des choses comme ça arrivent souvent? »

Elle haussa les épaules.

— « Plus ou moins souvent, » répondit-elle, « pour ne pas dire continuellement. Pas toujours sous cette forme-là, mais ça se vaut. »

— « Mais pourquoi ne vous mettez-vous pas tous ensemble pour lui tomber dessus? »

Elle eut le même geste.

— « C'est ce que nous avons fait, parfois. Il se rattrape toujours d'une façon ou d'une autre. Alors, en général, nous n'insistons pas. »

J'explosai de colère :

— « Sapristi ! Morgan n'est jamais qu'un jeune chenapan. Il ne peut pas vous terroriser si vous... »

— « Non, » dit Leslie avec calme, « si vous êtes plus fort que lui. Mais voilà, ce n'est le cas pour aucun d'entre nous. »

— « Mais à deux? »

— « Encore faut-il être deux. Tu n'as pas l'expérience d'un type

d'enfant malfaisant que j'ai bien connu et qui est assez répandu, Bill. Ces enfants-là ne se tiennent tranquilles que s'ils savent qu'ils auront à payer leur méchanceté. Le petit Jimmy arrive en pleurs à la maison et Johnny reçoit une correction. Le lendemain, Johnny se venge sur le petit Jimmy. Et cette fois, le petit Jimmy sait qu'il est préférable de ne pas rentrer à la maison en pleurant et en accusant Johnny. Je ne saurais mieux te dépeindre Morgan. C'est un garçon méchant, cruel, égoïste et mesquin, qui a grandi au physique mais qui, au moral, est un arriéré. Il lui plaît que les gens aient peur de lui. Il faut qu'il fasse la loi. Il... »

Je secouai la tête avec vigueur.

— « Si ça se borne là, » dis-je, « nous lui ferons vite passer cette habitude. »

— « Ecoutez le costaud qui va nous rétablir l'ordre, » dit Leslie d'un ton ironique.

— « Je ne prétends pas qu'on puisse inculquer le respect de leur prochain à des individus qui ne respectent rien ni personne, » dis-je, « mais on peut les forcer à filer doux, et c'est ce que Morgan devra faire. »

— « Très bien, » dit Leslie avec un sourire de biais. « Tu essayeras. »

— « Je n'y manquerai pas. En attendant, assure-toi qu'il ne s'est pas fracturé le crâne en tombant. »

— « C'est pourtant ce que je lui souhaiterais le plus au monde. »

Morgan revint à lui tandis que nous l'examinions. Il fixa sur moi des yeux qui lançaient du feu. Il n'avait pas besoin de parler ; son regard exprimait suffisamment sa haine.

— « Prenez garde, Morgan, » dis-je. « D'après ce que je sais de vous, il est inutile de faire appel à vos bons sentiments. Alors je tiens simplement à vous dire qu'à la prochaine incartade, je vous flanque une raclée comme vous n'en avez jamais reçu. Et maintenant, au boulot ! »

— « Au boulot !... » s'exclama-t-il, la voix tremblant d'une rage impuissante. Le sang coulait abondamment de son nez et il se tenait la cheville d'un air théâtral. « Comment est-ce que je pourrais... »

— « Débrouillez-vous comme vous l'entendrez, » dis-je posément. « Si vous n'êtes pas debout dans cinq secondes, je vous fais lever à coups de pied dans les côtes. »

Ce délai fut plus qu'il ne lui en fallut pour se lever et disparaître derrière un amoncellement de matériel, boitant d'une façon pathétique mais n'en avançant pas moins avec rapidité.

— « C'est peut-être la meilleure manière d'en venir à bout, » admit Leslie. « S'il a peur de toi, tu pourras lui imposer ta volonté. Mais n'y compte pas trop. J'ai eu affaire à des gosses d'une perversité inimaginable. Plus tu cognes sur Johnny, et plus il sent la nécessité de cogner sur le petit Jimmy. Si tu administres à Johnny une correction à l'en laisser sur le carreau, c'est tant pis pour le petit Jimmy. »

— « Alors, quelle est la solution ? »

Elle secoua la tête.

— « Il n'y a pas de solution. Ou du moins la seule solution est dans la psychothérapie, et on n'y arrive pas du premier coup. »

— « En ce qui nous concerne, il y en avait une autre, » dis-je, le front soucieux. « C'était de ne pas amener Morgan. J'aurais dû être plus perspicace. »

Elle avait fait le rabat-joie jusque-là, mais à ces mots elle changea d'attitude.

— « Tu ne pouvais pas tout savoir, Bill, » dit-elle avec chaleur. « Ce n'est pas ta faute si Morgan... »

— « Si ç'a été une faute d'amener Morgan ici, » répliquai-je, « c'est moi qui l'ai commise. Nous avons discuté de cela avant de venir, sur la Terre, rappelle-toi, et nous n'étions pas tombés d'accord. Tu pensais que les individus les plus importants, les plus sages, les plus doués, les plus intelligents, devaient être sauvés. Moi, je pensais... »

— « Tu avais raison, Bill. Il te fallait choisir dix personnes honnêtes, parmi les gens du commun, et Morgan avait l'air de quelqu'un d'honnête que rien ne singularisait. »

J'acquiesçai de la tête et nous ne poursuivîmes pas la discussion sur ce sujet. Mais je continuai d'y penser tout en allant voir avec elle où se trouvait chacun des membres de mon équipe, quel était son travail et ce que j'aurais à faire pour ma part.

Le désastre nous avait offert la chance inespérée de bâtir une société digne de ce nom. Sur la Terre, nous avions toujours fait valoir que nous ne pouvions détruire les criminels, les fous, les névrosés et les faibles d'esprit et que, dans ces conditions, nous n'aurions jamais une société idéale. Quand était venu le désastre, nous nous étions vus, nous autres lieutenants, avec tous les atouts en mains. Il nous était loisible de laisser de côté les criminels, les fous et autres anormaux et de faire en sorte que, si nous n'emmenions pas que des saints, les pires catégories de pécheurs fussent du moins éliminées. Et selon toute apparence, je n'avais pas profité de cette chance.

Leslie pensait évidemment que Morgan était un être vil entre tous. J'espérais qu'elle se trompait.

En somme, l'avenir de la race humaine, celui de Mars tout entière, dépendaient du choix qu'avaient fait les lieutenants. Des gens honnêtes et raisonnables fonderaient une société où règneraient l'honnêteté et la raison, et cette société serait pour longtemps à l'abri des révolutions. L'avenir n'est pas ce qui arrivera par hasard, quelque chose de vague, sur quoi l'on n'a aucun pouvoir. C'est ce que nous possédons maintenant, ce que nous faisons, ce que nous voulons, ce que nous sommes déjà.

L'avenir, c'était Leslie, Sammy, le médecin autrichien qui dirigeait l'hôpital, Alec Ritchie, la fille au chewing-gum débarquée tout droit de Brooklyn, et Morgan.

J'espérais que ce serait un avenir heureux. Je n'allais pas juger Morgan d'après des racontars ni même d'après les propos de Leslie. Je lui donnerais toute possibilité de s'amender.

Cependant, d'après ce dont j'avais été témoin, je pouvais seulement former des vœux pour qu'un avenir dans lequel figurait Morgan fût un avenir heureux. Je ne pouvais y compter.

III

D'une façon générale, nos travaux progressaient sans incidents notables. Il est inutile d'énumérer tous ceux que l'équipe 94 eut à exécuter. Il y en avait trop et nous ne pouvions juger à mesure du résultat de nos efforts. Il était regrettable que les différentes équipes ne pussent être davantage mises au courant des plans de travaux de façon à avoir une vue d'ensemble de l'œuvre grandiose à laquelle elles participaient. Les gens travaillent d'un meilleur cœur quand on leur fait comprendre le pourquoi des choses et quand on leur fixe un but.

Mais le moment n'était pas aux explications. On en était encore aux ordres tels que : « Faites ceci jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter », « Prenez tout ce qui est là et portez-le à tel endroit », « Creusez ici jusqu'à ce que quelqu'un vienne vous dire de faire autre chose », et après un jour de labeur interminable et épuisant au cours duquel rien de concret n'avait été accompli, la seule perspective était celle d'un sommeil agité dans l'atmosphère étouffante des couloirs de la station de recherches.

Les nuits étaient plus pénibles que les journées. Pour ce qui était de la température, il n'y avait pas de milieu. Dehors, le thermomètre descendait au-dessous de zéro ; dedans, le système de ventilation, conçu pour les besoins de sept mille personnes, fonctionnait à la limite de ses possibilités, mais sans grand succès pour fournir à trois fois ce nombre un air renouvelé, épuré et suffisamment rafraîchi.

Nous nous séparions la nuit venue. Sammy et Harry Philips logeaient dans une des annexes avec quatre-vingt-dix-huit autres hommes seuls, pas un de moins. Bessie couchait dans un dortoir d'enfants, Jim Stowe dans un autre. Les meilleurs logements étaient évidemment réservés aux enfants et aux adolescents. Leslie avait changé de local depuis ma sortie de l'hôpital. Elle et moi, les Stowe et trois autres ménages partagions une petite pièce qui avait servi autrefois de bibliothèque; personne n'avait plus le loisir de lire maintenant. Betty et Morgan couchaient avec cinq autres couples dans une autre pièce minuscule non loin de là.

Je me demandais parfois ce que devait penser de cette invasion le personnel de la station de recherches, arrivé bien avant le désastre. Je n'avais encore rencontré, depuis mon arrivée récente, aucun membre de ce personnel que j'eusse pu questionner, ou si j'en avais rencontré un, je n'en avais rien su car, pour l'instant, rien ne permettait de nous distinguer les uns des autres ; nous étions tous une paire de bras et un dos endolori, aussi bien ceux qui étaient venus par les astronefs ou par les fusées de sauvetage que ceux qui étaient là depuis longtemps.

La principale difficulté, quant au logement, c'était que les conditions atmosphériques ne permettaient pas la construction de bâtiments temporaires. Les ouragans auraient emporté tentes et baraquements. Les charpentes légères, minces, pesaient si peu que le vent n'avait pas à souffler bien fort pour les arracher du sol martien peu consistant. Pour bâtir une maison, la première chose à faire, la plus importante, était de creuser des fondations profondes et solides. Il y avait de l'argile à une certaine profondeur, mais la surface était constituée par du sable mouvant ou de la poussière fine.

A cette époque, ceux qui étaient arrivés avant nous affirmaient que, sans aucun doute possible, les conditions météorologiques devenaient plus stables. Bien qu'il plût tous les jours, ils nous faisaient remarquer que c'était en tout cas une pluie à peu près propre.

L'atmosphère était maintenant purgée d'une grande partie de la poussière qu'elle avait contenue, bien qu'on pût encore observer de splendides colorations au lever et au coucher du soleil. Les tempêtes n'avaient plus la même violence qu'au début et il n'y avait pour ainsi dire plus de tourbillons de vent. Mars, après tout, avait peu de montagnes, ce qui ne pouvait que favoriser une certaine stabilité ; le réchauffement du sol et des couches supérieures de l'atmosphère s'opérait à peu près régulièrement. Il y avait à l'occasion des périodes d'un calme parfait. Quelquefois, Mars était semblable à la Californie au mois de juin. Mais quelquefois seulement.

Je compris bientôt la raison pour laquelle presque tout le monde portait le même vêtement tout simple, en une seule pièce. L'explication m'en fut donnée dès le premier jour que je passai dehors.

Leslie et moi étions occupés à faire un inventaire des approvisionnements quand, sans le moindre avertissement, la pluie se mit à tomber. Je regardai aussitôt de tous côtés, cherchant un abri.

— « On ne s'abrite pas sur Mars, » me dit Leslie. « Pas de la pluie en tout cas. C'est le vent qui vous force à vous abriter. »

Il était hors de doute qu'avant de pouvoir nous mettre à couvert, nous serions tellement mouillés que cela n'en vaudrait plus la peine. Ne comprenant pas pourquoi je me trouvais si rapidement trempé comme une soupe, j'interrogeai Leslie du regard.

Elle me fit un signe de la tête.

— « La pluie tombe presque horizontalement, » me dit-elle. « C'est souvent comme ça. »

Avec les deux cinquièmes seulement de la pesanteur terrestre et un vent soufflant à peu près à la même vitesse que sur la Terre, la pluie, au lieu de se déverser verticalement, balayait la plaine à la façon du vent. Habitué qu'on était à la recevoir d'en haut, on avait l'impression qu'elle vous aspergeait d'en bas. Elle rendait le port d'un imperméable tout à fait ridicule. Elle vous descendait dans le dos, vous montait le long des jambees, et en l'espace de quelques secondes vous étiez aussi imbibé d'eau que si vous aviez plongé dans un lac.

Leslie, imperturbable, continuait à travailler. J'étais sur le point de faire une remarque quand la pluie cessa comme par enchantement. Elle n'avait duré qu'environ trois minutes.

Il semble inévitable que le vent qui suit une pluie d'orage doive être un vent humide. Il souffle sur un sol détrempé et le dessèche, emportant avec lui l'eau d'évaporation.

Mais tel n'est pas le cas sur Mars. Les conditions y sont si différentes de celles auxquelles on était habitué sur la Terre qu'il vaut mieux oublier toutes les notions qu'on a pu acquérir en météorologie et tout réapprendre avant de se risquer à prédire quoi que ce soit. Sur Mars, le vent change si souvent de sens que s'il est une chose dont on peut être à peu près certain, c'est que la pluie y est suivie d'un vent sec. C'est-à-dire d'un vent soufflant de la direction la plus inattendue.

Environ soixante secondes après les dernières gouttes de pluie, Leslie avait les jambes sèches. Quelques minutes plus tard, ses vêtements n'étaient plus que légèrement humides.

— « C'est pour cela que tu portes ce costume ? » lui demandai-je. « Parce qu'il est ample et qu'il sèche rapidement ? »

— « Oh ! non ! » dit-elle. « Tu verras pourquoi dans un moment. » Elle regarda ma chemise et mon pantalon et eut un léger sourire.

— « Ça pourrait être une raison, » dis-je. « Mon pantalon est encore mouillé aux genoux. »

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que le vent s'éleva pour de bon. Je trébuchai quand il me frappa. Leslie, qui savait s'arc-bouter, ne paraissait nullement s'affoler.

— « C'est maintenant que nous allons nous mettre à l'abri, » dit-elle calmement. « S'il y a moyen. Sinon, nous nous coucherons par terre. »

Nous nous dirigeâmes à grand-peine vers le stock de matériel près duquel nos compagnons s'étaient réfugiés. Mes jambes de pantalon se gonflaient et claquaient comme des couvertures laissées dehors sous un ouragan. Par deux fois, le vent me tira ma chemise de sous ma ceinture. Il le fit par petits coups à raison de quelques centimètres à la fois. Pour pouvoir immobiliser ma chemise il me fallut serrer ma ceinture à un point tel qu'elle me coupait presque en deux.

— « Tu vois pourquoi nous portons un vêtement en une seule pièce, » dit Leslie, hors d'haleine, quand nous eûmes rejoint les autres membres de l'équipe 94 à l'abri de deux murs qui formaient angle droit et s'élevaient à hauteur d'homme.

La chose était évidente pour moi maintenant. Le seul vêtement à porter dans un vent tourbillonnant comme celui-là devait être simple, résistant, moulé au corps, de manière que le vent ne pût s'y engouffrer pour le défaire et l'arracher. Je me sentais les jambes fatiguées par l'effort que j'avais dû fournir pour avancer. Mon pantalon s'était comporté comme une voilure.

— « Où est Betty? » demanda soudain Leslie d'une voix aiguë. « Oh ! regarde, Bill ! Attrape-la ! »

J'étais encore en train de réfléchir aux méfaits que peut causer un vent violent quand les choses ne sont maintenues en place que par une pesanteur égale aux deux-cinquièmes de la pesanteur terrestre. Je me retournai brusquement, surpris, ne sachant pas où porter mon regard.

Leslie et moi étions robustes et solidement plantés sur nos jambes. Betty n'était ni l'un ni l'autre. C'était tout au plus un poids plume, absolument sans défense dans un tel vent.

Quand je me retournai, elle pouvait être à une vingtaine de mètres de nous. Une seconde plus tard, elle n'était plus qu'à dix mètres. Elle parvenait cependant à se tenir debout et on avait l'impression qu'elle courait, mais en réalité le vent la poussait comme un vulgaire fétu de paille.

Je fis un bond en avant et l'attrapai par la taille. Le choc fut si violent que nous faillîmes en tomber assommés. C'était comme lorsque j'avais frappé Morgan. La pesanteur avait beau être insignifiante, l'inertie restait la même. Si Betty avait été donner contre un mur à la vitesse à laquelle le vent l'entraînait, elle aurait pu se tuer. La résistance que je lui offris fut suffisante pour lui couper la respiration.

— « Merci, Bill, » dit-elle haletante. « Oh ! ce que j'ai eu peur ! »

— « Combien de fois faudra-t-il te dire, » fit Morgan d'un ton sec, « de te coucher et de rester sans bouger quand il souffle un vent pareil ? »

— « Je sais, Morgan, » dit Betty avec humilité. « Mais je ne pouvais pas. J'étais... »

— « Alors, tu ne feras pas de vieux os sur cette sacrée N... de D... de planète, » dit Morgan.

Je me sentis une furieuse envie de lui tanner le cuir pour lui apprendre la politesse, mais je parvins à me contenir. Morgan n'avait jamais blasphémé jusqu'alors. Cette grossièreté de langage faisait visiblement partie de sa nouvelle tactique d'intimidation qui consistait à tout faire pour scandaliser, blesser ou irriter ceux qui l'entouraient. Il me faudrait faire la part du bluff dans de telles manifestations, sinon je serais constamment sur son dos.

Sammy, cependant, tenait à faire une remarque.

— « C'est curieux, » dit-il d'un ton qui exprimait une légère surprise, « je croyais que vous aviez reçu une bonne éducation, Morgan. »

Morgan feignit de n'avoir pas entendu.

Nous venions d'avoir un parfait échantillon du temps martien. Ce qui causait son extrême instabilité, c'était surtout l'absence de larges étendues d'eau qui s'échauffent et se refroidissent lentement. Le désert rouge et l'air qui se trouvait au-dessus étaient chauffés au moins à trente-cinq degrés pendant la journée avant d'être plongés dans une nuit où régnait un froid polaire. Les jours sur Mars seraient toujours étouffants et les nuits glaciales. Il y aurait toujours des vents qui souffleraient en rafales, venant de la zone obscure. C'était un caractère permanent du climat martien.

Cependant, dans une vingtaine d'années, nous disait-on, les effets

du grand bouleversement climatique se seraient atténués et Mars deviendrait un monde moins agité, un monde confortable.

Nos enfants auraient bien de la chance.

Les céréales poussaient rapidement dans les quelques endroits où le sol était fertile. Il y avait de l'eau et de la chaleur en quantité suffisante. S'il n'avait fallu que cela, la planète eût été engloutie sous les récoltes de blé, en dépit des bourrasques les plus violentes.

Mais les céréales avaient surtout besoin d'un sol autre que la poussière et le sable stériles qui couvraient la plus grande partie de la surface de Mars. Là où il y avait de la bonne terre, le blé montait comme une flambée de bois sec. Ce n'était pas tout à fait le grain que nous avions connu, car il avait dû s'adapter aux nouvelles conditions de germination, mais il était néanmoins très utilisable. Malheureusement, cette bonne terre était trop rare ; la moitié de la population était occupée à la travailler.

L'autre moitié travaillait à la construction. C'était le cas de mon équipe.

Morgan mis à part, le personnel de l'équipe 94 était des plus faciles à diriger.

Ainsi que je m'y attendais, les soucis et le mécontentement de Leslie disparurent avec ses responsabilités.

— « Maintenant c'est à toi de te faire du mauvais sang, Bill, » me dit-elle avec bonne humeur, « et moi, je t'encouragerai de mes remarques et je compatirai à tes malheurs. Mais tu ne te fais pas de mauvais sang, n'est-ce pas? »

— « Pas plus qu'il n'est nécessaire, » dis-je. « Ça donne des ulcères. Et qui demande à avoir des ulcères? »

Sans aucun doute, Leslie possédait un heureux caractère. Elle était simple et avait le jugement droit. Elle n'était ni capricieuse ni sujette à des sautes d'humeur. J'imagine que je m'efforcerais de cacher les défauts de Leslie si elle en avait eu à cacher, mais je puis affirmer que ce n'était pas le cas. Sur notre Terre, il lui était arrivé de me décevoir, mais c'était à une époque où nous ne nous connaissions pas encore bien. A mesure que nous nous accoutumions à la vie commune, nous avions de moins en moins de causes de brouille, dès l'instant que je ne manquais jamais de lui rappeler, le plus souvent possible, combien je l'aimais.

Quant à Sammy, il travaillait avec ardeur, ne faisait entendre que les plaintes auxquelles il nous avait habitués et semblait moins certain maintenant qu'il eût été préférable pour lui de ne jamais voir le jour.

— « Quelle est la cause de ce changement, Sammy? » lui demanda un jour Leslie. « Il y a des semaines que je ne vous ai entendu prophétiser un désastre. Est-ce que vous n'en seriez pas encore revenu d'avoir vu Bill nous déposer ici sans trop de bobo? »

Sammy poussa un grognement.

— « Rappelez-vous bien ce que je vous dis, » répondit-il d'un air sinistre, « nous avons encore le temps de voir des drames et des catas-

trophes. Je ne sais pas ce qui nous attend, mais ce n'est à coup sûr rien de réjouissant. »

Bien que ces propos fussent caractéristiques de son humour noir si particulier, nous ne le sentions qu'à moitié sincère.

— « Décidément, » dit Leslie en soupirant, « vous ne changerez jamais. Mais savez-vous, Sammy, quelle est selon moi la cause de votre hypocondrie? »

— « Je pourrais peut-être la découvrir, » répondit-il, « si vous vouliez bien commencer par me prêter un dictionnaire. »

— « C'est le célibat, Sammy, » dit-elle. « Prenez donc une femme. »

Le front de Sammy s'assombrit un moment et je sus qu'il pensait à une jeune fille qui était morte maintenant, mais qu'il avait déjà perdue longtemps auparavant. Cependant, il eut bientôt chassé ces pensées.

— « Vous lâchez Bill ? » questionna-t-il plaisamment. « Je me demandais combien de temps vous mettriez à vous apercevoir que vous aviez fait une bêtise. Je vais réfléchir, Leslie. Si je me décide à accepter votre offre, je vous ferai signe. »

Leslie se borna à sourire. Tous les trois, nous étions maintenant de vieilles connaissances.

Les Stowe, Caroline et John, auraient pu se passer des autres. Ils exécutaient sans se plaindre tous les travaux dont on les chargeait. Ils étaient toujours prêts à offrir leur aide à qui était dans l'embarras, mais ne sollicitaient jamais celle de personne. Caroline, comme Leslie et Betty, attendait un enfant, mais à la différence de ces deux dernières, elle n'aimait pas qu'on en fît mention.

— « Elle reste Miss Wallace malgré tout, » commenta Leslie sans y mettre de malice. « C'est une de ces femmes qui peuvent faire une respectable matrone sans cesser de rester vieille fille. »

La justesse de cette remarque me fit sourire. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— « Ne sois pas méchante envers Caroline, Leslie. Je ne t'ai jamais dit qu'elle était venue me trouver à Simsville pour me prier de t'emmener sur Mars? »

— « Vraiment? » fit Leslie avec surprise. « J'avais toujours pensé qu'elle ne pouvait pas me souffrir. A propos, est-ce que cela t'a influencé? »

— « Non, » répondis-je. « Vous étiez déjà toutes les deux sur ma liste à ce moment-là. »

Leslie eut envie d'ajouter quelque chose mais elle se retint. C'était pour nous deux le seul sujet qui restait tabou.

Jim Stowe avait maintenant quatorze ans et le jour où l'on fêta pour la première fois son anniversaire sur Mars, il eut vraiment l'impression d'être devenu un homme. Je le gardais personnellement comme adjoint. Son intelligence éveillée fut bientôt remarquée dans tous les ateliers et dépôts d'approvisionnements. Je n'avais aucune raison de ne pas continuer à penser que Jim deviendrait un homme important dans la colonie.

Harry Philips n'avait pas changé; il restait l'homme bienveillant, posé et flegmatique que nous avions toujours connu. Il ne pouvait plus fumer sa pipe ou passer de longs moments à méditer devant une chope de bière, mais cette privation, que nous aurions crue de nature à lui ôter en grande partie la joie de vivre, ne semblait nullement le tourmenter.

— « J'imagine que si je fumais maintenant, je me demanderais ce que je pouvais bien trouver d'épatant dans le tabac,» disait-il avec philosophie. « Et je ne pense pas que la bière me dirait quelque chose. C'est ce que je me répète en tout cas, mais j'ai encore un sérieux effort à faire pour le croire. »

J'essayai plusieurs fois de faire affecter Harry à un groupe agricole, où il eût pu rendre de plus grands services. Cependant, le système des équipes fonctionnait de façon si satisfaisante que personne ne voulait les disperser à moins d'y être obligé. Et Harry affirma que, puisqu'il en était ainsi, il aimait autant rester avec nous.

Je voyais assez rarement Bessie à cette époque-là. Les jeunes enfants effectuaient de petits travaux à la station de recherches; ils assemblaient ou triaient des objets ou faisaient des commissions. Le jour était encore lointain où l'on ouvrirait des écoles. Leslie et Caroline retrouveraient alors leur ancien emploi d'institutrice.

De toute façon, je savais que Bessie serait heureuse. Elle l'était toujours en toutes circonstances.

Il ne restait plus pour m'inquiéter que Betty et Morgan.

Betty faisait tout pour sauver les apparences. Elle ne manquait jamais d'affirmer qu'elle était parfaitement heureuse et qu'elle formait avec Morgan un ménage aussi uni que le nôtre ou que celui des Stowe. Nous feignions de la croire.

Morgan continuait de faire le moins de travail possible. Il se débarrassait de sa tâche comme d'une corvée, l'air agressif, sans y mettre d'amour-propre et sans s'y intéresser le moins du monde. On ne pouvait lui faire confiance pour entreprendre quoi que ce fût de sa propre initiative.

— « Ecoutez, Morgan, » lui dis-je un jour. « Personne ne cherche à vous faire faire plus que votre juste part. Je sais que ce travail ne vous plaît pas. Vous croyez qu'il nous enchante, nous? Si nous le faisons, c'est parce que nous voulons retrouver un peu de confort. Nous... »

— « Ça va, » dit Morgan avec arrogance. « On peut me forcer à turbiner mais pas à écouter vos boniments. »

— « Qu'y a-t-il qui ne gaze pas, Morgan? » demandai-je sur le ton de la curiosité. « Dites-moi : est-ce que j'ai eu raison de vous donner une place dans mon appareil, ou est-ce que ç'a été une erreur? Est-ce que vous étiez aussi cabochard sur la Terre? »

Le qualificatif avait porté. Il rougit comme une tomate, des épaules jusqu'à la racine des cheveux. Cette réaction me fit plaisir, non pas que j'aie eu l'espoir de lui arracher des paroles de repentir, mais parce qu'un

homme n'est pas tout à fait perdu si l'on parvient encore à lui faire honte.

Il garda le silence.

Quelle mouche vous pique, Morgan? » demandai-je encore avec insistance.

— « Je vais vous le dire, » cria-t-il, laissant déborder sa colère. « Je vous ai entendu parler de la liberté individuelle, mais vous continuez à faire votre petit dictateur. Et c'est comme ça depuis le début. A Simsville il fallait vous lécher les bottes, vous étiez tout-puissant. Vous n'aviez de compte à rendre à personne. Pendant le voyage vous n'avez pas cessé de nous brimer. Alors maintenant, j'en ai plein le dos de vous. J'en ai plein le dos d'être bousculé et de travailler comme esclave. Je veux qu'on me fiche la paix. Je ne suis pas venu ici pour qu'on me mette en esclavage. Vous êtes bien placé pour faire l'éloge de la liberté ! »

Je ne me rappelais pas avoir parlé de la liberté individuelle, mais la chose était possible et c'était en tout cas un sujet sur lequel Morgan paraissait particulièrement chatouilleux. Je le voyais, rien qu'à la façon dont il l'avait amené sans raison dans la conversation.

— « Il arrive que des libertés doivent être temporairement suspendues, » dis-je calmement. « En particulier celle de rester assis sur votre derrière, à regarder les autres faire le travail. »

Betty s'approcha de nous à ce moment. J'essayai de continuer la discussion, mais Morgan semblait tellement vouloir éviter que Betty fût témoin de ce qu'il considérait comme un savon en règle que je m'éloignai en haussant les épaules.

Il n'avait pas tout à fait tort quand il m'assimilait à un dictateur. J'étais bien forcé de faire montre d'autorité. Quand les choses vont mal, il faut bien qu'il y ait des hommes qui commandent, des hommes qui ordonnent : « Sautez » et qui font en sorte que tout le monde saute, sans prendre le temps de rédiger à l'intention d'une cour centrale de justice des rapports en triple exemplaire sur leur conception de l'autorité.

La vérité, à mon avis, n'était pas que Morgan eût trouvé dans le principe d'un pouvoir arbitraire une cause de souci, comme cela aurait pu être le cas pour Sammy par exemple. Morgan ne voyait pas d'objection à ce que quelqu'un donnât des ordres et claquât le fouet pour obtenir une obéissance immédiate.

Morgan voulait claquer le fouet lui-même.

J'en référai à la seule autorité qui fût au-dessus des lieutenants, c'est-à-dire au Conseil dont Sammy m'avait parlé alors que j'étais encore à l'hôpital. La description qu'il m'en avait faite n'était pas tendancieuse. Winant était gouvernée par le comité institué dès la fondation de la colonie, auquel avaient été admis les hommes remarquables amenés par les astronefs et, pour finir, les lieutenants dont j'étais. Toutefois nous n'assistions jamais très nombreux aux réunions, car nous en étions presque toujours empêchés par nos autres activités.

Les suggestions que je reçus du Conseil furent simples : « Tapez

dessus. Laissez-le crever de faim. » Ce n'était pas inhumain, c'était la solution qui s'imposait à l'esprit. Sur Mars, nous en étions toujours à lutter pour ne pas succomber. Celui d'entre nous qui ne poussait pas à la roue devait être dressé à coups de trique.

J'essayai de réduire les rations de Morgan. Ce fut en vain. Betty, je le savais, partageait ses repas avec lui et je ne pouvais pas décemment la punir par contrecoup. J'essayai de lui faire comprendre que Morgan devait être mis à la raison, mais, comme me dit Leslie : « Cet argument me laisserait, à sa place, parfaitement froide. Alors, pourquoi influencerait-il Betty? »

Sammy était surpris de ne pas me voir mettre en pratique la première des deux suggestions du Conseil.

— « Je vous avais toujours pris pour un dur, Bill, » me dit-il. « Et voilà qu'au moment où Morgan aurait besoin de recevoir quelques bons coups de pied au derrière, vous ne bougez pas. »

Je haussai les épaules.

— « Je cognerais sur n'importe quel autre, vous y compris, » répondis-je, « mais je ne crois pas que les coups puissent avoir le moindre effet sur Morgan. Il n'en sera que plus mauvais ; il me prendra en haine, il prendra tout le monde en haine et il essayera de se venger. »

— « C'est ce qu'il fait déjà, » dit Sammy, « alors je ne vois pas où serait l'inconvénient. »

Morgan sympathisait maintenant avec une vieille connaissance à moi, Alec Ritchie, qui venait de sortir de l'hôpital avec une jambe dans le plâtre. Je me souvenais que Ritchie manifestait un vif intérêt pour les mauvaises têtes.

— « Je n'ai jamais pu souffrir Ritchie, » dit Sammy à Leslie et à moi. « Maintenant que Morgan et lui sont toujours à traîner ensemble, je m'aperçois que je n'avais pas tort. »

— « Parlez-moi d'un parti pris ! » dis-je en souriant.

— « Non, je vous parle de Ritchie. Autre chose : je n'aime pas la façon dont Morgan couve Aileen Ritchie du regard. »

— « Tiens ! Est-ce que vous auriez des vues sur Aileen? » demanda Leslie.

— « J'attendais cette réflexion, » répliqua Sammy. « Moi, non ; mais Morgan... »

— « Qu'est-ce qu'il a Morgan? »

— « Des vues sur Aileen Ritchie. »

— « Mais il ne pourrait pas... » Soudain, Leslie comprit que si, qu'il pourrait parfaitement. Le mariage, en réalité, ne comptait plus dans notre société. Betty et Morgan n'étaient pas mariés au sens légal du terme. Et Leslie et moi ne l'étions pas non plus.

— « Grand Dieu ! » m'écriai-je, prévoyant d'autres complications.

— « Ce serait la fin de Betty, » dit Leslie avec véhémence. « Elle se tuerait. Je sais que c'est stupide, mais c'est ainsi. La pauvre enfant continue de l'idolâtrer. »

— « Je le sais, » dit Sammy. « C'est pourquoi je vois ses manigances d'un mauvais œil. »

— « Mais Aileen ne serait pas sotte à ce point... »

— « Espérons que non, » dis-je. « Mais franchement je ne vois pas pour Betty de possibilité de mener une vie heureuse tant qu'elle restera avec Morgan. Car il ne fait pas de doute qu'elle n'est pas heureuse avec lui. »

Un silence pesant tomba sur ces mots. Personne ne pouvait rien faire pour Betty. Elle nous offrait l'exemple d'une de ces infortunes purement personnelles que nul ne peut comprendre ni soulager et que la plupart des gens préfèrent ignorer.

Je me demandais ce que Ritchie pouvait bien mijoter avec Morgan.

IV

Parfois, tandis que les semaines passaient, les paroles de Ritchie me revenaient à la mémoire et je me demandais si quelqu'un parmi ceux qui avaient fui la Terre n'attendait pas l'occasion favorable pour imposer sa volonté et s'emparer du pouvoir à Winant. Ce n'était pas impossible. C'était tellement logique quand on y réfléchissait.

Le Conseil, cet organisme pléthorique, mal constitué, au fonctionnement inefficace, était le seul pouvoir dont nous eussions besoin en ce temps où chacun travaillait quatorze heures par jour. Il suffit que le peuple soit suffisamment occupé pour n'avoir point besoin de gouvernement. D'appareil juridique non plus d'ailleurs.

A la longue, cependant, la situation changerait. Et que faisait-on en vue du moment où nous ne serions plus uniquement occupés des besoins de notre vie matérielle ?

Rien.

Rien d'officiel en tout cas. Ritchie, lui, devait se préparer. Je ne savais rien des plans qu'il pouvait mûrir, mais j'étais sûr qu'il ne resterait pas inactif et que tous ses plans tendraient au même but : le plus de puissance, de succès, de confort, de sécurité et de liberté possibles pour Alec Ritchie.

Et, s'il existait un Alec Ritchie, pourquoi n'en eût-il pas existé d'autres? Peut être notre Ritchie verrait-il la ruine de son entreprise et connaîtrait-il un fiasco complet, mais qui eût pu affirmer que quelque autre aventurier, un Ritchie plus fort et plus rusé, n'était pas en train de nous préparer un avenir dont le Conseil n'avait nulle idée, un avenir où, pourtant, tous nos espoirs sombreraient. Ritchie avait exprimé sa pensée en termes clairs et précis, et il était possible qu'il fût dans le vrai ; j'avais vu une chose semblable se produire sur la Terre, plus d'une fois.

Le paysan laborieux, patient et confiant jusqu'à la stupidité, passe quarante années à amasser de quoi s'assurer un peu de confort pour le restant de ses jours et le filou habile à endormir les gens avec de belles paroles met quarante minutes pour lui rafler ses économies.

Le jeune garçon réunit petit à petit une belle collection de coquillages et le voyou de l'endroit acquiert toute la collection par la méthode la plus simple : il la lui prend par la force.

S'emparer d'une communauté comme Winant n'était pas si facile que de voler les coquillages d'un petit garçon. Assurément pas. Mais le paysan s'attend-il à perdre son argent? L'enfant s'attend-il à perdre ses jouets? Non, et nous suivions leur exemple en repoussant cette idée que quelqu'un pût devenir un dictateur à Winant.

Arrivé à ce point de mon raisonnement, je me moquais généralement de moi-même et je me mettais à penser à un aspect plus plaisant du futur, à me demander par exemple si nous aurions un garçon ou une fille, et comment nous l'appellerions.

*
* *

Nous n'avions pas de système monétaire à la colonie et beaucoup pensaient avec moi que nous pouvions fort bien nous en passer. Cependant, quand nous vîmes apparaître ce qui reçut le nom d'unités-travail, nous fûmes bien obligés, nous autres lieutenants, de surveiller de près ce qui se passait. Il y eut différentes catégories d'unités-travail pour commencer, mais la manière d'opérer était invariable et fort simple : celui qui désirait acquérir quelque chose faisait au vendeur éventuel des promesses d'une sorte ou d'une autre et comme le vendeur demandait que ces promesses lui fussent faites par écrit, la transaction donnait lieu à un contrat signé de l'acheteur.

Et c'est ainsi que, avant d'avoir eu le temps de réagir, nous eûmes de nouveau une monnaie.

Ce qui pouvait le mieux remplacer la monnaie était évidemment la prestation de services. En échange de ce qu'ils désiraient obtenir, les gens promettaient de faire, quand ils le pourraient, tel ou tel travail. D'autres fois, la promesse était faite de remplacer à une date plus ou moins éloignée l'article acquis par un autre de qualité légérement supérieure. Ces promesses, consignées sur des billets, devenaient inévitablement négociables.

Quand nous comprîmes qu'il nous fallait faire quelque chose au sujet de cette innovation, il était déjà trop tard pour pouvoir mettre la main sur les premiers profiteurs. Quelques individus sans scrupules avaient été prompts à entrevoir les possibilités de gain qu'offrait ce système. Avec leur aptitude diabolique à flairer le profit, ils avaient vendu tout ce qu'ils possédaient, plus pas mal de choses qu'ils ne possédaient pas, échangé contre d'autres les papiers qu'on leur avait signés, souscrit des engagements pour leur part, manipulé leurs gains avec le tour de main magique du brillant businessman, vendu aux bons acheteurs au bon moment, racheté leurs propres promesses et, d'une façon générale, fait rouler les affaires, emplissant un peu plus leurs poches à chaque transaction. C'est eux qui inondèrent le marché de fausse monnaie, c'est-à-dire de promesses qui ne pourraient jamais être tenues, faites par des gens capables

de promettre n'importe quoi, tandis que la bonne monnaie, les billets signés par ceux qui tenaient parole, restait en leur possession.

Nous comprîmes aussitôt que, ne pouvant faire cesser cette pratique, le mieux était de la contrôler, de la normaliser et de l'administrer. Nous aurions voulu annuler toutes les transactions antérieures, mais c'était impossible.

En plus de leurs attributions déjà nombreuses et variées, les lieutenants durent remplir celles de banquiers. Il y eut l'unité-travail simple, représentant un certain service déterminé, les cinq unités-travail, puis les dix. Nous interdîmes l'emploi de multiples supérieurs à dix. L'unité-travail devint pour nous l'unitrav, puis finalement l'unit. Nous avions abandonné dollars, francs, livres, marks, pesos, lires, roupies, couronnes, roubles, et remplacé toutes ces monnaies par l'unit. Chaque unit devait représenter une promesse authentique de service et être revêtue du contreseing d'un lieutenant. Il n'y avait plus qu'à utiliser du papier filigrané, ce qu'on ne tarda pas à faire, et la nouvelle monnaie était née.

Cette réapparition d'une monnaie allait avoir aussitôt une première conséquence.

Un matin, Morgan ne parut pas sur le chantier de construction où nous étions occupés, mais quelqu'un d'étranger à notre équipe : un Tchèque, qui parlait très mal l'anglais, se présenta à sa place. Après enquête, j'appris que celui-ci avait été payé pour faire le travail de Morgan. Cela lui plaisait ; c'était un garçon robuste et consciencieux qui pouvait abattre de la besogne pour deux. A condition d'exécuter d'abord son propre travail, rien ne l'empêchait de remplacer ensuite quelqu'un moyennant salaire. Il avait dû obtenir sa liberté en mettant des bouchées doubles sur son chantier.

J'étais impuissant devant cette manœuvre. J'ignorais comment Morgan s'était procuré de quoi payer son remplaçant — il n'avait rien de l'homme d'affaires avisé, capable de mettre à profit toutes les occasions de s'enrichir à bon compte — mais, je croyais le deviner... Alec Ritchie, lui, était capable de mettre à profit de telles occasions, et il ne faisait aucun doute pour moi qu'il ne s'en était pas privé.

La renaissance de la notion de service rémunéré ne fut d'ailleurs pas la seule chose à rendre cette journée remarquable.

Comme l'équipe 94 allait être employée dès le lendemain aux travaux d'excavation, maintenant bien avancés, Leslie, Betty et moi-même partîmes en éclaireurs pour voir ce que nous aurions à faire, tandis que les autres, y compris le remplaçant de Morgan, restaient à travailler sur l'ancien chantier, sous le commandement de Sammy.

Betty paraissait exceptionnellement gaie. Elle s'était mise à parler, elle si peu prolixe d'habitude, avec une telle volubilité que Leslie et moi n'arrivions pas à placer un mot. Je rencontrai une fois ou deux le regard intrigué de Leslie et je me demandai si je ne ferais pas bien de questionner franchement Betty pour connaître la cause de ce changement. Morgan ne devait pas y être étranger.

Mais Leslie me devança. Choisissant le moment où Betty s'arrêtait de parler, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— « Vous n'êtes pas souffrante, Betty? »

Leslie avait dû remarquer certaines choses qui m'avaient échappé. Betty m'avait semblé dans une condition physique normale, mais je vis bien que Leslie ne s'était pas trompée quand j'entendis Betty répondre :

—« Non, c'est simplement l'effet de la pression atmosphérique. Je n'ai rien. »

Les gens aiment avoir une excuse commode, prête à servir dans tous les cas et, sur Mars, la pression atmosphérique réduite était accusée de provoquer toutes sortes de troubles dans lesquels elle n'avait absolument rien à voir. En réalité, Mars avait une enveloppe atmosphérique relativement épaisse, bien plus épaisse en tout cas qu'on ne l'avait pensé avant que le premier astronef s'y fût posé. Toutefois, l'air pesait forcément moins lourd que sur notre globe. La pression atmosphérique était élevée, toutes proportions gardées, mais elle restait cependant fort inférieure à celle que nous étions habitués à supporter.

Dans ces conditions, il était tentant de se servir de ce prétexte pour déclarer qu'on était fatigué ou courbaturé, qu'on souffrait de maux de tête, qu'on avait besoin de repos, bref pour en faire à sa guise. Mais en vérité nous ne ressentions guère les effets de cette pression réduite (sous laquelle, soit dit en passant, le point d'ébullition de l'eau se trouvait tellement abaissé que ce qu'il est convenu d'appeler de l'eau chaude avait cessé d'exister ailleurs qu'en laboratoire). Ou plutôt, nous en ressentions tous les effets d'égale façon. Nous nous y adaptions, comme nous nous adaptions à la pesanteur réduite. Il le fallait bien.

C'est pourquoi lorsque Betty invoqua cette excuse par trop usée, je compris qu'elle nous cachait quelque chose.

— « Vous tenez le coup, n'est-ce pas? » lui demandai-je.

— « Mais oui, ce n'est rien. Cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

Nous sentions bien que toute allusion à son état de santé lui était pénible. Je remarquai justement à ce moment qu'elle ne paraissait pas très forte sur ses jambes. Mais puisqu'elle désirait parler d'autre chose, de n'importe quoi d'autre, nous la laissâmes faire.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un soudain coup de vent la fit chanceler. Je l'attrapai avec la plus grande douceur pour l'aider à retrouver son équilibre. Mais à mon contact elle se raidit instantanément et se laissa tomber sans connaissance.

— « Leslie, » dis-je, « regarde ce qu'elle a. Elle s'est évanouie quand je lui ai passé mon bras autour de la taille. »

Je marchai de long en large tandis que Leslie se penchait sur la jeune femme. J'espérais ardemment que nous n'étions pas en présence d'un incident qui me forcerait à prendre des mesures auxquelles je répugnais. J'étais certain de ne pas m'être trompé sur le compte de Morgan. Le seul espoir était que Morgan pût être amené peu à peu à prendre conscience de la gravité de ses actes et à juger si une telle conduite était tolérable

quand un minuscule groupe représentatif de tous les peuples de la Terre luttait de toutes ses forces pour assurer son existence.

J'entendis Leslie étouffer une brève exclamation et je compris alors que je ne pourrais fermer les yeux sur ce qui venait de se produire.

— « Je pense que tu ferais bien de regarder, Bill, » dit Leslie. Jamais je n'avais entendu sa voix vibrer de colère à ce point.

Betty était enceinte, mais cela ne se remarquait pas encore. Sa taille était mince et plate mais, au-dessous de la ceinture, la pauvre fille était littéralement couverte de coups. On n'eût pas trouvé sur son abdomen un pouce carré de peau intacte, non contusionnée. Il n'était pas surprenant qu'elle se fût évanouie quand je l'avais touchée. Comment ces blessures lui avaient-elles été infligées? J'avais du mal à me l'imaginer. Je ne pensais pas que de simples coups de poing eussent suffi.

Leslie était sous l'empire d'une colère trop violente pour pouvoir parler. Pour ma part, après un accès de rage incontrôlable, je me sentais accablé, en proie à une déception et à une tristesse inexprimables. L'homme qui était capable de cela était capable de tout. Il aurait pu tuer Betty et il n'y avait vraiment pas de sa faute si elle pouvait encore marcher et faire comme si de rien n'était.

— « Maintenant il va falloir que j'aille lui flanquer une tripotée, » dis-je d'un ton las. « Et si nous ne les surveillons pas jour et nuit, il se vengera sur elle. Jusqu'à ce qu'il finisse par la tuer. Alors nous pourrons le fusiller ou le pendre et l'air, par ici, sera un peu plus respirable. »

— « Mais on l'empêchera de tuer Betty ! » s'esclama Leslie avec fureur.

— « Je ne vois pas comment nous pourrions faire, » dis-je. « Elle ne veut pas le quitter, même maintenant. Nous ne pouvons pas l'exécuter, ni le mettre en prison, ni l'exiler. Tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre qu'il tue quelqu'un et à ce moment-là, le simple bon sens nous commandera de l'exécuter pour l'empêcher de tuer quelqu'un d'autre. Grand Dieu! Quand je pense que c'est moi qui suis responsable! J'aurais mieux fait de prendre le premier fainéant que j'aurais croisé dans la rue... »

Betty remua et ouvrit les paupières. Elle leva les yeux vers nous, cherchant notre visage et sentit soudain la fraîcheur de l'air sur son corps. D'un mouvement convulsif, elle s'assit, fit une grimace et empoigna son vêtement.

— « Laissez-moi faire, » dit Leslie. Elle disposa le tissu avec précaution de manière qu'il ne frotte pas sur sa peau meurtrie.

— « Je suis tombée, » dit vivement Betty. « Pendant la tempête hier... »

— « Bon Dieu! Vous n'allez tout de même pas couvrir Morgan maintenant? » m'écriai-je.

— « Ce n'est pas Morgan, c'est... »

— « Comment vous a-t-il fait ça? » demandai-je.

Elle capitula. Elle éclata en sanglots, versant des larmes comme je

n'ai jamais vu femme en verser. Ce n'était pas la colère que ses pleurs exprimaient, mais la douleur, la détresse et un désespoir infini.

D'une voix entrecoupée par les sanglots, elle nous raconta ce qui lui était arrivé.

Morgan l'avait emmenée loin dans le désert la nuit précédente, aussitôt après le coucher du soleil. Il lui avait dit qu'il ne fallait pas qu'elle eût cet enfant. Si elle l'avait, il la tuerait. Elle l'avait supplié, pleurant, poussant des cris, mais il l'avait giflée pour la faire taire. Il lui avait demandé si elle savait comment s'y prendre pour avorter. Elle n'en savait rien. Qu'une femme pût chercher à avorter était pour elle inconcevable. Les gifles avaient repris, mais elles n'avaient pu l'empêcher de pleurer et de se traîner encore à ses genoux.

Alors il l'avait jeté à terre et, s'asseyant sur sa poitrine pour la maintenir, il s'était mis à la frapper avec une pierre ronde. Betty ne se rappelait pas combien de temps son supplice avait pu durer. Finalement il avait dit : « Ça doit suffire comme ça. » Et il avait jeté la pierre.

— « Mais pourquoi, Betty? » demanda Leslie avec insistance. « A-t-il dit pourquoi? »

A travers un nouveau flot de larmes, Betty répondit :

— « Il veut Aileen Ritchie. Il m'a dit qu'il ne voulait pas que je sois toujours sur son dos avec un enfant que je présenterais à tout le monde comme étant de lui. Maintenant je vais perdre mon bébé et... »

— « Mais non, » dis-je. « Pas si vous vous tenez éloignée de Morgan à l'avenir et ne lui donnez pas l'occasion de recommencer. »

Ses larmes cessèrent brusquement.

— « Alors, je ne perdrai pas mon bébé? » demanda-t-elle, incrédule.

— « Je ne crois pas. Morgan n'y connaît rien, et cela vaut mieux. Ne restez pas avec lui et vous aurez votre bébé. »

— « Mais je ne peux pas m'en aller ! Je l'aime. »

Elle ne m'apprenait rien. J'y avais déjà réfléchi. Je poussai un soupir.

— « Et bien, faites en sorte qu'il n'ait jamais l'occasion de vous brutaliser de nouveau. »

Betty eut l'air presque heureuse.

— « Non, Betty, » dis-je tristement. Nous ne pourrons jamais l'oublier. Un homme peut battre sa femme ou la bousculer quelque peu et cela ne regarde qu'eux deux. Mais quand un homme se conduit comme Morgan s'est conduit avec vous, cela regarde tout le monde. »

— « Je vous en prie, » dit Betty avec un accent douloureux. « Laissez-nous, Morgan et moi... »

— « Non, Betty, » répétai-je patiemment. « Est-ce que vous voulez que Morgan vous tue, vous et votre enfant? »

Quand Morgan fit son apparition ce soir-là, j'attendis que son remplaçant fût parti, puis j'emmenai tout le groupe entre les murs du bâtiment que nous étions occupés à édifier avec d'autres équipes. Je me gardai de prendre un ton mélodramatique. Je leur exposai simplement

ce que j'avais l'intention de faire et la raison de ma décision. Morgan devint pâle comme un linge et chercha à prendre la fuite, mais Sammy le rattrapa aussitôt.

J'ordonnai à Betty de montrer à tous le traitement que Morgan lui avait fait subir. Il le fallait, sinon Betty eût bien été capable, plus tard, de nier que Morgan se fût jamais livré à des sévices sur sa personne. Tandis que des exclamations, des cris et des murmures de colère montaient de notre groupe, j'observais Morgan, guettant sur ses traits des signes de repentir. Il n'y en avait point. Son visage exprimait seulement la peur qu'il éprouvait devant ce qui l'attendait.

Eh bien, dans ce cas, ce serait la peur que nous lui inculquerions. Il laisserait Betty en paix parce qu'il aurait peur de la toucher, si c'était là le seul moyen de contrainte applicable.

Je ne demandai pas aux autres de rester là pendant que j'administrerais le fouet à Morgan. Le seul but du châtiment public est de faire réfléchir ceux qui auraient des velléités d'imiter le délinquant, or personne n'avait besoin de semblable démonstration. Sammy fut le seul à rester. Je demandai à Leslie d'emmener Betty.

Sammy avait toujours exprimé l'avis que j'étais un dur. Tandis que je maniais le fouet sur l'échine de Morgan, je me rendais compte que j'étais certes loin de mériter cette réputation. Chaque fois qu'il poussait un hurlement, et Dieu sait s'il en poussa, le son de sa voix me pénétrait jusqu'aux entrailles. Je ne comprenais pas quel plaisir certains hommes peuvent avoir à martyriser leurs semblables. J'en avais la nausée.

J'étais obligé de me rappeler ce que j'avais dit et répété à Morgan, à savoir que ce n'était pas une punition pour le passé mais un avertissement pour l'avenir. Chaque fois qu'il serait tenté de se conduire comme une brute à l'avenir, lui avais-je répété sans me lasser, il aurait à se demander s'il valait la peine d'être battu ensuite jusqu'à rester à demi mort.

Quand ce fut fini, Morgan gémissait et pleurait à la fois. Je ne pouvais l'en blâmer ; je lui avais infligé une correction telle qu'il lui eût été difficile d'en supporter davantage.

Et, une fois de plus, j'essayai de lui faire entrer la leçon dans le crâne.

— « La prochaine fois, Morgan, » lui dis-je calmement, « ce sera pire. »

Sammy et moi le laissâmes seul. Je n'osais pas regarder Sammy en face. Je n'avais pas changé d'avis : ce châtiment était nécessaire, mais je n'étais pas fier de le lui avoir appliqué.

— « Si vous aviez continué encore un peu, » fit observer Sammy, songeur, « vous l'auriez laissé en un si triste état qu'il se serait achevé lui-même. »

Je le considérai avec surprise.

« Ç'aurait été préférable, d'ailleurs, » dit Sammy d'un air morose. « Morgan ne sera jamais utile à personne. »

Ce jugement me fit l'effet d'une épitaphe et je ne pus réprimer un frisson.

MORGAN SMITH

Il ne fut jamais utile à personne

***

Le jour vint où tous les lieutenants furent convoqués pour voter sur un certain nombre de questions de première importance. Il était temps de doter Winant d'un gouvernement dans les règles. Cette nécessité était unanimement reconnue.

Ce fut une assemblée peu ordinaire. Près de deux mille personnes étaient réunies dans le grand amphithéâtre de la station de recherches ainsi que dans des douzaines d'autres pièces d'où elles suivaient le déroulement de la séance grâce à une vaste installation de sonorisation. Dans chaque pièce, l'un des assistants, faisant fonction de président, était chargé de maintenir l'ordre et d'empêcher que des bavardages ne couvrissent la voix des orateurs transmise par les hauts-parleurs.

Une des initiatives que nous prîmes fut de voter la suppression de nos pouvoirs de lieutenants. Certains d'entre nous en avaient vraiment assez ; nous avions peu d'autorité et un gros surcroît de travail. D'autres se rendaient compte que s'ils avaient fait d'excellents commandants de bord pendant le voyage, ils n'étaient plus du tout qualifiés pour leurs fonctions actuelles. Nous fûmes d'accord pour laisser subsister en unités indépendantes, à titre provisoire, les groupes de onze personnes formés au départ de la Terre, mais chacune de ces unités devrait élire son chef. Des représentants seraient élus de la même façon par les passagers de chacun des astronefs et par les membres de la colonie fondée avant le grand exode.

Un long débat s'engagea sur le point de savoir s'il était judicieux de conserver ainsi trois collèges électoraux. Quelqu'un déclara qu'il nous fallait un gouvernement pour toute la population et non des représentants chargés de défendre les intérêts de différents groupes d'individus. Mais nous reconnûmes finalement qu'il n'y avait pas en jeu d'intérêts divergents. Peu importait maintenant que les gens eussent été sur Mars de longue date ou qu'ils fussent arrivés par les astronefs ou par les fusées de sauvetage.

Nous devions former un Conseil entièrement nouveau — il en était grand temps — et non essayer de rafistoler une organisation existante. Personne ne s'imaginait qu'il serait parfait. Il marquerait un simple progrès. Le Conseil suivant, nous l'espérions, serait mieux encore.

Nous aurions pu nous séparer et tenir des élections sans plus attendre, laissant au nouveau Conseil le soin de régler les autres questions pendantes. Toutefois, il fut décidé, à la suite d'un autre vote, que plutôt que de mettre le nouveau Conseil dans le bain, du jour au lendemain, nous lui donnerions une base sur laquelle travailler en vue d'amélio-

rations futures. Nous prendrions les décisions et les ferions exécuter pendant une semaine encore avant d'appeler la population aux urnes. Nous avions quelque expérience du pouvoir, après tout ; les nouveaux membres auraient à en faire l'apprentissage.

Nous reconnûmes que le système des units échappait à notre contrôle. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de freiner les tendances à l'inflation et à la déflation.

Le mariage fut temporairement aboli. Cette question avait soulevé maintes difficultés. Des gens demandaient que quelqu'un procédât à leur union, d'autres que quelqu'un prononçât leur divorce ; des couples vivaient en concubinage, d'autres, mariés légalement, n'avaient que sarcasmes pour ceux dont le mariage n'était pas officiel, déclarant qu'ils vivaient dans le péché. Il semblait que la meilleure solution fût non pas de faire de la propagande pour les mariages non officiels, ni d'accorder ou de refuser le divorce sans formalités, mais, par une prise de position hardie, de détruire le préjugé d'« immoralité » et de s'en remettre au bon sens — entre toutes choses — pour résoudre la question sexuelle.

Ensuite s'engagea une longue discussion sur le problème des langues, des races et des nationalités.

Notre colonie de plus de vingt mille âmes comprenait des blancs, des noirs, des jaunes, des mulâtres, qui parlaient l'anglais, le français, le chinois, le russe, l'allemand, l'italien, l'arabe, le bantou et des dizaines d'autres langues. L'accord se fit avec une facilité étonnante sur l'emploi de l'anglais comme langue officielle, mais on pense bien qu'il fut difficile de prendre la décision condamnant les autres langues à disparaître.

On ne pouvait reprocher aux Espagnols, qui faisaient valoir Cervantes, aux Grecs, qui se réclamaient de l'ancienneté de leur civilisation. aux Allemands, qui citaient Gœthe, Schiller et Heine, de protester avec vigueur. Leur thèse était parfaitement soutenable. Cependant, la thèse qui voulait qu'on adoptât l'anglais non seulement comme langue officielle mais encore comme langue unique ne l'était pas moins. Débarrassés des barrières linguistiques, nous aurions une chance de réaliser sur Mars l'unité à laquelle les peuples de la Terre n'avaient jamais pu parvenir.

Nous laissâmes la question en suspens. Il était clair que nous ne pouvions la régler à ce moment. Mais les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. Si l'on était obligé de parler anglais pour se faire comprendre, les autres langues disparaîtraient d'année en année, de génération en génération.

Ce fut encore sans grande peine qu'on admit que n'importe quel homme pouvait s'unir à n'importe quelle femme, les unions consanguines n'étant toutefois pas autorisées. Un certain nombre d'Américains, d'Allemands et d'Africains se prononcèrent avec force contre tous croisements de races. Les Français ne firent pas d'objection. Les Sud-

Africains et les Australiens ne voulurent même pas en discuter. Les Anglais émirent l'avis que ce serait une bonne chose, en théorie.

Et ce fut en théorie que nous en décidâmes. Ce n'était pas un vote qui pouvait résoudre un tel problème. Mais notre vote signifiait que nous espérions que la colonie martienne comprendrait un jour un seul peuple et une seule race, parlant la même langue.

Tout cela semblait magnifique.

Nous décidâmes de continuer d'accorder une priorité absolue à la préparation du sol et à la construction. Nous constituâmes une section bancaire pour la surveillance des transactions en units, une section médicale pour mener avec vigueur la lutte contre quelques maladies (heureusement bénignes) qui faisaient leur apparition par suite du changement des conditions de vie, et une section d'exploration chargée particulièrement de la recherche des terrains riches.

V

Vint le jour de la Grande Tempête et tous nos plans se trouvèrent modifiés.

Elle débuta comme une bourrasque ordinaire. Je me trouvais seul à environ un kilomètre de la station de recherches, en quête d'une autre veine de roches rouges semblables à celles que nous utilisions. Quand le vent s'éleva, je me jetai à plat ventre sur le sol. Généralement il n'y en avait pas pour longtemps ; il suffisait d'attendre une accalmie et de courir s'abriter.

J'eus la preuve qu'il ne s'agissait pas d'un vent ordinaire quand je me sentis soulevé comme une plume, emporté dans un tourbillon d'air sur une vingtaine de mètres et projeté avec violence sur le sol. J'eus la chance de tomber au milieu d'un épais tapis de lichens. Le coup m'avait ébranlé de la tête aux pieds mais je n'avais rien de cassé.

Bientôt, je ne fus plus si certain d'avoir eu de la chance de retomber à cet endroit. Sur les rocs en saillie, j'aurais eu de quoi me cramponner, tandis que le lichen n'offrait aucune prise. Une autre rafale arriva, qui me souleva de nouveau. Je me mis à tourner comme une toupie, touchai terre d'un seul pied, fis un saut périlleux et rebondis sur le lichen avant d'être emporté à une bonne centaine de mètres plus loin, tantôt roulant comme une boule, tantôt effleurant à peine la surface du sol. Cette fois, cependant, je vins m'arrêter contre un pignon rocheux auquel je m'agrippai avec l'énergie du désespoir.

Pour autant qu'elle eût une direction, la tempête soufflait de Winant. Comme je me sentais à peu près en sécurité, tout au moins momentanément, je cherchai à voir ce qu'elle charriait avec elle. Il y avait de tout : des tôles, des toiles goudronnées, des portes, des pans de murs... et puis des êtres humains, petites taches noires qui se débattaient en tourbillonnant comme des confetti sous le souffle d'un ventilateur. Je

me félicitai de ce que mon équipe travaillât dans la vaste fosse devant la station. S'il y avait des gens en sûreté, ils devaient être de ceux-là.

Un corps dévêtu passa en trombe, à six mètres en l'air au-dessus de moi. Je vis que l'homme était mort parce que sa tête ballottait de droite à gauche comme une loque. Il avait encore ses chaussures, mais son vêtement lui avait été arraché par le vent. A cinquante mètres à droite, une femme était entraînée à une vitesse folle. Elle était encore en vie. Elle m'aperçut et implora mon aide d'un geste désespéré. Mais qu'aurais-je pu faire pour elle? Le seul espoir, dans une pareille tempête, était de trouver un point d'appui sur lequel s'ancrer, comme je l'avais fait, et de ne plus bouger.

Soudain, j'entendis au loin un bruit sourd, semblable à un coup de tonnerre. Je fouillai l'espace du regard en direction de Winant, les yeux piqués par le vent, ruisselants de larmes. Un coup de vent plus violent que les autres venait de soulever une fusée et de la projeter sur un groupe d'une demi-douzaine d'autres. Tandis que je regardais, une autre fusée rompit ses amarres et se mit à tournoyer à une vitesse de plus en plus rapide à travers la plaine.

Je me demandais si je n'assistais pas à l'anéantissement de Winant et du contingent des Terriens exilés sur Mars. Les bras me faisaient mal ; que vînt une rafale plus forte et je serais arraché à mon rocher. Personne ne devait être dans une situation beaucoup plus favorable que la mienne, sauf ceux qui se trouvaient dans la fosse ou dans les bâtiments de la station. Même si la tempête cessait immédiatement, pensai-je, nous aurions un nombre considérable de victimes à déplorer.

Le sort de notre collectivité dépendait pour une très large part du nombre de personnes abritées dans la fosse ou dans la station. Je ne connaissais pas l'emplacement actuel de tous les chantiers. S'il n'y avait par exemple que mille personnes dans la station et cinquante dans la fosse — ce qui était possible — Winant pouvait tomber en un seul jour en dessous du nombre minimum d'habitants nécessaires à la survie de la colonie.

Comme pour montrer que même ceux qui se trouvaient dans la fosse n'étaient pas en lieu sûr, le vent souleva soudain un immense nuage de poussière d'une noirceur telle que Winant en fut plongée dans les ténèbres. Des tonnes et des tonnes de poussière et de sable devaient s'abattre dans les excavations.

Je fermai les yeux pour ne pas voir le flot d'objets et d'êtres humains qui passaient devant moi. Je ne pouvais rien faire pour Winant, mais il me semblait que j'aurais dû au moins essayer de venir en aide aux malheureux que le vent emportait dans sa rage aveugle, la plupart déjà morts mais d'autres trop visiblement vivants. Je me sentais un peu honteux d'être en sécurité.

Dans un nuage qui obscurcit le ciel, la moitié de Winant ou peu s'en faut, soufflée à travers la plaine, passa à deux cents mètres de moi. Je distinguais des animaux, qui faisaient de vains efforts pour résister,

des hommes et des femmes qui battaient l'air en des gestes frénétiques, cherchant désespérement à s'accrocher à quelque chose, des pierres isolées, des vêtements et des milliers d'objets dont je ne pouvais reconnaître la nature. Tandis que je regardais, hypnotisé par ce spectacle, le nuage tout entier fut plaqué au sol, se désintégra comme une maison touchée par une bombe et se répandit en une douzaine de coulées.

Je vis un homme saisir un roc comme je l'avais fait moi-même et s'y cramponner en l'entourant de ses deux bras. Un court instant, il dut se croire sauvé. Alors, un gros objet sombre qui avait pu être une partie de muraille vint le frapper dans le dos avec une force telle que le rocher lui entra, en morceaux, dans le corps et que le tout repartit, balayé par le vent : maçonnerie, rocher désagrégé et lambeaux indéterminés de tissu animal.

Un adolescent, qui avait dû perdre la raison, passa devant mes yeux, flottant en l'air avec grâce, agitant les bras comme des ailes et riant avec extase. Je le vis disparaître au loin, battant toujours l'air de ses bras comme s'il avait découvert le secret qui allait permettre à l'homme de voler.

Très loin, sur la droite, une petite tache planait plus haut que tous les débris que j'avais vus jusque-là. Je distinguais des prolongements minces et flasques qui devaient être des bras et des jambes. Elle tomba d'un seul coup comme si le vent qui la soutenait cessait momentanément de souffler. Je la vis descendre verticalement comme un bloc de plomb presque jusqu'au sol et alors, soulevée de nouveau, filer telle une flèche à quelques mètres seulement au-dessus de la plaine, comme si la tempête l'eût prise pour jouet.

Quand je reportai mon regard en direction de Winant, je vis non loin de moi trois formes humaines qui roulaient de front, tels des clowns sur une piste de cirque. Je sursautai car, en une fraction de seconde, j'avais reconnu celle du milieu. C'était Aileen Ritchie. Puis la poussière m'aveugla pendant un instant qui me parut interminable. Quand je pus voir de nouveau, deux de ces infortunés humains avaient disparu, mais Aileen se cramponnait à la même arête rocheuse que moi, à une quarantaine de mètres de distance. A ce moment, elle faillit lâcher prise. Elle semblait être blessée, ce qui ne pouvait m'étonner.

J'avais pu rester indifférent au sort de gens que je ne connaissais pas et qui m'apparaissaient comme des marionnettes dans ce spectacle terrifiant, aussi impossibles à secourir que des ombres sur un écran de cinéma. Mais il me fallait absolument essayer de porter secours à quelqu'un que je connaissais, même si c'était folie que de quitter ce refuge relativement sûr. Je me mis à ramper le long de l'arête rocheuse pour parvenir jusqu'à Aileen.

En deux endroits, l'arête présentait une brèche dans laquelle le vent soufflait avec fureur. J'aurais fait halte à la première s'il n'avait pas été évident que, sans aide, Aileen ne pouvait manquer d'être emportée d'une minute à l'autre. Je ne sais comment je parvins à franchir les deux

brèches. Certainement pas en marchant, ni en rampant non plus d'ailleurs. Je dus simplement projeter mon corps en avant et empoigner le rocher de l'autre côté.

Au moment d'atteindre Aileen, il me vint à l'esprit que si c'eût été Morgan et non elle, un problème se serait trouvé résolu. J'aurais pu rester impassible, à le regarder lutter contre la tempête et perdre la partie. Mais je n'étais pas sûr que j'aurais laissé mourir un de mes compagnons, fût-il Morgan. Dans une tourmente semblable, un homme pouvait être assez insensé pour risquer sa vie afin de sauver un ennemi, ne serait-ce que pour la joie de frustrer la tempête d'une victime, un être humain comme lui.

J'atteignis Aileen et l'empoignai d'une main ferme. J'avais souvent eu l'occasion de la voir et de lui adresser de la tête un petit signe amical, mais je ne lui avais jamais parlé en dehors de cette fois où elle était venue à l'hôpital.

— « Merci, » fit-elle en haletant. « Je n'aurais pas tenu le coup beaucoup plus longtemps. »

— « Reculons... quelques mètres, » dis-je. Les mots étaient arrachés de ma bouche et emportés dans le désert. « ... endroit où nous serons en sûreté tous les deux. »

Nous y parvînmes à grand-peine. La crête n'avait guère plus d'un mètre de haut mais il y avait à l'endroit que j'avais désigné une fente dans laquelle nous nous insérâmes. Nous nous calâmes sur nos jambes mutuellement enchevêtrées et nous tînmes ainsi, poitrine contre poitrine, tels des danseurs étroitement serrés. Aileen pouvait s'appuyer les reins contre le roc. Elle le faisait comme si notre posture lui eût causé quelque gêne. La situation était trop sérieuse pour que je me sentisse gêné le moins du monde.

— « Où êtes-vous blessée ? » demandai-je.

— « Au bras, dans le côté et à la tête, je crois, » répondit-elle.

Je jetai un coup d'œil à ses blessures, mais elles semblaient légères, légères en tout cas au moment où les débris de notre monde pulvérisé fuyaient dans toutes les directions. Elle serait dans l'impossibilité de se servir de son bras gauche pendant un jour ou deux ; ses cheveux blonds étaient collés par le sang et elle avait une entaille de quinze centimètres dans le côté, mais qu'était-ce que cela quand des centaines de personnes étaient réduites en bouillie tout autour de nous?

— « Que sont devenus les autres de l'équipe 92 ? » questionnai-je.

— « Ils n'ont pas de mal. Ils se sont abrités. Je n'ai pas eu le temps de gagner un abri. Et votre groupe, lieutenant Easson? »

— « Dans la fosse, » dis-je. Je lui fis une grimace amicale. « Dans les circonstances présentes, Aileen, je pense que vous pouvez m'appeler Bill. »

Elle sourit.

— « Oui, en effet, Bill. Combien de temps croyez-vous que cela va durer ? »

— « Comme c'est la première fois qu'il nous arrive une chose pareille, tous les pronostics que je ferais n'auraient aucune valeur. Je ne pensais pas que cela aurait pu durer si longtemps. »

Nous aurions eu tort, en effet de nous croire au bout de nos peines, car nous nous trouvâmes soudain enveloppés d'un nuage de poussière d'une densité inimaginable. Nous fermâmes les yeux, non seulement pour ne pas être aveuglés par le sable, mais aussi parce qu'il était inutile de chercher à y voir de toute façon.

La poussière et le sable qui tourbillonnaient nous faisaient dans la peau des milliers de piqûres d'aiguille. Une vague de sable m'atteignit dans le cou et je ressentis une douleur aiguë comme si j'avais reçu une décharge de chevrotines. Je portai la main à l'endroit touché et je la retirai gluante de sang.

Et alors que la tempête de poussière semblait sur son déclin et que j'ouvrais les yeux avec précaution, la pluie s'abattit sur nous, fouaillant notre peau, martelant nos tempes.

La voix d'Aileen me parvint, indistincte et lointaine :

— « Ça ne vous fait rien que je... ? » Elle se raidit contre moi et passa ses bras autour de ma taille. Je la serrai de toutes mes forces.

— « Mais pas du tout, » dis-je.

Nous fûmes trempés jusqu'aux os en l'espace de quelques secondes. L'eau nous coulait sur tout le corps, des épaules jusqu'aux chevilles. Je sentis un ruisselet qui passait du genou d'Aileen sur mon mollet. Peu à peu, la poussière grise qui nous enduisait était emportée par la pluie, de même que des marques à la craie s'effacent d'un mur fouetté par une averse.

Aileen s'était mise à pleurer. De nous deux, c'est elle qui en parut la plus surprise. Elle fit un courageux effort pour se contenir et dit avec brusquerie :

— « Je ne sais pas ce que j'ai. Ce n'est pas que j'aie mal. »

Je la comprenais parce que j'avais, moi aussi, envie de pleurer. Je savais qu'il n'était pas rare que des hommes fussent incapables de retenir leurs larmes quand, aux prises avec la tempête, sur la Terre, ils se rendaient compte de leur totale impuissance. Ici, nous subissions tous les tourments que les tempêtes peuvent infliger aux hommes sur la Terre, aggravés par le sentiment d'insécurité que nous éprouvions à adhérer si légèrement au sol sous l'influence d'une pesanteur dérisoire.

La pluie ne dura que deux minutes environ. Puis il se fit un changement dans la nature du vent. Il se mit à souffler en rafales soudaines, d'une violence inouïe, suivies de périodes d'un calme relatif.

Aileen parvint enfin à se maîtriser. Elle me jeta un regard rapide, un peu honteux, sans cesser de se tenir blottie contre moi.

— « N'y pensez plus, » dis-je. « C'est suffisant pour faire pleurer les plus endurcis. »

— « Je me sens faible comme une gamine, » dit-elle d'un ton véhé-

ment. « Si vous n'étiez pas là, je ne résisterais pas cinq minutes dans cet enfer. »

Du nuage de poussière qui continuait de défiler au-dessus de nos têtes, une immense forme luisante se détacha soudain. Nous ne pouvions faire un mouvement. Resserrant convulsivement notre étreinte, la tête rentrée dans les épaules, nous attendîmes qu'elle vînt nous écraser.

Cependant, sa masse nous avait trompés. Elle percuta le sol à cinquante mètres au moins, s'ouvrit en deux et repartit, balayée par le vent. Nous n'entendîmes pas le bruit de sa chute ; celui de la tempête le couvrit entièrement.

— « Qu'est-ce que c'était? » demanda Aileen.

— « Une fusée, » répondis-je. J'étais en train de penser au sort singulier de cet engin qui avait réussi le voyage de la Terre à Mars pour être pulvérisé maintenant par un ouragan.

Tout à coup le vent cessa et nous restâmes là, cramponnés l'un à l'autre d'une manière ridicule pour nous protéger contre une tempête qui ne soufflait plus.

— « Serait-ce fini? » murmura Aileen. Le calme revenu, il semblait naturel de parler dans un murmure.

— « Probablement, mais pendant que nous sommes ici nous ne craignons rien. Attendons que la poussière se soit déposée un peu. Je vais examiner cette entaille que vous vous êtes faite, maintenant qu'il y a de l'eau pour... »

— « Non, je vous en prie, » dit Aileen vivement.

— « A votre aise, » fis-je d'une voix tranquille.

— « Excusez-moi, je voulais seulement dire... »

Je souris.

— « Je sais, » dis-je. Je me dégageai de la fente dans laquelle nous étions coincés et je m'assis sur l'arête rocheuse. Aileen se hissa à côté de moi.

— « Bill, j'ai été stupide, » dit-elle humblement. « S'il vous plaît, voyez si vous pouvez faire quelque chose pour cette blessure. »

— « Ne vous excusez pas, Aileen, » dis-je en souriant. « Et n'en faites pas un drame. Vous n'avez pas cru que j'avais l'intention de profiter de la situation, n'est-ce pas ? Allons, je vais vous porter à l'hôpital. »

— « Mais je peux marcher. »

— « Peut-être, mais c'est inutile. Vous comprenez que si je vous prends sur mon dos, je ne ferai que déplacer les soixante-neuf centièmes du poids que j'étais habitué à promener sur la Terre. »

Elle eut un petit rire.

— « Vraiment? Alors, allons-y ! »

Nous perdîmes notre légèreté d'humeur avant d'avoir fait beaucoup de chemin. Le sol était jonché de débris, humains et autres. Et un simple coup d'œil suffit à nous apprendre que toutes les plantations qui avaient

coûté tant de peine à certains d'entre nous étaient irrémédiablement détruites.

— « Nous ne pouvons pas dire que Mars ne nous avait pas avertis, » dis-je tristement. « Il y avait des vents légers et des vents violents. Nous aurions dû prévoir la possibilité d'un vent incomparablement plus fort et prendre des mesures en conséquence. »

Je la quittai à la station de recherches et me dirigeai vers la fosse, me refusant à regarder autour de moi pour ne pas avoir à évaluer l'importance des dégâts causés à notre œuvre.

(La fin au prochain numéro.)



La machine

par GABRIEL AUTHIER

Gabriel Authier a trente-deux ans et est ingénieur chimiste (une coïncidence « indépendante de notre volonté » a voulu que ce fût déjà la profession de l'auteur du récit « L'octopus », *publié le mois dernier : Y. F. J. Long). M. Authier précise cependant qu'il a embrassé cette carrière scientifique après avoir fait des études secondaires littéraires et il recommande vivement la culture humaniste aux futurs « scientifiques », précisant que ce sont là deux disciplines d'esprit qu'il est agréable de sentir se compléter l'une l'autre. Saluons cet exemple d'éclectisme.*

Ses distractions préférées sont la lecture, la musique, en tant qu' « auditeur » et les problèmes d'échecs, domaine où il s'est spécialisé puisqu'il tient la rubrique des problèmes dans la revue d'échecs « L'Echiquier de Paris-L'Echiquier de France ». *Il est aussi l'auteur d'un livre consacré à ce jeu :* « L'Anti-Dual ». *Il nous a raconté à ce sujet l'anecdote suivante. Il a imprimé cet ouvrage lui-même, ayant appris la typographie spécialement à cet effet, chez un imprimeur de ses amis, et a effectué entièrement, chez lui, la composition typographique de son livre* (150 *pages*), *en caractères mobiles ! Ceci représenta pour lui un gros travail, mais il se déclare ravi de connaître désormais à fond le métier de typographe.*

Il est enfin l'auteur de plusieurs nouvelles qui ont paru dans diverses publications. Celle que nous vous présentons fut donnée dans l'hebdomadaire « Réforme » *en juillet* 1953, *(notons à ce propos l'intérêt apporté par ce journal à la « science-fiction » : voir notre revue* « A travers la Presse » *dans le numéro* 10). *Vous y trouverez l'utilisation particulièrement impressionnante d'un thème « cybernétique ».*



C'EST avec une grande satisfaction intérieure et le sentiment de se tenir au niveau du progrès, que Nick A. O'Neil ouvrit la porte de l'ascenseur. Le livreur de chez *Son and Sons Inc.* en sortit après lui, et, les suivant, la machine vint toute seule.

Le cœur enflé d'allégresse, Nick donna un grand coup de poing dans la porte d'entrée. Kitty vint ouvrir. Elle eut un large sourire à l'adresse du livreur de chez *Son and Sons Inc.*, lui demanda des nouvelles de sa santé dont elle se moquait éperdument et dont les détails lui furent d'ailleurs épargnés, puis elle courut dans l'appartement afin d'y mettre un peu d'ordre pour l'installation de leur nouvelle acquisition. Nick entra le premier dans l'étroit vestibule qui séparait la porte d'entrée de la pièce

commune. Le livreur de chez *Son and Sons Inc.* les suivit sans s'inquiéter de la machine et celle-ci, docilement, pénétra derrière eux dans l'appartement. Le vestibule était juste assez large pour elle ou peu s'en fallait.

La machine s'arrêta au milieu du petit studio et se mit à pivoter lentement sur elle-même, comme pour faire connaissance avec les lieux. Le livreur de chez *Son and Sons Inc.* pérorait pour Kittty attentive, cependant que Nick, riant joyeusement, versait du whisky dans trois verres.

— « Cette machine, Mrs. O'Neil, fait tout ce qu'il y a à faire dans la maison. Elle met de l'ordre, jette les détritus, ôte la poussière, cire vos chaussures, prépare les lits, fait la cuisine, tout, tout, tout ! Si vous avez un... euh... bébé... »

— « Nous avons Jacky, » dit Kitty, « mais ce n'est plus un bébé. »

— « N'importe. Si vous décidez un jour de recommencer, » — il cligna de l'œil vers Nick, qui éclata d'un grand rire et passa son bras autour des épaules de sa femme — « la machine fera tout, elle soignera le bébé, le nourrira, veillera à tous ses besoins. Imaginez la liberté que vous devrez à la maison *Son and Sons* ! »

— « Oh ! Nick, c'est merveilleux ! » soupira Kitty. « Rita faisait un peu la chipie depuis qu'elle avait sa machine. Elle verra, maintenant, que nous valons autant qu'elle. Et Nick-Un... »

— « Bah ! » interrompit son mari, « Nick-Un n'est pas un mauvais diable. Il me plaisantait un peu, c'est tout. Il se laisse mener par Rita mais ne s'en aperçoit même pas. Maintenant que nous sommes à la hauteur, ils n'auront plus rien à dire. Je vais vous faire un chèque, » ajouta-t-il en se tournant vers le livreur de chez *Son and Sons Inc.*

— « Mille cinq cents dollars, tout compris, » répondit celui-ci en avalant le reste de son whisky.

La machine, cependant, avait commencé à s'occuper et ils la regardèrent faire avec admiration. Elle disposait savamment dans la pièce les meubles qu'en son honneur Kitty avait repoussés dans les coins. Elle les installait au mieux ; non pas comme ils étaient auparavant, mais comme scientifiquement ils devaient être. L'aspect de la pièce s'en trouva changé. Nick et Kitty en furent ravis. La machine, malgré l'importance de son volume — deux pieds de large sur trois pieds et demi de long et trois pieds en hauteur — évoluait avec aisance et sans bruit.

— « Comme vous le savez, » reprit orgueilleusement le livreur de chez *Son and Sons Inc.*, « cette machine est commandée par un cerveau électronique condensé, du tout dernier modèle. Elle contient plus de dix mille microlampes à sept électrodes et des centaines et des centaines de kilomètres de fils plus fins que des cheveux. Les connections électriques, là-dedans, sont le triomphe de la technique. Ne parlons pas des organes mécaniques, qui sont hors de pair. Grâce à une infinité de circuits électroniques possibles, cette machine possède un véritable cerveau. Elle réagit comme vous et moi. Dire qu'elle *pense* n'est pas excessif. Vous aurez là un serviteur modèle et d'une fidélité à toute

épreuve. S'il y a le feu dans l'appartement, elle appellera les pompiers par téléphone. Et il n'est même pas nécessaire de la nourrir avec du courant électrique ou des faisceaux lumineux comme on le faisait il y a dix ans pour les premières machines de ce genre... qui n'étaient que des jouets... ni efficientes, ni fonctionnelles... non ! celle-ci se nourrit toute seule, de toutes les radiations ambiantes et surtout des rayons cosmiques qui lui fournissent une grande quantité d'énergie. Aussi, un bon conseil : ne vous amusez pas à envelopper votre appartement d'une gaine de plomb comme le font certains maniaques pour arrêter les rayons cosmiques et s'assurer quelques jours de vie de plus... car que valent quelques jours de vie sans les machines de *Son and Sons*? »

Nick et Kitty éclatèrent de rire, et Nick était si content qu'il remplit encore une fois les verres.

— « C'était un peu bête, » dit-il. « Nous étions les seuls de tout le building à ne pas avoir de machine domestique de ce genre. Nos voisins... oh ! ce sont de très bons amis..., lui s'appelle Nick, comme moi, alors nous avons décidé qu'il s'appellerait Nick-Un, et moi Nick-Deux... Son nom est Nick Orme Carter, et sa femme s'appelle Rita : c'est d'eux que nous parlions tout à l'heure... Eh bien ! ils passaient leur temps à se moquer de nous parce que nous n'avions pas de machine domestique et que Kitty — c'est elle, ma femme — était obligée de s'occuper de notre intérieur. Mais à présent... »

La machine avait fini de mettre la pièce en ordre et visitait le reste de l'appartement.

— « Vous allez voir, quand elle reviendra, » dit le livreur de chez *Son and Sons Inc.* « Avez-vous par hasard quelques vieilles saletés qu'on puisse jeter au milieu de la pièce pour que vous voyiez comment elle fera le ménage? »

— « Des vieilles saletés ! » dit Kitty scandalisée. « D'abord, il n'y en a pas ici. Et ensuite, je ne veux pas en jeter dans mon salon. Il y a bien un carton rempli de vieux papiers... »

— « Cela fera l'affaire, Mrs. O'Neil, apportez-le. »

On retourna au milieu du studio le carton plein de lettres sans âge et de magazines périmés. La machine apparut presque aussitôt. Devant et derrière, elle était munie d'un certain nombre d'organes variés montés au bout de leviers, de tubes ou de bras articulés. Cela lui faisait comme des mains complexes, porteuses de crochets, de griffes, de pinces, de palettes, de râteaux, de balais, de vrilles, de poinçons et de toutes sortes d'autres outils dont, parfois, on ne saisissait pas bien la fonction. Certaines de ses mains étaient pourvues d'un grand nombre de ces outils à la fois et cela ne laissait pas de leur donner un aspect quelque peu terrifiant. D'autres organes similaires pouvaient sortir de ses flancs quand il en était besoin. La machine se trouvait ainsi capable de prendre n'importe quel objet, de n'importe quelle forme, de toute nature et de toute consistance ; le prendre, le manipuler, avec force comme avec douceur, le briser, le raccommoder, le ranger, le jeter, bref, faire d'un corps quel-

conque tout ce qu'il est possible d'en faire ; et tout cela suivant les nécessités dont jugeait le cerveau électronique installé dans la carapace d'acier.

Elle ramassa méthodiquement les papiers épars dans le studio et les plaça dans la boîte de carton d'où l'on venait de les sortir. Il ne resta plus, bientôt, qu'un peu de poussière sur le sol. Elle l'aspira par un de ses tubes et se dirigea vers la cuisine. Là, elle jeta les papiers et cracha la poussière dans le vide-ordures. Puis elle alla ranger la boîte dans un placard.

Le jeune couple O'Neil était enthousiasmé. Le livreur de chez *Son and Sons Inc.*, d'un air faussement modeste, resserrait le nœud de sa cravate à larges ramages.

Ils ne se rendirent compte du temps passé à admirer la machine que lorsque celle-ci, extrayant d'un placard quelques boîtes de conserves, les ouvrit et commença à préparer le repas du soir.

A l'heure de se mettre à table, le livreur de chez *Son and Sons* parti, Jacky, seul avec ses sept ans, rentra de la longue visite qu'il avait faite à de petits camarades quelques étages plus bas. Il fut, lui aussi, dans l'émerveillement, non qu'il n'eût jamais vu de machine domestique de cette espèce — tout le monde en avait maintenant — mais parce que c'était *leur* machine et qu'elle leur conférait à tous trois, Nick, Kitty et Jacky, une part de cette puissance que l'homme exerce sur la matière et sur l'immatériel.

La machine, au ravissement général, fit tout le service de la table et, le repas fini, débarrassa, jeta ce qui était à jeter, nettoya et rangea ce qui était à ranger.

C'est alors que Nick décida que tout cela ne devait pas lui faire oublier sa culture physique. Il sortit d'un placard une paire d'haltères de taille raisonnable, en expliquant que cette discipline lui devenait d'autant plus indispensable qu'elle était recommandée par le dernier livre qu'il avait lu — car Nick était quelque chose comme un intellectuel — et qui s'intitulait : « *Comment se refaire une âme de pionnier.* » Comme cet ouvrage, dont le titre évoquait une évasion de la routine, avait eu un vif succès et suscité un grand enthousiasme dans le public, il était certain que le monde, à brève échéance, n'allait plus se trouver peuplé que de pionniers prêts à montrer le chemin à leurs voisins, si bien que, remarquait judicieusement Nick, pour faire figure de vrai pionnier, il faudrait, de toute nécessité, se révéler plus pionnier que les autres.

Nick ferma le placard de la main gauche, tenant les deux haltères de sa seule main droite élevée à hauteur de son visage. Il était fier de sa force, de son harmonieuse musculature de sportif. Il se retourna, fit un pas et faillit se heurter à la machine qui, silencieuse, allait passer devant lui. Perdant l'équilibre, il fut impuissant à retenir les haltères et celles-ci churent, de tout leur poids, en plein milieu de la machine

qui résonna jusqu'en ses plus profondes fibres métalliques. Tout cela n'avait duré qu'un instant et Kitty avait à peine eu le temps d'étouffer un cri devant l'accident.

Comme un animal frappé, la machine fit à toute vitesse quelques tours sur elle-même, puis, après avoir paru hésiter, fonça vers un coin de la pièce et s'y immobilisa totalement. Rien ne semblait devoir la faire sortir de sa torpeur. Nick et Kitty se regardèrent, consternés. Jacky demanda :

— « Dis, maman, pourquoi il a jeté les haltères sur la machine domestique, papa ? »

Nick soupira :

— « Elle a sûrement quelque chose de cassé dans son cerveau électronique. Une machine toute neuve... Je suis désolé, Kitty, je suis le dernier des imbéciles. »

— « On la fera réparer, » dit Kitty reprenant son insouciance. « Ne te tourmente pas. Ce n'est pas ta faute. »

— « Cela nous coûtera sûrement de l'argent, » murmura Nick, « et nous n'en avons pas trop. Enfin ! j'irai demain chez *Son and Sons* pour qu'ils viennent prendre cette machine, car elle n'a plus l'air de vouloir bouger. »

Le reste de la soirée fut morne. Nick n'avait pas envie de sortir. Pendant que Kitty s'absorbait dans l'interminable tâche de coucher Jacky, il tenta vainement de se laisser séduire par les recettes infaillibles de « *Comment devenir un génie inventif* », mais il avait le cœur gros.

Ils se couchèrent tôt et eurent du mal à trouver le sommeil.

Au plus profond de la nuit ils furent éveillés par quelque chose d'insolite. A intervalles réguliers, des bruits inhabituels se faisaient entendre dans le salon ; à intervalles réguliers aussi, des chocs beaucoup plus éloignés. Ils comprirent tout de suite, sans avoir besoin de se le dire, que la machine y était pour quelque chose. Sautant du lit, ils se précipitèrent.

Le salon était déjà à moitié vidé de son mobilier. La machine saisissait une chaise, une table, une lampe, un tabouret, les portait dehors, sur le palier, et les jetait dans la cage de l'ascenseur. Et cela froidement, inexorablement. En ce moment, elle passait la porte en traînant le divan, trop lourd pour être porté. Nick bondit, s'accrocha au meuble. La puissante machine n'en fut pas ralentie dans son effort. Sur le palier, elle pivota, et Nick, désespérément agrippé au divan, fut entraîné dans le mouvement. Il eut l'instinct de tout lâcher et de se jeter de côté en sentant derrière lui la cage de l'ascenseur ouverte et le vide des dix-sept étages. Il vit basculer le divan, l'entendit tomber, heurter les parois de la cage au cours de sa chute et, finalement, s'écraser, tout en bas, sur le toit de la cabine ou plutôt sur le tas d'objets qui recouvrait maintenant celui-ci. Eperdu, il se précipita vers la porte de son appartement, faillit être renversé par la machine qui revenait déjà, portant le petit guéridon d'acajou. Il la laissa passer, rentra, referma la porte, courut au salon.

Kitty sanglotait d'effroi et de douleur devant son intérieur dévasté. Nick la prit dans ses bras, mais un fracas épouvantable les glaça : la machine avait défoncé la porte d'entrée. Ils se sentirent devenir fous de terreur. Nick saisit sa carabine accrochée au mur, tira, tira sur la machine, vida le magasin sur elle sans qu'elle parût s'en apercevoir.

Kitty eut un hurlement déchirant, atroce :

— « Nick ! »

La machine était sur lui. Un bras griffu frôla ses vêtements. D'un souple tour de reins, il l'esquiva. Et en une fraction de seconde s'évanouirent en lui quelques millénaires de civilisation humaine. Son instinct retrouva le geste ancestral du chasseur primitif devant le fauve. De toute sa force, jouant de sa carabine comme d'une masse, il l'abattit terriblement sur le membre menaçant de la machine.

Puis il s'élança, accrocha Kitty par le bras et l'entraîna en criant :

— « A la cuisine ! »

La porte de la cuisine était l'issue la plus proche par laquelle ils pouvaient échapper à la machine. Et, à la cuisine, il y avait quelque chose de fixe où se retrancher : l'évier scellé au mur. Ils y montèrent en un instant, la machine sur leurs talons.

Celle-ci avait sorti tous ses bras et tentait, mais en vain, de les lever jusqu'à eux. Les chocs reçus l'avaient visiblement rendue infirme et, malgré tous ses efforts, elle n'arrivait plus à se servir de ses membres avec autant de liberté qu'avant. Semblable à un animal ivre de fureur, elle recula, prit son élan, chargea et, d'un puissant coup de bélier, vint écraser sa masse contre l'évier.

— « Mais qu'est-ce qu'ils foutent, les voisins, Seigneur? » gémissait Nick cependant que Kitty se répandait en hurlements hystériques.

Il était invraisemblable que tout l'immeuble n'eût pas été éveillé par cet incessant vacarme. Et pourtant pas un voisin ne se montrait, personne ne venait à leur secours. Quelque chose, là, n'était pas clair, mais Nick, trop éperdu pour pouvoir émettre des idées cohérentes, se contentait de ne pas comprendre et de répéter mécaniquement :

— « Mais qu'est-ce qu'ils foutent, qu'est-ce qu'ils foutent? »

La machine chargeait encore, furieusement. Les coups qu'elle portait à l'évier métallique semblaient devoir faire résonner l'univers entier. Elle repartait prendre un nouvel élan lorsque Kitty eut un abominable cri de détresse et d'agonie et sauta frénétiquement à terre : car Jacky, réveillé et voulant savoir ce que tout cela signifiait, était venu aux nouvelles et se montrait maintenant dans l'encadrement de la porte.

L'enfant n'avait pas eu le temps de comprendre ce qui se passait qu'il était déjà agrippé par la machine et emporté vers le palier. Kitty, trébuchante, voulut la suivre, mais épuisée, elle glissa évanouie sur le sol.

Quand le hurlement de Jacky tombant dans la cage de l'ascenseur se fut éteint et que la machine rentra dans l'appartement, Nick tentait de mettre en sûreté Kitty inanimée. Il l'avait prise sous les aisselles et la traînait vers l'évier. Lorsqu'il vit venir la machine, il eut peur de

nouveau. Il se sentit pénétré d'une immense lâcheté devant cette force qu'il ne pouvait vaincre. Il abandonna Kitty et recula, hagard. Mais lorsque la machine se fut emparée de sa femme et l'eut amenée jusque sur le palier, quelque chose de plus puissant que sa volonté et que sa raison le précipita en avant. Il agrippa Kitty par où il pouvait et tira. La machine s'arrêta, tendit vers lui un bras menaçant. Il lâcha et recula aussitôt. Le corps de Kitty eut quelques convulsions qui devaient être les dernières car, pour le mieux tenir, la machine y enfonçait maintenant profondément ses griffes, dans la poitrine, dans le dos, dans le cou. Elle pivota et jeta le cadavre dans le vide de la cage. Alors, fou, Nick se rua en avant, poussa de toutes ses forces. La machine eut un geste pour se rattraper, ne le put et dégringola en ricochant sur les parois.

Elle était tombée, elle était morte à présent, c'était fini. Elle avait dû écraser pitoyablement les corps de Kitty et de Jacky. Nick n'avait plus rien maintenant. Il rentra chez lui, tituba de long en large dans le studio vide.

Du bruit se faisait sur le palier. La porte des voisins s'ouvrait, puis la voix de Nick-Un qui s'égosillait :

— « Pour l'amour du ciel, Nick, qu'est-ce qui se passe? On croirait qu'on casse tout chez vous et dans l'ascenseur, et notre machine domestique nous empêchait de sortir et de téléphoner. Et on dirait que personne dans l'immeuble ne peut mettre le nez hors de chez soi ! Qu'est-ce que... »

Mais Nick n'écoutait plus, ne pouvait plus écouter. Car s'étant retourné, *il avait vu entrer chez lui la machine*. Ou plutôt, ce n'était pas sa machine mais était assurément celle de Nick-Un, puisque celui-ci était à présent libre de sortir. Implacable, elle avançait. Elle paraissait vouloir dire, menaçante et vengeresse : « Qu'est-ce que tu as fait à cette autre machine qui était de ma race? »

Galvanisé, Nick se retrouva perché sur l'évier de la cuisine avant d'avoir eu le temps de penser. Mais la machine, cette fois, n'était pas infirme.

Nick, hagard, put encore voir les bras mécaniques qui se levaient vers lui et ne perdit connaissance qu'en sentant les griffes de métal se refermer sur ses chevilles.



Le guerrier dans les ténèbres

(*Warrior in darkness*)

par LEVI CROW

La nouvelle qui suit est, si l'on veut, une histoire d'Indiens. Elle se situe, en effet, dans une de ces « réserves » de l'Arizona ou du Montana, où vivent parquées des minorités peaux-rouges isolées, affaiblies, mais gardant au cœur l'espoir de retrouver les beaux jours du sentier de la guerre, la prairie restituée, les buffles et les grandes chasses. Ce n'est pas la première nouvelle de l'auteur à se dérouler dans ce cadre, mais il s'était auparavant intéressé au passé légendaire de la race rouge, à ses coutumes et à ses traditions. Ici, au contraire, celles-ci ne lui ont servi que de point de départ pour développer un thème fantastique inattendu et séduisant.

Un autre aspect de ce récit — au ton volontairement naïf ou sentencieux — est la satire, notamment de la guerre moderne. Les aventures chez les hommes blancs du jeune guerrier qui en est le héros évoquent un peu un conte de Voltaire (l'Ingénu, lui, était un Huron). Même procédé de composition : un témoin de bon sens placé devant l'incohérence des mœurs de nations dites civilisées. Mais c'est sur une tragique et très actuelle vision de cauchemar que se terminera l'histoire, une fois que le « guerrier dans les ténèbres » aura vu celles-ci s'entr'ouvrir sur l'avenir...



AFIN de savoir pourquoi Longue-Lance ne voulait pas qu'un médecin blanc examinât sa vue qui déclinait, il vous faut connaître le peuple auquel il appartenait : les Ongwi.

Ceux-ci sont les derniers survivants des Vieux-Penseurs. Dans les autres réserves les Indiens portent des vêtements d'hommes blancs, et des chaussures et des chapeaux, ils mangent dans des assiettes, ils vivent dans des maisons en bois. Ils vendent des couvertures, des poteries en terre cuite ou des bijoux de pacotille en échange de l'argent des touristes blancs mal éduqués. Mais eux, les Ongwi, ne sont pas comme cela.

Lorsque se terminèrent les jours du sentier de la guerre, les hommes blancs leur accordèrent un traité de paix et on ne sait par quel miracle le respectèrent. Les Ongwi — ils sont peut-être quatre dizaines de dizaines en tout et pour tout — vivent dans une longue vallée de la montagne, ils habitent dans des wigwams en peaux et parlent comme le faisait leur peuple aux Premiers Temps. Ils cultivent du maïs et,

comme les buffles ont disparu depuis longtemps, ils chassent le daim et le mouton sauvage. Ils sont vêtus de chemises en peau de daim, de mocassins, de jambières et de couvertures fourrées en peaux de buffle. Les enfants Ongwi ne sont pas emprisonnés dans des écoles, les jeunes gens Ongwi ne sont pas incorporés dans les guerres des hommes blancs auxquelles personne n'a jamais rien compris.

La haine la plus farouche est celle d'un homme pour l'ennemi qui l'a vaincu ; les Ongwi n'ont jamais perdu leur silencieuse haine à l'encontre des hommes blancs.

Ils sortent de leur montagne pour troquer avec eux des fusils et des cartouches, mais ils renvoient les missionnaires qui viennent leur prêcher de ne pas adorer l'Esprit du Soleil. Aux autres hommes blancs qui viennent parmi eux ils n'accordent généralement pas un regard, et ils n'éprouvent pas le besoin de répondre à leurs questions. Un jour un homme blanc s'enquit de l'histoire d'Œil-qui-Frappe qui vit dans un défilé de la haute montagne et dont le seul regard est mortel. Très poliment le chef des Ongwi indiqua le chemin d'un geste de la main ; cet imbécile de blanc s'engagea dans la montagne et, bien entendu, il ne revint jamais.

Aucun Ongwi n'allait rendre visite à Œil-qui-Frappe à moins de se sentir près de mourir ; il arriva que certains qui se sentaient prêts y montèrent et nul ne les revit à l'exception d'Œil-qui-Frappe.

Longue-Lance était le plus vigoureux parmi les jeunes gens de la tribu. On aurait pu songer à lui comme chef, car tous les Ongwi l'aimaient, mais il trouvait plus d'agrément dans la chasse que dans la réflexion et il aimait s'amuser au moins autant que chasser.

Quelques années auparavant, les anciens avaient pensé que si l'un d'entre eux pouvait apprendre quelque chose sur la guerre des hommes blancs, et savoir s'il était possible de les battre et de les exterminer, le bon temps pourrait peut-être revenir. Ils envoyèrent Longue-Lance parce qu'il avait une bonne vue, chassait bien et n'était pas peureux. Il revint quatre ans plus tard avec une cicatrice à la tempe et plus d'une étrange histoire à raconter.

Il n'aurait pas pu compter tous les jeunes hommes blancs qui avaient voyagé avec lui dans des trains de fer, puis dans de grands bateaux sur une immense étendue d'eau.

Dans un pays dont personne n'avait jamais entendu parler, il s'était battu contre d'autres hommes blancs. Les chefs blancs l'avaient loué, mais Longue-Lance plaisantait ainsi qu'il faisait si souvent. C'était à la portée de n'importe qui, disait-il, de rester soigneusement caché et d'abattre des ennemis à coups de fusil, alors qu'aux temps du sentier de la guerre la courageuse coutume des Ongwi était de courir sur l'ennemi et de le frapper l'arme à la main.

Les chefs blancs lui avaient remis une petite chose d'honneur pour en avoir tué tant, un petit morceau de métal brillant pendu à un ruban bleu étoilé. Il n'en avait pas apprécié la valeur. A son retour il en fit

don à Souple-Liane, la fille d'Elan-Furieux, le sorcier. Elle n'était encore qu'une enfant au moment de son départ. Elle était maintenant grande et élancée comme l'indiquait son nom, et parce qu'Elan-Furieux n'avait pas de fils, c'est elle qui apprenait les secrets du guérisseur.

— « *Hai-ya!* » déclara Longue-Lance aux Ongwi, « il est fou de songer à une guerre contre les hommes blancs. Ils sont plus nombreux que les sauterelles. Laissez-les donc tranquilles et espérons qu'ils nous laisseront en paix. »

Les anciens regrettèrent de n'avoir pas envoyé quelqu'un de plus réfléchi que Longue-Lance, qui laissait entendre que les hommes blancs ne partiraient jamais en laissant aux Ongwi et aux tribus ce qui leur appartenait en droit. Longue-Lance s'interrompait sans cesse dans ses pensées afin de mieux voir certaines choses et ses yeux dans son visage brun à grand nez busqué étaient ceux d'un aigle. Rien ne pouvait échapper à ce regard : il apercevait les daims et les moutons sauvages à une distance où les autres chasseurs ne voyaient rien. Il distinguait des empreintes sur un sol nu aussi dur que le rocher, et ce qui, pour ses compagnons, était un grain de poussière voltigeant dans l'air était pour lui un faucon, une oie sauvage ou un busard.

Voilà pourquoi le chef fut très surpris, un certain matin qu'il disait à Longue-Lance combien le temps était propice à la chasse.

— « Tu veux te moquer de moi, » dit Longue-Lance. « Il va pleuvoir, le ciel est couvert de nuages sombres. »

— « Mais non, mon ami, il fait un soleil éclatant, » lui dit le chef. Il observa les yeux de Longue-Lance, puis, d'un air soucieux : « Regarde, » dit-il, « combien de doigts ai-je levé? »

— « Chef, tu essayes encore de me faire marcher, » dit Longue-Lance. « Tu as levé ton poing et tous tes doigts sont fermés. »

Pendant un moment, le chef ne dit rien. Puis il toucha le bras de Longue-Lance. « Mon ami, je ne plaisante pas du tout. La journée est radieuse et tu dis qu'il fait sombre. Je lève trois doigts et tu crois que j'ai fermé le poing. Viens avec moi à la hutte d'Elan-Furieux, le sorcier. »

Il aida Longue-Lance à gagner la hutte d'Elan-Furieux, car les pas du jeune guerrier étaient incertains. Le sorcier était assis à l'intérieur, pensant sans doute aux choses que pensent les sorciers. Il écouta attentivement, puis il dit à Longue-Lance de s'asseoir. Il tendit, à bout de bras, une pipe au tuyau peint en rouge et vert, dont le fourneau était orné de plumes de couleur.

— « Quelles sont ces couleurs? » demanda-t-il.

— « Allume un feu, afin que je puisse voir, et je te le dirai, » répondit Longue-Lance.

— « *Hai-ya,* mais il y a justement un très bon feu ici, » lui dit Elan-Furieux. « Laisse-moi voir tes yeux, ils ont l'air fatigué. Que ressens-tu? »

— « C'est comme si un fort vent avait soufflé en eux. »

Elan-Furieux demanda à Souple-Liane de lui passer un des nombreux sachets de médecine suspendus aux perches de la hutte. Il y prit des

herbes séchées et en bourra sa pipe, qu'il alluma. Puis il souffla la fumée dans les yeux de Longue-Lance.

— « Et maintenant peux-tu me dire la couleur du tuyau de ma pipe?»

Longue-Lance secoua la tête. « Elan-Furieux, je suis incapable de te le dire. »

— « Alors je vais faire un remède vigoureux. Souple-Liane, passe-moi ce sachet et celui-ci, et celui-là également. »

Il mélangea de multiples ingrédients dans un bol en terre rempli d'eau. « Bois ceci, » ordonna-t-il à Longue-Lance, et lorsque celui-ci eut avalé le breuvage, Elan-Furieux fit un signe en direction de Souple-Liane. Elle se mit à frapper doucement sur un tambour et Elan-Furieux entonna un chant qui devait dater d'il y a bien longtemps, des Premiers Temps probablement.

La tête de Longue-Lance s'affaissa sur sa poitrine, ses bras retombèrent le long de son corps, sa respiration devint lente et profonde. Puis, Elan-Furieux fit un autre geste, Souple-Liane frappa plus fort sur le tambour. Longue-Lance se redressa et bâilla.

— « Je m'excuse, » dit-il. « Je me suis endormi. J'ai rêvé. »

— « *Hai-ya!* Je vois que c'est vrai. Qu'as-tu vu dans ton rêve? »

Longue-Lance se frotta les yeux et fronça les sourcils.

— « Dans mon rêve j'étais de nouveau en train de me battre dans la guerre des hommes blancs. J'ai revu la circonstance pour laquelle ils m'ont donné cette petite chose brillante dont j'ai fait cadeau à Souple-Liane. »

— « Tu ne nous as jamais raconté ce qui s'était passé. Fais-en le récit maintenant. »

L'expression soucieuse de Longue-Lance s'accentua. « Il est difficile d'employer des mots que tu connaisses. Il y avait une bataille dans un endroit appelé Allemagne. Il y avait beaucoup de mes hommes blancs et beaucoup de leurs hommes blancs. Le bruit était énorme — ils tiraient avec des fusils cent fois plus bruyants que ceux que tu connais et plus d'hommes mouraient d'un seul coup qu'il y a d'Ongwi dans cette vallée. »

— « Est-ce la vérité ou est-ce ton rêve? »

— « C'est la vérité. J'ai rêvé être revenu là-bas. J'étais en compagnie de dix autres guerriers, peut-être quelques-uns de plus, et des fusils tiraient tout autour de nous, faisant de grands trous dans la terre. Devant nous, les hommes blancs allemands avaient un fusil qui tire rapidement, beaucaup de coups, sans le charger. Les hommes blancs l'appellent une *mitrailleuse*. Elle tousse dans votre direction et beaucoup de guerriers tombent morts ou blessés. Rien ne peut arrêter la mort qu'elle crache. »

Il s'interrompit, songeur. « Continue! » ordonna Elan-Furieux.

— « Le chef de mes hommes blancs dit que quelqu'un devrait aller arrêter ce fusil à beaucoup de coups. Si on ne l'arrêtait pas, nos guerriers ne pourraient pas avancer en cet endroit. Alors tous les hommes blancs de notre côté seraient obligés de s'arrêter dans les endroits où ils se trou-

vaient et notre bataille serait perdue. Je dis que j'irais. Je m'aplatis au sol et rampai dans l'herbe, comme un serpent. *Hai-ya!* Ces hommes blancs ne m'ont pas vu. Je me glissai derrière eux. Je jetai une chose — je ne sais pas comment te la décrire. C'est comme un cône de pin, mais en fer. On tire quelque chose et on le jette vite. La chose éclate et tue beaucoup d'hommes. Les hommes blancs appellent ça une *grenade*. »

Il se tut. Elan-Furieux et Souple-Liane entendirent ses dents se joindre avec un claquement, comme du gravier que l'on remue.

— « Poursuis ! » lui intima Elan-Furieux.

— « Ma grenade fit voler de la terre et des pierres et je vis deux des hommes blancs allemands être projetés en l'air et y flotter pendant un instant, comme s'ils étaient dans l'eau. Je bondis sur mes pieds et courus pour les achever. Cinq des guerriers étaient morts et un autre agonisait. Leur fusil à beaucoup de coups avait été renversé et je me penchai pour le regarder. Sur le rempart de terre où il avait été placé, ces Allemands avaient posé une image. »

— « Quelle sorte d'image, Longue-Lance? » demanda le sorcier.

— « Elle représentait le visage d'un homme qui avait un regard furieux. Une mèche de ses cheveux pendait sur un de ses yeux et une petite touffe de poils, courts, poussait sous son nez, à la façon dont les hommes blancs font pousser des cheveux au-dessus de leurs lèvres. Il n'avait pas l'air courageux, mais il paraissait méchant. Au bout de mon fusil il y avait une sorte de couteau — les hommes blancs disent *baïonnette*. Je le passai à travers l'image. A ce moment, le guerrier allemand mourant hurla quelque chose et jeta en ma direction une arme à feu, un pistolet. Elle vint me frapper près de l'œil, là où tu peux voir la cicatrice. » Il montra sa tempe.

« Je me suis éveillé de mon rêve en me souvenant de ce qui s'était passé après que j'eus été frappé. Le choc m'avait fait tomber, mais le fusil à beaucoup de coups ne crachait plus. Mes propres hommes blancs arrivèrent et me trouvèrent. Je me levai et ma tête me faisait mal, mais je pris part au reste de la bataille. C'est tout. »

Elan-Furieux réfléchit profondément. Puis il parla lentement :

— « Ce rêve t'a montré ces hommes morts parce que quelque chose vient vers toi du Pays des Morts. Une chose semblable s'est déjà produite à l'époque du sentier de la guerre — le mauvais esprit d'un ennemi frappa l'homme qui l'avait tué. Et cette image que tu as transpercée, quel homme représentait-elle? »

Longue-Lance toucha son front et étendit la main pour indiquer qu'il l'ignorait. « Les Allemands avaient d'autres images semblables à celle-là. Peut-être était-ce leur chef de guerre ou un esprit qu'ils adorent? Je n'y ai pas réfléchi. C'était une affaire d'hommes blancs et elle ne m'intéressait pas. »

— « C'était un mauvais sort, un très mauvais sort, » dit Elan-Furieux. « Mon ami, es-tu capable de mieux voir maintenant? »

Longue-Lance cligna des yeux, tourna la tête d'un côté, puis de

l'autre. « Non, mon ami. Je vois encore plus mal que lorsque je suis venu te trouver. L'obscurité est de plus en plus profonde. »

Souple-Liane, qui avait retenu son souffle, émit un long soupir. Elan-Furieux paraissait triste. « Je suis incapable de t'aider, je le regrette. Souple-Liane, veux-tu le guider vers sa hutte. »

Longue-Lance sentit la main de Souple-Liane sur son bras. Alors qu'ils sortaient de chez Elan-Furieux, Longue-Lance essaya de regarder d'un côté, puis de l'autre. Auparavant, il voyait les choses comme dans un crépuscule, maintenant c'était comme si la nuit était venue, une nuit sans feux et sans lune. Souple-Liane le reconduisit à la hutte, où il vivait seul. Il tâtonna du pied pour trouver sa couche de fourrures et s'assit pour réfléchir.

Elan-Furieux avait dit qu'il était incapable de guérir ses yeux, mais il y avait des docteurs blancs en dehors de la vallée. Lui, Longue-Lance, avait combattu dans la guerre des hommes blancs. S'il le demandait, les docteurs blancs regarderaient ses yeux et verraient... quoi?

Tout seul, dans l'obscurité, il fronça les sourcils. Les docteurs blancs ne croyaient pas en un mauvais sort envoyé par un ennemi mort. Ils essaieraient de lui venir en aide et, s'il continuait à ne pas voir, ils le mettraient dans un endroit appelé *hôpital*. Il lui faudrait demeurer là, incapable de se diriger, incapable de penser, avec, autour de lui, les voix et les odeurs de nombreux hommes blancs, incapable de faire quoi que ce soit. Il serait comme un animal pris au piège.

— « Tout ceci provient de ma propre bêtise, » se dit-il. « Je suis un Ongwi. Je n'étais pas forcé d'aller me battre dans la guerre des hommes blancs. J'aurais dû les laisser se battre entre eux, et demeurer tranquillement dans un coin à les haïr. »

Au plus profond de son cerveau, il lui semblait revoir l'endroit où il s'était battu contre les guerriers allemands armés du fusil à beaucoup de coups. Il lança un nouveau coup de baïonnette au visage de l'image. Il paraissait un visage réel, qui le regardait et remuait les lèvres comme s'il voulait parler. Elan-Furieux ne pouvait rien contre ce mauvais sort, les docteurs blancs non plus. Alors, devait-il rester ici avec des yeux qui n'étaient pas des yeux?

Il ne pouvait plus faire les bonnes choses qu'il avait l'habitude de faire. Il n'y aurait plus de chasse pour lui, plus d'affût sur les hauteurs et les crêtes, armé de son fusil, de son couteau et de sa vue perçante ; il ne ramperait plus, la joie au cœur, vers l'endroit d'où il pourrait viser et abattre un mouton sauvage ou un daim. Il n'y aurait plus de ces retours au camp, l'animal tué sur son épaule, tandis que les Ongwi l'admiraient et disaient : « Longue-Lance voit tout. » Il ne découperait plus la chair, en donnant une épaule ou un cuissot à un ami rentré bredouille.

Le ciel, lumineux le jour et parsemé d'étoiles la nuit, avait disparu. Il ne pouvait plus que s'en souvenir, s'en souvenir, tandis que des années et des dizaines d'années passeraient, jusqu'à ce qu'il en arrive à se

demander s'il y avait vraiment un ciel au monde, si les choses de sa jeunesse qu'il gardait dans son esprit n'étaient pas simplement des rêves.

Puis il s'assit, penchant son visage en avant dans les ténèbres, qui à présent étaient suspendues autour de lui comme un voile que l'on aurait drapé autour de sa tête.

— « Qui a fait ce bruit? » demanda-t-il subitement.

— « C'est moi, Souple-Liane. » La voix était douce et timide. « Je suis venue, espérant que tu me permettrais d'entrer. »

Longue-Lance resta silencieux. Trop occupé à chasser, à rester à l'affût et à plaisanter, il n'avait pas songé aux femmes depuis longtemps. Et maintenant elles devaient rester hors de ses pensées. Il ne pourrait plus jamais chercher de la viande et des peaux pour une femme. S'il continuait à vivre, ce serait aux dépens des chasseurs qui lui apporteraient de la viande et des peaux, comme jadis il apportait de la viande et des peaux aux autres.

— « Je t'ai apporté un autre remède, » disait Souple-Liane.

Dans l'obscurité, Longue-Lance secoua la tête. « Elan-Furieux a dit que son remède ne pouvait pas m'aider. »

— « *Hai-ya!* Il avait décidé de ne pas utiliser celui que je t'apporte là. Il est très fort, mais il présente un danger. »

Derrière ses yeux aveugles, Longue-Lance vit Souple-Liane telle qu'il s'en souvenait, plus nettement qu'au temps même où il la voyait vraiment. Elle était grande, ses mouvements étaient empreints de fierté et de dignité, comme une biche à l'abreuvoir. Son visage était doux et agréable à regarder. Et maintenant, il ne la verrait jamais plus.

— « Quel danger? » demanda-t-il.

— « Ce remède est venu à mon père de son père, qui l'avait obtenu lui-même d'un sorcier des jours du sentier de la guerre. Il invoque l'aide de l'Esprit du Soleil. Si l'Esprit du Soleil est incapable de l'aider, l'homme que le remède n'a pas guéri meurt.

Longue-Lance réfléchit, mais quelques instants seulement. Puis il dit : « Ton père ne m'a pas parlé de ce remède. Pourquoi me l'apportes-tu? »

— « Ton cœur est courageux, Longue-Lance. Je pense que si tu ne peux plus voir, tu désireras mourir. »

— « Ce que tu dis est vrai, Souple-Liane. Prépare-moi ce remède. »

Il ne savait pas ce qu'elle faisait. Il lui semblait qu'elle allumait un feu et brûlait des choses qui répandaient des odeurs étranges : fortes, douces, piquantes, amères. Elle chantait, mais Longue-Lance était incapable de comprendre les paroles de son chant. Bientôt il entendit un roulement, comme le bruit des sabots de nombreux petits chevaux : il pleuvait sur la hutte. Un vent s'éleva et la hutte trembla, secouée sur ses perches.

Il n'était plus assis dans l'obscurité. Ses yeux aveugles voyaient de grands éclairs de lumière, verts, rouges, jaunes. Ecoutant le vent, la

pluie et le chant, à moitié sentant, à moitié voyant, il perçut des mouvements obscurs dans les couleurs éclatantes et pendant un instant il vit quelque chose très nettement. C'était une montagne, très éloignée, avec une faille au sommet, comme une entaille qu'aurait pu faire le formidable couteau de chasse de l'Esprit du Soleil.

Puis Souple-Liane s'arrêta de chanter, le vent et la pluie cessèrent et les ténèbres enveloppèrent Longue-Lance si étroitement qu'il se sentit étouffer.

— « Regarde-moi, Longue-Lance, » dit Souple-Liane.

— « Je ne peux pas te voir, » dit-il avec beaucoup de douceur.

— « Le remède a échoué, Longue-Lance. » Sa voix tremblait.

Il rit pour lui prouver qu'il n'avait pas peur. « Mais il m'a montré quelque chose, la faille d'Œil-qui-frappe dans la montagne... Je vais y aller pour mourir. »

***

A la première aube, avant que les Ongwi soient sortis de leurs huttes, Longue-Lance trouva, en tâtonnant, ses jambières et ses mocassins et s'enveloppa dans une tunique en fourrures de renards. Il trouva la sortie. Une main toucha la sienne.

— « Longue-Lance ! » C'était la voix de Souple-Liane.

— « Que fais-tu ici ? » demanda-t-il.

— « Laisse-moi te conduire jusqu'à la piste et vers le sommet. Le chemin est raide et dur. »

— « Si tu le désires vraiment... »

— « Je le désire, » dit-elle. « Viens ! »

Parmi les buissons de chênes rabougris sur la pente. Longue-Lance la suivait aveuglément. « Dans quel état est la piste plus haut ? » demanda-t-il.

— « Elle est très raide pendant un bout de temps, puis elle tourne et longe une face de la montagne, puis, beaucoup plus haut, elle fait un lacet et passe sur l'autre versant. »

Une ou deux fois ils durent grimper en s'aidant des mains et des genoux. Souple-Liane était très active et, la main posée sur le bras ou l'épaule de Longue-Lance, elle ne cessait de le guider. Ils s'élevaient de plus en plus, sans même s'arrêter pour prendre du repos, jusqu'au moment où la piste, faisant un coude, devint à la fois moins rude et moins raide sous leurs pieds.

— « Combien de temps nous faut-il monter ? » demanda-t-il à Souple-Liane.

Elle lui toucha le bras pour le faire s'arrêter. Il pensa qu'elle devait regarder vers le sommet pour évaluer la distance et les efforts qu'il leur restait à faire.

— « Toute la matinée, je crois, » répliqua-t-elle. « Continuons. »

Ils poursuivirent leur ascension, restant silencieux pendant un temps. Puis Longue-Lance s'arrêta.

— « Souple-Liane, tu me serres contre le rocher à gauche, » lui dit-il.

— « *Hai-ya!* Le sentier est très étroit. »

La tension qu'il perçut dans la voix de sa compagne lui fit tourner son visage aveugle vers elle. La main de Souple-Liane tremblait sur son coude.

— « Etroit, » répéta-t-il. « Laisse-moi toucher la piste de la main. »

— « Mais... »

— « Laisse-moi, » insista-t-il, et elle se recula. Longue-Lance s'agenouilla et tâta à droite, où le rocher descendait, à pic. Il s'allongea et sentit sur son visage un souffle froid venant d'en bas. Du rocher de gauche au point où la corniche se terminait, la piste avait à peine la largeur de son bras étendu.

— « A quelle hauteur sommes-nous au-dessus du précipice? » demanda-t-il.

— « Nous sommes très haut, plusieurs fois la hauteur d'un grand sapin. »

— « Il ne faut plus que tu marches à l'extérieur, » lui dit-il. « Marche devant moi. »

— « Pose tes mains sur mes épaules, Longue-Lance. »

Il secoua la tête. « Non, si je tombais je pourrais m'agripper à toi et t'entraîner avec moi. Je marcherai en tâtant d'une main le rocher à ma gauche et tu me conduiras par le poignet de l'autre main. »

Elle se glissa contre lui pour ouvrir la marche et il sentit son corps trembler lorsqu'elle se tint un instant au-dessus du grand précipice qu'il ne pouvait voir. Puis ils poursuivirent leur chemin.

Bien plus haut, ils se reposèrent de nouveau. Souple-Liane haletait.

— « J'ai apporté de quoi manger, » dit-elle après avoir repris son souffle et elle plaça un morceau de pemmican entre les mains de Longue-Lance. « J'ai également de l'eau dans cette outre. »

Lorsqu'ils eurent mangé, elle lui passa une pipe, toute allumée. Goûter la fumée sans voir s'élever le nuage de vapeur grise était étrange. Cela ne le satisfaisait pas.

— « Souple-Liane ! » dit-il.

— « Longue-Lance? »

— « Tu es bonne de m'aider à trouver la mort. »

— « Je suis heureuse de pouvoir t'aider. Ton cœur est courageux. » Mais le son de sa voix trahissait sa tristesse.

— « Es-tu reposée? Alors, continuons. »

Ils poursuivirent leur chemin de l'autre côté de la montagne. Le rocher était contre le bras et l'épaule droite de Longue-Lance à présent. Il plaçait soigneusement ses pieds sur la piste. Une fois, il demanda : « Veux-tu que nous nous reposions encore? »

— « Pas ici, pas ici, » dit-elle vivement, et il devina que la sente était trop étroite pour s'y arrêter. Ils continuèrent encore longtemps. Enfin Souple-Liane déclara : « Nous sommes au sommet. »

Le vent soufflait, froid et coupant. Longue-Lance ramena étroitement sa tunique de fourrure autour de lui.

— « Souple-Liane, vois-tu la faille d'Œil-qui-frappe? »

— « Elle est juste devant nous. Un passage étroit comme l'entrée d'une hutte y mène. »

— « Pose mes mains sur le côté de ce passage et laisse-moi seul. »

— « Je te conduirai à l'intérieur, » dit-elle si doucement qu'il l'entendit à peine.

— « Me conduire à l'intérieur? » répéta-t-il. « Non, jamais. » Il la saisit par son fin poignet. « Souple-Liane, écoute-moi, c'est moi qui suis venu pour mourir, ce n'est pas toi. »

— « Si tu meurs devant Œil-qui-Frappe, je mourrai également, » dit-elle d'une voix rauque, comme si ses lèvres s'étaient raidies.

— « Non, » déclara-t-il rageusement.

Elle essaya de se dégager de son emprise, mais il la tenait étroitement. « A quoi bon tout cela, Souple-Liane. Je suis aveugle. Je ne vaux rien pour une femme. »

— « Lorsque tu entreras pour aller trouver Œil-qui-Frappe, j'entrerai avec toi, » insista Souple-Liane, aussi courageusement qu'un guerrier.

— « Non, tu ne le feras pas, » dit-il d'une voix rauque, l'attirant vers lui, de sorte que son autre main vint se placer sur l'épaule de Souple-Liane. « Dis-moi que tu ne le feras pas. »

— « Longue-Lance, je ne le dirai pas. » Elle essaya de se dégager. Il lâcha son poignet et s'assit sur un rocher.

— « Dis que tu ne le feras pas, » lui ordonna-t-il encore une fois, « ou bien je ne bougerai pas de cet endroit où je suis assis. J'y resterai ce soir et demain et toujours, s'il le faut. Je mourrai ici de faim et de soif. »

— « C'est une bien mauvaise manière de mourir, » dit Souple-Liane, et sa voix tremblait.

— « Mon cœur est courageux. Je saurai mourir ainsi. Dis-moi que tu ne te montreras pas à Œil-qui-Frappe. »

Elle resta silencieuse pendant un moment, puis finalement céda. « Je le dis. Je ne laisserai pas Œil-qui-Frappe me regarder. J'attendrai ici. »

— « Tu es bonne, Souple-Liane. » Il se leva. « Conduis-moi à l'endroit où je pourrai entrer. »

Elle le guida deux dizaines de pas. « Pose ta main sur le rocher, » se força-t-elle à dire. « Maintenant tu pourras trouver ton chemin à tâtons. »

Il enleva sa tunique. Le vent amena des picotements sur sa poitrine et ses bras nus. Il la jeta sur les épaules de Souple-Liane.

— « Garde-la, » lui dit-il. « C'est une bonne tunique. »

De sa main il toucha le visage de Souple-Liane et sentit que sa douce joue était mouillée. Il caressa ses cheveux et se les imagina si noirs, si brillants...

— « Tu es bonne, » lui dit-il. « J'y vais, Souple-Liane. »

Etendant ses bras, il trouva les deux parois de l'étroit passage entre les rochers en les touchant de ses mains. Il se guida, dans le silence. Il ne sentit plus le vent. Lentement il commença à chanter son chant mortuaire, l'improvisant au fur et à mesure qu'il chantait :

Je fais ce chemin sans avoir peur,
Ceci sera mon dernier mot.
Je fais ce chemin pour mourir.
Je vais mourir sans avoir peur.

Il n'avait jamais pensé à chanter ainsi, même pas aux pires moments de la guerre des hommes blancs. Il avait toujours plaisanté en combattant, parce qu'il possédait une sorte de prescience qui lui faisait écarter la mort.

L'étroit passage entre les rochers tournait à gauche, puis à droite, comme une sente de serpent. Il le suivit jusqu'à ce que les deux murs rocheux se fussent écartés et qu'il ne pût plus les toucher. Son pied buta contre quelque chose et il se baissa pour la tâter... une chose ronde, lisse, un crâne d'homme.

Il y avait d'autres ossements, de jambes et de côtes. Il les enjamba, mais son mocassin se posa parmi d'autres encore. Il se trouvait dans un endroit où des hommes étaient morts, s'étaient couchés et avaient pourri jusqu'à ce qu'il ne restât plus que leurs os.

Se redressant, il croisa les bras sur sa poitrine et leva son visage aveugle.

— « *Hai-ya!* Œil-qui-Frappe ! » dit-il à haute voix. « Regarde-moi et tue-moi, comme tu as tué tous ces autres. »

— « *Hai-ya,* Longue-Lance, » vint la réponse.

Il ne se rendait pas compte si elle venait de sa droite ou de sa gauche, si la voix était grave ou aiguë. Cela ne ressemblait à aucune réponse qu'il eût jamais entendue.

— « Me vois-tu, Œil-qui-Frappe? » demanda Longue-Lance. « Pourquoi ton regard ne me tue-t-il pas? »

— « C'est parce que tu ne me vois pas, » lui dit Œil-qui-Frappe. « Mon regard ne tue pas. C'est quand une personne me voit qu'elle meurt à cette vue. »

Longue-Lance secoua la tête, essayant d'éclaircir ses pensées. « Je ne comprends pas. Est-ce la vérité? »

— « Cela est vrai depuis très longtemps ; en fait, depuis que je suis arrivé ici de l'étoile où j'habitais auparavant. »

— « *Hai-ya,* » s'écria Longue-Lance. « Tu vivais sur une étoile? »

Ce n'était pas invraisemblable. Les Ongwi racontaient des histoires où il était question de Gens-des-étoiles venant sur la Terre. Parmi les hommes blancs, Longue-Lance avait même entendu d'autres histoires étranges.

— « De quelle étoile viens-tu? » s'enquit poliment Longue-Lance. « D'une étoile plus proche du soleil que ce monde, ou plus éloignée? »

— « Mon univers n'appartient pas à votre soleil. J'ai un autre soleil et tes pensées ne peuvent pas appréhender la distance de ce soleil jusqu'au vôtre. »

Longue-Lance pensa aux histoires des hommes blancs.

— « Si tu es du Peuple-des-étoiles, tu n'es pas pareil à l'homme. Quelle est ta taille, Œil-qui-Frappe? »

— « Je suis plus grand que toi, mais je ne me tiens pas debout comme toi. »

— « Tes jambes sont-elles trop faibles? »

— « Je n'ai pas de jambes semblables aux tiennes, ni de bras, ni de mains pareilles aux tiennes, » répondit Œil-qui-Frappe. « Mon apparence n'est pas semblable à la tienne. Vous m'appelez Œil-qui-Frappe, mais je ne possède pas votre genre d'yeux pour voir. Je n'ai pas vos oreilles ni votre bouche. »

— « *Hai-ya!* Tu dois être étrange. » Longue-Lance s'interrompit : il y a certaines choses qui dépassent l'entendement. « Tu dis que tu n'as ni oreilles, ni bouche et cependant tu m'entends parler et tu me parles dans la langue des Ongwi. »

— « Non. » Œil-qui-Frappe avait la patience d'un vieil homme essayant de faire comprendre quelque chose à un petit garçon. « Je pense de très fortes pensées. Elles pénètrent dans les tiennes et les tiennes pénètrent dans les miennes. C'est ainsi que nous nous parlons dans mon peuple. »

Le visage de Longue-Lance prit un air soucieux. « Œil-qui-Frappe, ce qui m'arrive est bien étrange. J'aimerais m'asseoir. »

— « Assieds-toi donc, » concéda Œil-qui-Frappe, et Longue-Lance s'accroupit parmi les ossements. « Je te connais, Longue-Lance. J'ai connu tes pensées bien avant que tu viennes ici. Maintenant je vais te parler de moi-même. »

Longue-Lance s'assit et laissa l'histoire de Œil-qui-Frappe pénétrer dans ses pensées.

L'étoile d'Œil-qui-Frappe était tellement éloignée qu'aucun train, aucun bateau des hommes blancs n'aurait pu franchir cette distance, même en de nombreuses générations. Mais le peuple d'Œil-qui-Frappe avait découvert le moyen de se rendre sur d'autres étoiles. Longue-Lance éprouva des difficultés à comprendre ce genre de voyages. Il semblait que les congénères d'Œil-qui-Frappe construisaient quelque chose avec du métal ressemblant à du fer, mais qui n'était pas du fer, et que le feu transportait cette chose à travers la grande distance et la guidait vers une autre planète.

— « Est-ce quelque chose dans le genre de ce que les hommes blancs appellent des *avions?* » demanda Longue-Lance.

— « C'est mû par un autre genre de force, bien plus puissante. Les hommes blancs de ton monde connaissent cette force, mais ils ne s'en servent pas dans un bon but — ils l'utilisent pour faire la guerre. Ma machine à voyager m'a amené ici et puis elle s'est abattue et s'est brisée

en faisant cette entaille dans la montagne. J'en suis sorti indemne, j'avais envie de voir ton peuple. C'était il y a bien longtemps, plusieurs fois la longueur de la vie d'un homme de ton peuple. »

— « *Hai-ya!* Tu désirais faire mourir mon peuple à ta vue? » demanda Longue-Lance.

— « Je ne voulais tuer personne, » objecta Œil-qui-Frappe. « Mon intention était de venir en aide à ton peuple en lui apprenant des choses que je connais et qui lui seraient utiles. Mais j'ai rencontré quelqu'un comme toi et il mourut en me voyant. »

— « C'est ce que je continue à ne pas comprendre, » dit Longue-Lance.

— « Ma forme n'est pas pareille à la tienne. Elle n'est pas liée, comme la tienne, aux trois dimensions : hauteur, profondeur et largeur. Il se peut que la vue de cette forme porte un coup mortel à ceux de ton peuple qui me voient. »

— « Je commence à savoir qu'une telle chose est possible, » dit Longue-Lance.

— « J'en ai encore rencontré d'autres qui sont morts en me voyant. Ne voulant plus en tuer, je suis venu me cacher dans cette faille provoquée par ma machine à voyager, pour ne plus paraître à la vue de ton peuple. Depuis lors je suis resté ici, pendant la durée d'un bon nombre de vos vies. J'ai été seul et très triste dans ma solitude. »

— « *Hai-ya!* » s'exclama Longue-Lance. « Mon peuple avait une opinion différente de toi, ils ignoraient que ton cœur était bon. » Il prit une aspiration profonde. « Mais alors, mon voyage a été inutile, puisque j'étais venu pour mourir sous ton regard. »

— « Ce n'est pas une bonne pensée, » lui dit Œil-qui-Frappe. « Ce n'est pas d'un cœur courageux de penser une chose pareille. »

Longue-Lance se releva vivement, ses pieds faisant remuer les os. « Mon cœur est courageux, » se défendit-il bravement. « Je vais te le prouver. Je vais sortir ici et me précipiter au bas de la montagne. Je suis courageux. »

— « Ce n'est pas courageux de mourir parce que la vie n'est pas belle, » lui rappela Œil-qui-Frappe. « Je sais que c'est la vérité, et tu le sais aussi bien que moi. Pense un peu à moi, Longue-Lance. Je suis venu ici pour faire du bien. Je ne l'ai pas fait. Je suis resté seul. Autour de moi il n'y a que la mort. Et, néanmoins, j'ai continué à vivre, je ne me suis pas fait mourir. J'avais une raison d'être. »

— « Une raison d'être? » répéta Longue-Lance en se rasseyant. « Il se peut que j'ai dit une chose folle, Œil-qui-Frappe, mais si je ne suis plus capable de voir, la vie n'est plus rien pour moi. Je suis une charge pour moi-même et pour mes amis. »

— « Tu peux vivre sans voir ce que voient d'autres hommes, » lui dit Œil-qui-Frappe. « Les hommes blancs de ton monde voient loin et savent beaucoup de choses, mais ils sont plus aveugles que toi. »

— « *Hai-ya!* Nous, les Ongwi, nous n'aimons pas les hommes

blancs, » dit Longue-Lance. « Nous espérions nous battre de nouveau contre eux un jour, alors qu'ils n'étaient pas trop forts. Mais j'ai vu qu'ils sont nombreux et sages. J'ai entendu des hommes blancs dire que bientôt ils voleront parmi les étoiles, comme tu l'as fait. »

— « Non, » répéta Œil-qui-Frappe. « Ils n'emploient pas cette force avec sagesse. Ils jouent avec des choses dangereuses. Les hommes blancs sont plus près de la mort que tu ne l'étais, lorsque tu te trouvais là dehors, en haut de la falaise. »

— « Tu veux parler de la force pour voler parmi les étoiles? De cette force qu'ils utilisent comme arme? »

— « Longue-Lance, essaie de voir ce que je vais envoyer dans tes pensées. »

Il y eut un silence. Puis il sembla que les ténèbres s'écartaient de Longue-Lance et il vit. C'était immense, rapide, terrible. Il s'empêcha de crier, car un guerrier ne crie pas, mais, dans ses veines, son sang devint froid comme de la neige fondue. Les pensées d'Œil-qui-Frappe envoyaient dans les siennes image après image. Puis, miséricordieusement elles disparurent, les ténèbres revinrent et il se sentit presque bien en les retrouvant. Il se pencha en avant.

— « Qu'est-ce que ça signifie, Œil-qui-Frappe? Je ne sais comment appeler ces images. Etait-ce un remède? »

— « Tu trouveras des mots quand tu y seras habitué. Je t'ai montré comment les hommes blancs s'entretuent et se tuent eux-mêmes, avec leurs grandes armes, leurs petites idées et leurs mauvais cœurs. »

— « Et ce que j'ai vu se produit vraiment? »

— « Ça commence, Longue-Lance. Je t'ai montré ce qui, je le sais, va se produire. C'est une chose coutumière à mon peuple : celui qui a de la sagesse fait pénétrer ses pensées dans celles des autres. »

— « Cela signifie-t-il que je retrouverai la vue, Œil-qui-Frappe? »

— « Non. » Œil-qui-Frappe paraissait triste. « Je ne peux te donner qu'une vue intérieure qui voit ce qui va se passer. Pense à ce que tu aimerais savoir et tu recevras la réponse. »

Longue-Lance sentit la chaleur remplacer le froid glacial de son sang. « Nous sommes amis. Œil-qui-Frappe, toi et moi. Ces choses signifient-elles que mon peuple disparaîtra quand disparaîtront les hommes blancs? »

— « Tes pensées vont te le dire, Longue-Lance. »

Ce que Longue-Lance vit alors lui tira enfin des larmes des yeux, mais des larmes de joie. Il se leva. « C'est merveilleux ! » s'écria-t-il.

— « Et moi, j'ai accompli une des nombreuses choses que j'étais venu faire dans ce monde, » répondit Œil-qui-Frappe. « Je ne me suis pas tué en découvrant que la vie n'était pas belle. J'ai attendu d'avoir fait quelque chose qui me permettrait de prendre mon repos. »

— « Qu'est-ce que tu dis là? »

— « Tu ne mourras pas, Longue-Lance. Là dehors t'attend la jeune fille que tu nommes Souple-Liane, pour te ramener dans la vallée. Tu peux rentrer et dire à ton peuple des choses qui l'aideront. Mais, auparavant, fais quelque chose pour moi. »

— « Quoi donc, mon ami? » le pressa Longue-Lance, tout heureux qu'Œil-qui-Frappe lui demande un service.

— « Toi, tu ne mourras pas, mais moi, je vais mourir. J'étais seul. Je ne pouvais pas mourir avant de transmettre à quelqu'un ce que j'avais fait. Je t'ai attendu pendant de nombreuses générations, toi, Longue-Lance, de la tribu des Ongwi, qui viendrait prendre ce que j'ai fait et qui l'emploierait pour faire du bien. Cette partie de moi survivra en toi. »

— « Œil-qui-Frappe, mon ami venu des étoiles, » dit Longue-Lance, « ne meurs pas. Reste ici. Je reviendrai. Nous parlerons. Tu seras heureux. »

— « Non, » répéta Œil-qui-Frappe. « J'ai attendu ce repos. Mais il me fallait trouver quelqu'un comme moi, capable de penser comme moi. Et lorsque tu es arrivé ici, en chantant, je compris que je l'avais trouvé. Il faut que tu prennes mes pensées pour les tiennes de sorte que je puisse me reposer sans elles. »

— « Mais je chantais simplement un chant mortuaire pour moi-même. »

— « Nous, je veux dire mon peuple, sommes au courant de ceci, » dit Œil-qui-Frappe. « Ce que tu appelles un chant mortuaire est un chant de vie pour nous. Cela veut dire que nous mourons, mais ce que nous avons vécu survit après nous, pour être une bonne chose. »

— « Je ne sais pas... » commença à dire Longue-Lance.

— « Je te donne mes pensées, » répéta Œil-qui frappe. « Chante-les pour moi à ta façon. Alors je pourrai me reposer. Je saurai que tu as saisi mes pensées. Chante, Longue-Lance. »

Longue-Lance commença à chanter, les paroles et l'air lui venant aux lèvres comme d'elles-mêmes :

Lui, mon ami, est venu seul, il a attendu seul.
Le voir était la mort, mais son cœur était bon.
Il s'en va, mais laissant derrière lui ses sages pensées.
Moi, son ami, je le maintiendrai vivant dans mon cœur.

— « Un très beau chant, Longue-Lance, » approuva Œil-qui-Frappe. Il paraissait las et faible. « Ne t'arrête pas. »

Longue-Lance chanta :

Lui, mon ami, est du Peuple-des-Etoiles.
Il est venu de loin, mais son cœur est comme le mien.
Sa sagesse ne mourra pas,
Elle sera la mienne, et après moi, celle de mon peuple.
Il ne meurt pas, il va se reposer pour ne plus être seul.

— « Tu chantes la vérité, Longue-Lance, tu chantes la vérité... »

Puis, alors que Longue-Lance s'interrompait de nouveau, il entendit Œil-qui-Frappe pousser un soupir lent, las, rauque. Ensuite il se retrouva assis dans un silence tellement complet qu'il ressemblait au sommeil.

Il savait qu'Œil-qui-Frappe était parti. Pendant le temps d'une

longue aspiration, la nouvelle vue intérieure de Longue-Lance lui fit voir un creux rocailleux, parsemé d'ossements, avec une épave de vieux métal écrasé — la machine à voyager d'Œil-qui-Frappe. Tout proche, juste devant lui, un petit tas de poussière sombre, impalpable. C'était ce qui restait d'Œil-qui-Frappe.

Les ténèbres revinrent, Longue-Lance se leva, enjamba les ossements, chercha en tâtonnant le passage dans le rocher. Ses mains tendues en avant, il se guida vers l'extérieur.

— « Longue-Lance ! Longue-Lance ! »

La voix de Souple-Liane l'appelait, heureuse, mais tremblante. « Tu n'es pas mort ! »

— « Je ne suis pas mort, Souple-Liane. »

— « Mais, Œil-qui-Frappe... »

— « Il m'a renvoyé, plein de sagesse. C'est une histoire étrange. Il faut que je la conte aux Ongwi, à tous les Ongwi. Descendons, Souple-Liane. »

— « Ta tunique, » dit-elle en essayant de la draper autour de lui.

Longue-Lance partit d'un joyeux éclat de rire, il saisit Souple-Liane dans ses bras et drapa la tunique autour d'eux. Corps à corps ils étaient enveloppés dans cette tunique comme deux amants. Elle ne tremblait plus.

— « Et maintenant, » dit-il, la bouche contre son oreille, « nous allons descendre ensemble. »

∴

A l'appel de Longue-Lance, tous les Ongwi se rassemblèrent. Il les entendait bouger, parler, alors qu'ils venaient l'entourer. Puis ils se turent, en attente.

— « Je suis monté sur la montagne, » commença-t-il. « Je suis allé là où attendait Œil-qui-Frappe. »

— « *Hai-ya!* » s'écrièrent en chœur plusieurs d'entre eux.

— « Œil-qui-Frappe est mort, » poursuivit-il, « mais il m'a confié un message pour vous. Mes amis, mes frères, les bons temps reviendront. »

— « *Hai-ya!* » s'éleva autour de lui un chœur de voix graves. Puis : « Longue-Lance, est-ce la vérité? » interrogea anxieusement le chef.

— « Je ne mens pas. L'histoire est étrange, mais ce n'est pas un mensonge. Les hommes blancs autour de nous sont nombreux et nous ne pouvons pas les tuer, mais... attendez, je les vois dans mes pensées. Je peux vous dire ce que je vois. »

La vision s'élevait, sinistre. Il resta immobile un instant, puis il parla :

« Des choses qui tournent comme des nuages et des lumières. Des formes s'y détachent. Je vois de nombreuses maisons d'hommes blancs, toute une ville de maisons, hautes et solides. Dans son cœur s'élève un champignon de fumée... il s'élève et devient éclatant... il remplit le

ciel. Maintenant ! » s'écria-t-il, « il a disparu et la ville également... écrasée comme un pot en terre. »

Ils l'écoutaient, le souffle coupé.

« Je vois autre chose. Beaucoup d'hommes, des guerriers, des hommes blancs, avancent avec des armes sur roues et au-dessus d'eux leurs choses volantes, leurs *avions*. Un autre nuage de fumée les avale. Il disparaît... il n'y a plus rien. »

— « Tu rêves, Longue-Lance, » bégaya quelqu'un.

— « Non. Il en sera ainsi. Leurs propres armes les détruiront, tueront ceux qui utilisent les armes aussi bien que ceux qu'elles frappent. »

— « Longue-Lance voit des choses vraies, » dit Elan-Furieux, le sorcier. « Je sais qu'elles sont vraies. Mais qu'advient-il de notre peuple? Meurt-il également? »

— « Je vois de nouveau... » dit lentement Longue-Lance.

— « Tu vois? Que vois-tu? »

— « C'est une prairie, éclatante de soleil, s'étendant à perte de vue. Des chasseurs y sont à l'affût. Ce sont des chasseurs Ongwi, mais ils n'ont pas de fusils. Ils sont armés d'arcs. »

— « Comme le Premier Peuple, » dit le chef, en un demi-murmure.

— « Ils lancent leurs flèches sur quelque chose de grand, de noir et de vivant... Je n'ai encore jamais vu un animal pareil, plus grand qu'un daim, avec des cornes et des cheveux noirs bouclés sur la tête et les épaules... »

— « Un buffle ! » retentit la voix aiguë d'un des anciens. « Les buffles reviendront. »

— « Et après? » le pressa Elan-Furieux, tout proche de lui. « Dis-nous d'autres choses, Longue-Lance. »

Longue-Lance écarta les bras, cherchant à mesurer ce qu'il voyait dans ses pensées.

— « Nous, les Ongwi, qui n'avons pas oublié la sagesse du Premier Peuple, » dit-il, « nous reviendrons sur nos propres terres. Et les autres tribus retrouveront leurs souvenirs... nos amis, les fils des Arapho, des Atsina, des Piegan... même nos anciens ennemis courageux, les Lakotah, les Tsi-Tsi-Chab... »

— « Tu vois tout cela? » le pressaient-ils.

— « *Hai-ya,* je le vois ! Les groupes armés s'élançant les uns contre les autres, les jeunes hommes courageux faisant des prouesses pour gagner des honneurs ! Les belles guerres que nous avions jadis, pas de ces guerres qui détruisent tout comme celles des hommes blancs. »

Des cris de guerre s'élevèrent parmi les hommes de la tribu des Ongwi.

« L'herbe poussera, » dit Longue-Lance, « ainsi que les arbres le long des rivières. Les troupeaux de buffles reviendront, oui, il y en aura plus que je ne puis compter. Il y aura des daims et des antilopes, toutes sortes d'oiseaux et d'animaux. *Hai-ya!* mes amis, mes frères,

Œil-qui-Frappe m'a appris à voir toutes ces choses ! Ce seront de bonnes choses. »

— « Longue-Lance ! Longue-Lance ! » crièrent-ils de tous côtés.

Les ténèbres étaient redescendues en lui, le recouvrant comme un voile de dignité. « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il dans l'obscurité.

— « Longue-Lance, tes yeux ne sont pas aveugles, » dit Elan-Furieux. « Ils se tournent vers d'autres choses. Ils voient notre futur, à nous qui ne pouvons voir que dans le présent. »

— « *Hai-ya!* Ceci est la vérité, » acquiesça le chef. « Sois grand parmi nous, Longue-Lance. Sois assis à côté de moi et aide-moi à guider les Ongwi. Dis-nous les vérités et rend-nous forts.»

Longue-Lance prit une profonde aspiration.

— « Oui, je vous les dirai, mes amis, mes frères, » promit-il. « C'est à moi de vous les dire. Mais à présent, j'aimerais me reposer un peu. »

Il étendit sa main dans les ténèbres et appela : « Souple-Liane ! »

La main de Souple-Liane saisit la sienne. « Je suis là, Longue-Lance, » dit-elle, toute proche de lui.

— « Il est possible que nous ne vivions pas jusqu'aux beaux jours, » dit-il, « mais nos enfants vivront pour les voir. »

— « Nos enfants... » répéta-t-elle en lui serrant la main avec une tendresse infinie.



■ *La « science-fiction » en Italie.*

La S.-F. américaine s'est beaucoup répandue en Italie au cours de ces dernières années et c'est Mondadori (maison d'édition placée en tête pour la littérature policière) qui a lancé la principale collection du genre : « *I Romanzi di Urania* ». Les volumes y paraissent au rythme de trois par mois (ce qui est encore ignoré en France !) et leur nombre total est déjà de près de quatre-vingts. A consulter le catalogue, on constate un éventail très vaste. La plupart des titres du « *Rayon Fantastique* » s'y retrouvent (mais leur traduction est en général plus proche du titre original). Les « auteurs de base » sont Robert Heinlein, A. E. Van Vogt, Eric Frank Russell et Jack Williamson (ces deux derniers malheureusement quasi inconnus dans notre pays). Ont paru également des romans de Theodore Sturgeon, Fredric Brown, Clifford D. Simak, J. T. MacIntosh, Isaac Asimov, etc. Enfin on a là surprise de voir cités à plusieurs reprises Jimmy Guieu et Jean-Gaston Vandel. A noter que la production nationale semble inexistante.

Meurtre de Malou

par YVAN NOE

Yvan Noé est né en 1895 et, après avoir fait l'internat des hôpitaux de Paris, il s'est surtout consacré à la littérature. Au théâtre, plusieurs de ses pièces furent jouées à Paris avant guerre : « La Chienne aux yeux de femme », « Teddy and partner » *(ces deux dernières interprétées par Pierre Fresnay),* « Christian », « Un ami viendra ce soir », *etc. Une autre,* « Meurtre » *— sur un sujet policier — a été créée à Monte-Carlo en décembre dernier (l'auteur habite maintenant la côte). Avant guerre également, Yvan Noé a écrit le scénario et les dialogues d'une demi-douzaine de films et il en a fait plusieurs autres au cours des dernières années. On lui en tourne un actuellement :* « Les survivants ». *avec Michel Auclair, Claude Dauphin et Bernard Blier. Il a enfin à son actif les textes d'environ trois cents émissions radiophoniques de divers genres. Il contribua plusieurs fois à nos productions* « Le Jeu du Mystère et de l'Aventure » *et* « Faits divers ».

La nouvelle que nous publions de lui commence — et se poursuit — comme une histoire policière, jusqu'au moment où intervient dans son déroulement un facteur absolument inattendu... que nous vous laissons le soin de découvrir.



Le Professeur Derosne, Chirurgien des Hôpitaux, vient de mourir d'une crise cardiaque.

Nous n'étions que trois à connaître le fond de l'affaire : le Professeur, mon chef hiérarchique et moi, l'Inspecteur Lestrade, qui avais fait l'enquête. Comme nous sommes tous mortels, il me semble utile de classer soigneusement les pièces du dossier afin qu'il ne risque pas de disparaître, puisque déjà nous ne sommes plus que deux.

Le mieux, je crois, est que je reprenne les différents actes de l'enquête. Enquête sans conclusion, s'il en fut. Parce que, s'il fallait accepter jusqu'au bout sa logique, l'histoire, de fantastique, deviendrait terrifiante...

***

Vous vous souvenez peut-être d'une affaire qu'on appela à l'époque — il y a trois ans — *le meurtre de Malou.*

Malou était une fille de Marseille, entraîneuse chez *Magali* et qui faisait des passes en dehors de la boîte.

Le meurtre de Malou eut droit à la vedette : trois colonnes, puis

deux en première. Puis, sans être peu à peu relégué au fond de la quatre, il disparut, tout d'un coup, des feuilles. Personne n'en parla plus. Motus. Parce qu'il y avait eu un ordre discret, mais ferme, de se taire. Et les journaux, qui gueulent contre les censures et s'insurgent pour la liberté, acceptent parfaitement ce genre d'ordres quand ils sont, bien que discrets, assez fermes.

***

C'était, chez *Magali*, un soir comme les autres. Onze heures. Magali annonçait la chanteuse préférée du public :

Blonde et légère,
L'œil bleu de rêve,
Le charme aux lèvres,
La taille fine,
Voici EVA !

Au bar, les entraîneuses mesuraient du regard l'état des clients. Eva les émoustillait. Au bout de trois chansons à sous-entendus, renforcées d'œillades, de montre-cuisse et d'effets de décolleté, dans la pénombre voulue et la boisson faisant son effet, l'heure de « ces dames » sonnait.

Elles manœuvraient comme une escouade bien disciplinée : « Une pour toutes et toutes pour une ». Les doigts de la main, sauf qu'elles étaient huit.

Bien avant l'apparition d'Eva, chacune avait sa proie bien choisie, chauffée déjà, prête à être emportée dans une tanière voisine, Eva représentant la goutte qui fait déborder le vase.

Il faisait chaud, lourd. On nageait dans des effluves mêlés, parfums de femmes, odeurs d'alcool, de fumée, relents humains que l'excitation rend plus âcres.

Malou était à sa place sur le haut tabouret du bar. Seule. Elle était arrivée tard, ce soir-là, et venait seulement de s'installer.

C'était une belle fille, bien en chair, appétissante, avec une peau chaude qui électrisait quand on la touchait. Elle sentait bon le savon et le parfum discret. Elle passait dans la boîte pour excitante. Elle avait une façon tendre et prometteuse de regarder les hommes et d'offrir son décolleté savant et aguichant qui annihilait toute résistance.

Le barman affirmait que des hommes qui ne l'avaient vue qu'une fois sans pouvoir l'aborder, revenaient « paumés » et ne vivaient plus qu'ils ne l'aient possédée. Ce qui était facile d'ailleurs, puisque c'était son métier. Mais elle connaissait son pouvoir d'attraction et, considérant que l'argent fait le bonheur, se montrait la plus exigeante de toute l'escouade *Magali*.

***

J'ai été alerté à 13 h. 30, le 17 janvier. Par la concierge. Elle était inquiète, Malou ne répondant pas à ses appels et la porte étant fermée.

J'y suis allé avec un serrurier.

En montant l'escalier avec Honorine — la concierge — je la laissai bavarder dans un souffle d'ail...

— « ...Parce qu'il faut vous dire, M. l'Inspecteur, que Malou malgré son... métier, mène une vie très régulière. Je lui mets tous les matins le lait devant sa porte. A midi elle le prend pour son déjeuner. Elle ne fait qu'un repas par jour à cause de sa ligne, qu'elle dit. Elle avale juste son café au lait. Après sa toilette, elle fait son ménage, elle sort un peu. Et puis, elle va chez *Magali* vers cinq heures et demie, six heures. C'est là qu'elle dîne et elle y reste jusque vers deux heures du matin. Alors, tout à l'heure, en montant parce qu'il y avait une fuite chez la locataire du troisième, j'ai vu son lait devant la porte. J'ai pensé qu'elle ne s'était pas réveillée. J'ai frappé. Rien. Et pourtant elle a le sommeil léger. J'ai refrappé. Toujours rien. »

— « Vous n'avez pas essayé d'ouvrir? Vous avez bien un passe? »

— « Si, mais je n'ai pas pu. La chambre est fermée en dedans et la clé est coincée dans la serrure. »

— « Elle est rentrée à quelle heure, hier soir? »

— « Il était onze heures vingt. »

— « Comment le savez-vous? »

— « J'avais juste regardé la pendule. »

— « Elle était seule? »

— « ... Euh... enfin... c'est-à-dire... »

— « Quoi? Elle était seule ou accompagnée? »

— « Accompagnée... »

— « Par un homme? »

— « Bien sûr, mais le propriétaire interdit... »

— « Alors, pourquoi les avez-vous laissés monter? »

— « Parce qu'elle m'a dit que c'était pour une affaire. »

— « C'est vous qui l'avez faite l'affaire, hein? »

— « Euh... »

— « Combien vous a-t-il donné? »

— « ...Mille francs... C'est là, M. l'Inspecteur, la porte à gauche. Vous voyez, le lait est toujours là. »

Le serrurier a eu du mal. La clé était vraiment coincée. Il lui fallut faire sauter la serrure.

Il y avait Malou, tout ce qu'il y a de morte, étranglée, en travers du lit, nue, comme on pouvait s'y attendre.

Et, en plus, le mystère de la « chambre close » sur lequel j'avais déjà buté au cours de ma carrière... jusqu'à la découverte de la paille.

Cette fois, il n'y avait pas de paille. Comme la porte, les doubles fenêtres étaient fermées. Au troisième d'ailleurs et sans moyen de passer par les appartements voisins. Pas d'autre issue, ni de cheminée. Une boîte fermée. L'assassin s'était évaporé.

Je passai en revue toutes les solutions.

Le suicide? Impossible de s'étrangler soi-même avec cette violence.

La fille assassinée ailleurs et transportée après coup? Mais l'assassin se serait trouvé dans la pièce tout de même.

Une complicité extérieure? Mais qui aurait alors fermé la porte à l'intérieur? Malou? Elle était morte sur le coup, la nuque brisée par la brutalité de l'assassin... qui, par parenthèse, ne l'avait tuée qu'après se l'être offerte.

— « Vous l'avez vue rentrer avec un homme, c'est sûr?»

— « Oh ! oui, M. l'Inspecteur, comme je vous vois. »

— « Comment était-il, cet homme? »

— « Euh !... grand, brun, avec une petite moustache en brosse, un grain de beauté là, entre l'œil et l'oreille à gauche, et il avait la Légion d'honneur. »

— « C'est tout? »

— « Ah ! non. Quand... quand il m'a donné... le billet, j'ai vu qu'il lui manquait le bout du petit doigt de la main droite. »

— « Le bout du petit doigt de la main droite? Vous êtes sûre? »

— « Oh ! oui. Même que j'ai pensé... »

— « C'est bon. Ça va. Et vous ne l'avez pas vu redescendre, cet homme? »

— « Non. Je suis restée à nettoyer l'escalier jusqu'à plus de minuit. Il ne pouvait pas passer sans que je le voie. »

— « Mais après? »

— « Je me suis endormie très tard. Je l'aurais entendu. »

— « Sauf s'il avait fait très doucement. »

— « Impossible. Les trois dernières marches de l'escalier craquent et j'ai l'habitude. Même quand je dors, je les entends. J'ai même dit au propriétaire... »

— « Oui, oui... Et par le haut? »

— « Quoi? Le haut? »

— « S'il était monté au lieu de descendre? »

— « Tous les appartements sont occupés. Alors... »

— « En effet. »

— « D'ailleurs, il n'a pu ni monter ni descendre puisqu'il n'a pu sortir ni par la porte ni par les fenêtres. »

La chambre close. Honorine avait sa logique.

Le médecin légiste fixait l'heure de la mort aux environs de 23 h. 30.

Il n'avait pas mis longtemps, le copain au doigt coupé, pour faire sa petite affaire à lui, et à Malou, la sienne. Mais comment diable était-il sorti?

J'ai séché, mais là séché, comme cela ne m'était jamais arrivé. J'ai cherché dans les sommiers, dans les photos, dans les rafles, dans les souvenirs des copains, l'homme au petit doigt coupé.

J'ai retourné Magali, Eva, les entraîneuses. Rien. Personne ne se souvenait de cet homme. Personne surtout n'avait remarqué son entrée, comme s'il s'était trouvé là tout d'un coup, au bar, par enchantement. Cela donnait l'impression étrange d'une apparition, lorsqu'au cours de

chaque interrogatoire on se trouvait soudain devant le même flou à la même question.

Albert, le barman, lui, avait quelques souvenirs qu'il me contresigna :

— « Oui, il avait une petite moustache en brosse, la Légion d'honneur... Je ne l'avais jamais vu. »

— « Un grain de beauté, là? »

— « Vous savez, Inspecteur, il passe tellement de monde... »

— « Et ses mains, vous n'avez pas remarqué ses mains? »

— « ... Euh... non... vraiment non. J'ai beau réfléchir. »

— « Vous ne vous rappelez pas à quelle heure il est arrivé? »

— « C'était vers onze heures, c'est à cette heure-là que passe Eva. »

— « Et vous n'avez pas souvenir d'un incident, de quelque chose qui pourrait fournir une piste?... »

— « Non... euh... c'est-à-dire... Ah ! si, si, si, c'est ce soir-là que Paulette est partie. »

— « Paulette? »

— « Oui, une amie de Malou... Oui, c'est ça, elle est venue lui dire au revoir au moment où Malou et cet homme allaient sortir... Elle partait pour un mois en Espagne avec son ami. »

L'enquête m'avait un peu promené. Le mois était presque passé. Je fis surveiller le retour de Paulette. Ce n'était pas grand-chose probablement, ce qu'elle aurait à me dire. Mais au point où j'en étais avec cet assassin que personne n'avait vu et qui était sorti par le robinet de la salle de bains !

La Paulette a commencé à s'énerver parce qu'on avait été la piquer chez elle et que ça pouvait nuire à sa réputation ! Enfin !

Et puis elle s'est calmée. Elle connaissait Malou depuis pas mal de temps. Voici en résumé ce qu'elle m'a appris d'elle : une fille de Lyon, parents petits commerçants, fille unique, gâtée, trop. Un jour elle est partie avec un flirt, l'amour, la vie, toujours les mêmes bobards. Il l'a plaquée à Marseille, sans un. Elle a eu peur de son père, n'a pas osé retourner. Elle est entrée dans une boîte comme entraîneuse, puis dans une autre, enfin chez *Magali*.

— « Et son premier? »

— « Rangé des voitures. Installé à Villeurbanne, boutique de T. S. F., marié, deux gosses. Tout à fait hors du coup... »

Et la fin de l'interrogatoire sténographié de Paulette, avec les demandes et les réponses :

DEMANDE. — Soupçonnez-vous quelqu'un?
RÉPONSE. — Personne.
DEMANDE. — Malou avait un amant?
RÉPONSE. — Non.
DEMANDE. — Un béguin? Une aventure?
RÉPONSE. — Oh ! non, c'était pas une fille à ça. Elle faisait son boulot sans pétard.

DEMANDE. — Vous n'avez donc aucune idée?

RÉPONSE. — Non.

DEMANDE. — Quand êtes-vous partie en voyage?

RÉPONSE. — Le 18 janvier, à 6 heures... du matin. Mon ami est venu me prendre en voiture. Même que Malou me blaguait : elle ne croyait pas que je me réveillerais à temps. Pauvre Malou!

DEMANDE. — Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois?

RÉPONSE. — Juste avant qu'elle quitte le *Magali*.

DEMANDE. — Quelle heure?

RÉPONSE. — Oh! je ne sais pas... il devait bien être plus d'onze heures, enfin vingt-trois heures... Je suis partie un peu après elle et j'étais chez moi à 23 h. 30. Je me rappelle... J'ai mis mon réveil à six heures pour le lendemain.

DEMANDE. — Avec qui était-elle?

RÉPONSE. — Avec un client.

DEMANDE. — Vous vous souvenez de ce client?

RÉPONSE. — J'ai pas tellement fait attention. C'était un homme...

DEMANDE. — Blond ou brun?

RÉPONSE. — Brun, je crois...

DEMANDE. — Avec une petite moustache en brosse?

RÉPONSE. — Ah?... oui, c'est possible.

DEMANDE. — Vous n'avez pas remarqué ses mains?

RÉPONSE. — Non, pourquoi?

DEMANDE. — Il n'avait pas une blessure au doigt?

RÉPONSE. — Je ne me rappelle pas.

DEMANDE. — Réfléchissez... pour Malou... C'était votre amie? Cet homme est probablement son assassin. Alors?

RÉPONSE. — ...

DEMANDE. — Vous n'avez pas souvenir d'un détail particulier qui puisse nous aider?

RÉPONSE. — Un détail? J'étais un peu gaie, vous savez... j'étais si contente de partir avec Michel!

DEMANDE. — Réfléchissez bien... c'est important. Très important.

RÉPONSE. — Ah! attendez... si...

DEMANDE. — Quoi?

RÉPONSE. — Si, si... j'ai perdu l'équilibre sur mon tabouret... et..

DEMANDE. — Et?

RÉPONSE. — Je me suis raccrochée à lui. Il avait son portefeuille à la main, il allait payer... oh! j'avais oublié tout ça... J'y avais même pas fait attention sur le moment... Vous comprenez?

DEMANDE. — Oui, continuez...

RÉPONSE. — Son portefeuille est tombé... Je le lui ai ramassé. Il y avait des choses par terre.

DEMANDE. — Quoi?

RÉPONSE. — De l'argent. Une photo... une femme blonde avec deux enfants.

DEMANDE. — C'est tout?

RÉPONSE. — Non.

DEMANDE. — Quoi d'autre?

RÉPONSE. — Sa carte d'identité... Ah ! oui, je me rappelle... il avait un drôle de nom... Le... Le Chantre qu'il s'appelait, comme un chantre d'église, et Robert comme mon père, c'est pour ça que je m'en souviens.

DEMANDE. — Robert Le Chantre.

RÉPONSE. — Oui.

DEMANDE. — Vous n'avez pas vu l'adresse?

RÉPONSE. — Si. Mais ça c'est plus difficile.

DEMANDE. — Encore un effort.

RÉPONSE. — C'était aussi un drôle de nom... avec un courant d'air...

DEMANDE. — Cherchez.

RÉPONSE. — Il y avait... Joyeuse... c'est ça *Joyeuse!*

DEMANDE. — Avec un courant d'air?

RÉPONSE. — Oui.

DEMANDE. — De Joyeuse alors?

RÉPONSE. — Peut-être bien...

DEMANDE. — Villaret de Joyeuse?

RÉPONSE. — Ah ! ça pourrait bien être ça, oui.

DEMANDE. — Rue Villaret de Joyeuse. C'est à Paris ça...

RÉPONSE. — Alors, vous êtes content?

DEMANDE. — Oui. Merci.

RÉPONSE. — Je peux m'en aller?

DEMANDE. — Oui.

RÉPONSE. — Ah ! c'est pas malheureux !

DEMANDE. — Allez, allez, ne rouspétez pas. Si vous étiez à la place de Malou, vous seriez bien contente qu'on trouve votre assassin.

RÉPONSE. — Oh ! je crois que je m'en foutrais... c'est égal... il n'avait pas une tête d'assassin.

DEMANDE. — Les assassins n'ont pas des têtes fabriquées spécialement.

Cette fois je tenais quelque chose ; du moins, je le croyais. On n'est pas souvent autant sur le velours : le nom et l'adresse de l'assassin sur un plateau.

Je n'ai pas attendu pour prendre le train de Paris, débarquer, sauter dans un taxi... Course à travers Paris...

Rue Villaret de Joyeuse. J'avais repéré le numéro dans l'annuaire avant de partir.

Maintenant tout cela est un peu loin, mais j'avais pris la précaution de reconstituer, phrase par phrase, mes conversations à Paris.

Je préfère les recopier dans leur rigueur, dans leur sécheresse hallucinante.

CONVERSATION AVEC LA FEMME DE CHAMBRE QUI M'A OUVERT LA PORTE DE L'APPARTEMENT DE M. ET MME LE CHANTRE :

DEMANDE. — M. Le Chantre, M. Robert Le Chantre?
RÉPONSE. — Il n'est pas là, Monsieur.
DEMANDE. — Quand rentre-t-il?
RÉPONSE. — Oh ! je ne sais pas.
DEMANDE. — Il déjeune chez lui?
RÉPONSE. — Oh ! non, Monsieur.
DEMANDE. — Où déjeune-t-il?
RÉPONSE. — A la clinique.
DEMANDE. — Quelle clinique?
RÉPONSE. — Rue Blomet.
DEMANDE. — Il est malade?
RÉPONSE. — Oh ! oui, Monsieur, très. Il a été opéré.
DEMANDE. — Bon.
RÉPONSE. — Mais, Monsieur, il ne reçoit pas.
DEMANDE. — Il me recevra, allez !
RÉPONSE. — Mais...

J'étais déjà parti. Re-taxi. Re-course à travers Paris. Je n'admirais pas la capitale. J'étais assis, sur le bord de la banquette, tendu. La chasse à l'assassin.

CONVERSATION AVEC LA SURVEILLANTE DE LA CLINIQUE :

DEMANDE. — M. Robert Le Chantre, s'il vous plaît, Madame?
RÉPONSE. — Il ne reçoit pas.
DEMANDE. — Mais j'ai absolument besoin de le voir.
RÉPONSE. — Visites interdites. Je peux prévenir Mme Le Chantre que vous êtes là. De la part de qui?
DEMANDE. — Je ne veux pas voir Mme Le Chantre, mais *Monsieur*.
RÉPONSE. — Alors, je regrette, Monsieur.
DEMANDE. — Voulez-vous jeter un coup d'œil sur ma carte?
RÉPONSE. — ...Police?
DEMANDE. — Alors, je peux voir M. Robert Le Chantre?
RÉPONSE. — Non, Monsieur, c'est impossible. C'est un ordre formel du chirurgien-chef.
DEMANDE. — Alors, annoncez-moi au chirurgien-chef.
RÉPONSE. — Bien, Monsieur.

Elle a téléphoné ; le Patron finissait juste d'opérer : un grand ponte, le Professeur Derosne, chirurgien des Hôpitaux. Il descendait me recevoir dans son bureau.

En l'attendant, j'ai continué à interroger la surveillante :

SUITE DE LA CONVERSATION AVEC LA SURVEILLANTE :

DEMANDE. — M. Le Chantre, comment est-il?

RÉPONSE. — Pas encore bien, c'est pour cela qu'on interdit les visites. C'est un cas particulièrement grave...

DEMANDE. — Je ne vous parlais pas de sa santé. Comment est-il « physiquement »?

RÉPONSE. — Ah ! Je ne l'ai vu que couché, mais il doit être grand.

DEMANDE. — Brun?

RÉPONSE. — Oui, Monsieur.

DEMANDE. — Moustache?

RÉPONSE. — Oui, Monsieur, petite, brune, en brosse.

DEMANDE. — Un grain de beauté, là?

RÉPONSE. — Comment le savez-vous?

DEMANDE (*souriant*). — Je suis policier.

RÉPONSE. — Pardon...

DEMANDE. — Et à son petit doigt il manque une phalange?

RÉPONSE. — Oui.

CONVERSATION AVEC LE PROFESSEUR DEROSNE :

MOI. — Vous avez dans vos services un malade, Robert Le Chantre?

PROFESSEUR. — Ah ! c'est...

MOI. — Oui. (*Silence*).

PROFESSEUR. — ...Vous savez quelque chose de... spécial sur ce patient?

MOI. — Je pense bien.

PROFESSEUR. — Comment la chose a-t-elle pu transpirer?

MOI. — Vous savez, Professeur, la police...

PROFESSEUR. — Bien sûr, mais je pensais pourtant pouvoir compter sur une discrétion *absolue*. Songez donc que Mme Le Chantre elle-même n'est pas au courant.

MOI. — Je l'espère.

PROFESSEUR. — Et que, en dehors de mes deux internes et de deux infirmières dont je suis sûr, personne...

MOI. — Quoi?

PROFESSEUR. — Je le garantis.

MOI. — Mais vous plaisantez, Professeur !

PROFESSEUR. — Moi?

MOI. — Il y a un mois que les journaux sont pleins en long et en large de cette histoire.

PROFESSEUR. — Les journaux !

MOI. — Eh ! oui.

PROFESSEUR. — Ce n'est pas possible... voyons... voyons, voyons... De quoi s'agit-il?

MOI. — Mais de Malou.

PROFESSEUR. — De Malou?
MOI. — Oui.
PROFESSEUR. — Expliquez-vous.
MOI. — Vous n'avez pas pu laisser passer cela, si vous avez lu seulement *un* journal dans le mois. Malou, la fille étranglée à Marseille, la chambre sans issue dont l'assassin est pourtant sorti.
PROFESSEUR. — Oui, j'ai lu cela.
MOI. — Vous voyez bien.
PROFESSEUR. — Mais je ne saisis pas le rapport...
MOI. — J'ai la preuve, pas *la* preuve, *les* preuves, une dizaine au moins, que l'assassin de Malou...
PROFESSEUR. — Vous l'avez découvert?
MOI. — C'est Robert Le Chantre.
PROFESSEUR. — Qu'est-ce que vous dites?
MOI. — Hélas! — pour lui — la vérité.
PROFESSEUR. — Mais vous ne savez pas qui est M. Le Chantre!
MOI. — Pas encore, mais peu importe. C'est un assassin.
PROFESSEUR. — Non, je vous répète, *pas possible!* M. Le Chantre est un des hauts fonctionnaires de la Banque de France, un des Conseillers les plus capables du Ministère des Finances, vieille famille chrétienne, originaire de Vendée, vie de famille inattaquable. Enfin, cela ne tient pas debout.
MOI. — Et pourtant, nous avons, *j'ai* des preuves. Trois personnes au moins peuvent le reconnaître. C'est lui qui a abordé l'entraîneuse Malou dans une boîte de Marseille, le mois dernier. Il l'a accompagnée chez elle rue de la Darse. Personne ne l'a vu sortir mais on a retrouvé la fille étranglée, nue, sur son lit.
PROFESSEUR. — Si vous connaissiez Robert Le Chantre comme je le connais, vous ne l'imagineriez pas une seconde abordant une fille de bar, l'accompagnant chez elle et encore moins l'étranglant de ses propres mains. C'est inimaginable. C'est le contraire de lui.
MOI. — Voulez-vous me permettre de voir Robert Le Chantre, deux minutes seulement?
PROFESSEUR. — Je ne peux pas vous en empêcher, mais...
MOI. — Mais quoi?
PROFESSEUR. — Attendez... voyons, quel jour s'est produit le crime?
MOI. — Exactement le 17 janvier entre 23 h. 20 et 23 h. 30.
PROFESSEUR. — Le 17 janvier? (*il réfléchit*). Mais non. C'est moi qui ai raison. *Le 17 janvier, Robert Le Chantre entrait d'urgence dans cette clinique, à 22 h.* 30, pour être opéré d'une appendicite foudroyante. Il n'a pas quitté son lit depuis cette date. Il en aurait été bien empêché, le malheureux!
MOI. — Vous êtes sûr?
PROFESSEUR. — Oh! absolument. Vous êtes convaincu?
MOI. — ... Non.
PROFESSEUR. — Vous êtes entêté!

MOI. — Non, mais mes preuves sont tellement indiscutables : son signalement concorde exactement. Et un témoin a *vu* sa carte d'identité.

PROFESSEUR. — Elle a pu lui être volée...

MOI. — Mais pas par un homme présentant les mêmes signes particuliers ! Il y a des coïncidences, mais tout de même !...

PROFESSEUR. — Je ne comprends pas. Ecoutez... je... Je peux compter sur votre discrétion totale si je vous donne, *moi*, une preuve *définitive* de l'impossibilité pour Robert Le Chantre de commettre un assassinat et même de se trouver à Marseille.

MOI. — Oui. Si cette preuve met Le Chantre hors de cause, personne ne la connaîtra que moi... et mon supérieur direct bien entendu.

PROFESSEUR. — J'ai votre parole?

MOI. — Vous l'avez.

PROFESSEUR. — Car c'est un événement *d'une importance primordiale* pour moi. J'ai cru à votre arrivée que c'est à cela que vous faisiez allusion et je ne comprenais pas que vous puissiez être au courant...

MOI. — En quoi seriez-vous en cause, Professeur?

PROFESSEUR. — Vous allez comprendre (*temps*).

MOI. — Je vous écoute.

PROFESSEUR. — Vous dites que le crime a été commis *à Marseille, le 17 janvier* dernier *à 23 h. 30?*

MOI. — Exactement.

PROFESSEUR. — Eh bien ! *à cette heure-là, ce jour-là,* Robert Le Chantre était *mort*.

MOI. — Mort? Mais vous venez de me dire...

PROFESSEUR. — Oui, mort sur ma table d'opération, la pièce au-dessus de celle-ci, au premier étage de cette clinique.

MOI. — Et vous étiez là?

PROFESSEUR. — J'étais là.

MOI. — Je n'y comprends plus rien.

PROFESSEUR. — Voulez-vous... essayons de comprendre... me rappeler *exactement* l'horaire du crime?

MOI (*désarçonné*). — Eh bien ! ce 17 janvier à 23 heures et quelques minutes, Robert Le Ch... enfin le meurtrier... aborde Malou. A 23 h. 20, il entre chez elle, avec elle. A 23 h. 30, Malou est étranglée. C'est tout.

PROFESSEUR. — Et personne n'a ensuite revu le meurtrier?

MOI. — Personne.

PROFESSEUR. — ...

MOI. — Alors?

PROFESSEUR. — Le mieux est de reprendre le compte rendu opératoire. Je dînais, ce 17 janvier, chez le chef de Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique. Vers vingt-deux heures, on m'appelle au téléphone. C'était Mme Le Chantre, affolée : son mari venait d'être terrassé par une crise abdominale subite. Douleur au flanc, en coup de poignard, sans connaissance. 40° de fièvre, le pouls à 100, le ventre dur. Tous les

signes d'une perforation fulgurante. Je n'ai même pas pris le temps d'y aller. J'ai donné l'ordre de le transporter à la clinique — ici. Ma voiture ne devait me reprendre qu'à 11 heures. Le Chef de Cabinet m'a fait conduire. Je suis arrivé en même temps que le malade. Dans ces cas-là, c'est une lutte de vitesse avec l'infection... L'interne avait confirmé mon diagnostic téléphonique. Quand je suis entré dans la salle d'opération, j'avais déjà les mains lavées, une blouse... Tenez lisez mon cahier d'opérations... là...

COMPTE RENDU DE L'INTERVENTION D'URGENCE PRATIQUÉE PAR LE PROFESSEUR DEROSNE SUR M. ROBERT LE CHANTRE LE 17 JANVIER D'APRÈS LE CAHIER D'OPÉRATIONS DE LA CLINIQUE :

22 h. 40. — Premier examen par M. Ricaud, interne de service.
22 h. 45. — Second examen par le Professeur Derosne.
Diagnostic : Perforation de l'appendice, avec large inondation péritonéale purulente. Ventre très dur, ballonné. Perte de connaissance. Température : 40° 6. — Pouls irrégulier : 110. — Grande faiblesse. Faciès terreux.
22 h. 50. — Anesthésie générale (chloroforme). Préparation du champ opératoire.
22 h 55. — Abolition totale des réflexes. Large incision de la peau, de l'aponévrose, des abdominaux. Le pus jaillit violemment en grande quantité.
22 h. 59. — Épongeage terminé. Découverte du foyer : appendice perforé, gangrené. Pouls : 90. — Anesthésie normale, prudente.
23 h. 02. — Résection de l'appendice. — Cautérisation. Pouls : 80. — Respiration saccadée.
23 h. 04. — Pouls : 70. — Suppression de l'anesthésie. Piqûre.
23 h. 05. — Syncope bleue. Pouls imperceptible. Oxygène. Piqûre. Respiration artificielle.
23 h. 10. — Pouls stoppé. — Plus de respiration.
Ouverture de la cage thoracique et massage du cœur par le Professeur Derosne.
L'interne recoud le péritoine, les muscles, l'aponévrose, la peau. Trois drains de 15 mm.
23 h. 15. — Massage du cœur. Respiration artificielle. Sans résultat.
23 h. 30. — *Idem.*
23 h. 39. — Frémissement du cœur.
23 h. 40. — Reprise faible et lente des battements. Pouls à 40...

***

Mes yeux restaient fixés sur le rapport. Les lignes papillonnaient. J'entendais la voix du Professeur qui concluait :

— « Donc, à 23 h. 10, Robert Le Chantre était MORT. Il a commencé

à revivre à 23 h. 39. Il est donc resté mort pendant 29 minutes. Est-ce une preuve suffisante, Inspecteur? »

Naturellement, c'était une preuve suffisante, je ne suis pas idiot.

Mais, moi, j'avais les preuves plus que suffisantes que l'assassin de Malou... C'était à devenir fou. Tant que le cerveau peut travailler, tout va bien. Mais quand il lui devient interdit de raisonner *parce qu'il ne comprend plus,* on perd pied. On a peur.

J'avais peur de ces deux murs d'évidence qui me cernaient, qui m'empêchaient de penser.

Il y avait quelque chose de faussé dans la mécanique humaine. Il me fallait faire un effort, me secouer, dissiper cette angoisse qui m'envahissait devant l'*Impossible.*

J'allais me débattre dans mon trou noir jusqu'à ce que je puisse retrouver la lueur du jour, de la raison. J'attaquai le Professeur :

— « Mais enfin cette « mort »...? »

— « Etait *la mort.* Il n'y a pas deux sortes de mort : plus de respiration, plus de circulation, refroidissement du corps, ça s'appelle la mort. »

— « ... Evidemment... »

— « Il ne pouvait guère étrangler Malou dans cet état. »

— « Mais tout de même Professeur, j'ai mes témoins... »

— « Un sosie? »

— « Avec le même grain de beauté, la même phalange coupée, la photo de sa femme, sa carte d'identité?... Non. »

— « En effet. »

— « Et même si ce problème était résolu, même si mon assassin était Le Chantre, cela n'expliquerait pas la chambre sans issue. »

— « Non. »

Je me taisais maintenant. Je n'avais plus qu'à prendre congé et à regagner Marseille...

Non ! ce n'était pas possible ! Je ne pouvais pas partir avec ce dilemme gonflant ma tête ! Il fallait... il fallait... quoi?

Au moins décortiquer Le Chantre : flairer son atmosphère, sa maison d'homme de bien, voir le fauteuil où il s'asseyait, le bureau où il écrivait, les tableaux sur lesquels il reposait ses yeux, sa pipe, son cendrier... Et après, le *voir,* lui... il y avait peut-être une stupide confusion de signalement... Et quand je l'aurai *vu*... je pourrais au moins me dire que j'avais fait le maximum pour lutter contre l'*Impossible.*

Le Professeur fit quelques restrictions :

— « Aller chez lui? Attention ! Il s'agit, je vous le répète, d'un homme, d'une famille honorables... Sa femme... »

— « Soyez tranquille, j'agirai discrètement. Il arrive aux policiers de se conduire intelligemment... quelquefois. Pourrais-je voir Mme Le Chantre? »

— « Je vais la faire demander. Elle est au chevet de son mari. Et si vous aviez à me revoir avant votre départ, je serai à mon cabinet à partir de 14 heures.

CONVERSATION AVEC MADAME LE CHANTRE :

Mme LE CHANTRE. — Vous souhaitez me parler, Inspecteur?

MOI. — Oui, Madame. Il s'agit... d'une chose sans importance... au sujet d'un criminel de Marseille.

Mme LE CHANTRE. — Vous êtes de Marseille?

MOI. — Oui.

Mme LE CHANTRE. — Oh ! J'y suis née. C'est à Marseille que j'ai connu mon mari.

MOI. — Il y a vécu?

Mme LE CHANTRE. — Oh ! Oui, près de quinze ans. Il y était Directeur de la Banque de France. Nous ne sommes venus à Paris qu'il y a quelques mois quand mon mari a été appelé par le Ministre des Finances.

MOI. — Ah !

Mme LE CHANTRE. — Et pourquoi vouliez-vous... ?

MOI. — Euh... J'aurais besoin — et le Professeur préférerait qu'on ne dérange pas M. Le Chantre pour si peu dans sa convalescence — de jeter un coup d'œil sur certains de ses dossiers où nous espérons trouver trace des malversations commises par notre bonhomme... Inutile de vous ennuyer avec les détails...

Mme LE CHANTRE. — Si je peux vous rendre service...

MOI. — Merci de votre obligeance.

Mme LE CHANTRE. — Je vais téléphoner à ma femme de chambre. Et j'ai là le trousseau de clés de mon mari. Tous ses dossiers sont dans les classeurs de son bureau... Voulez-vous que je vous accompagne?

MOI. — Non, c'est inutile... J'en ai pour très peu de temps.

Mme LE CHANTRE. — Voici les clés, Inspecteur. Lorsque vous en aurez terminé, vous les remettrez à ma femme de chambre.

SECONDE CONVERSATION (TÉLÉPHONIQUE) AVEC LE PROFESSEUR DEROSNE A SON DOMICILE, A 14 h. 5 :

MOI. — Allô... allô... Professeur Derosne?

PROFESSEUR. — Oui.

MOI. — Ici l'Inspecteur Lestrade.

PROFESSEUR. — Vous avez du nouveau?

MOI. — Oui. Impossible de vous expliquer au téléphone, mais il faut *absolument* que je puisse parler cinq minutes à votre malade, Monsieur Le Chantre...

PROFESSEUR. — Vous avez trouvé la preuve qu'il a assassiné votre Malou?

MOI. — Non, mais j'ai découvert chez lui des choses étranges, troublantes... J'ai quelques questions à lui poser. Je vous verrai ensuite.

PROFESSEUR. — Ne le fatiguez pas. Ne l'inquiétez pas. Ne l'énervez pas. A ces conditions je vous autorise à le voir. Je vais prévenir. Mais n'oubliez pas qu'il revient de loin.

Moi. — Et écartez Madame Le Chantre, je vous en prie. Il faut que je le voie *seul*.

Professeur. — Bon, entendu. Madame Le Chantre n'est jamais auprès de son mari à cette heure-ci. Allez-y. On vous laissera entrer. Et venez me voir ensuite... je vous attends...

Conversation avec Robert Le Chantre a la clinique a 14 h. 30 :

Moi. — Bonjour Monsieur. Je ne vous fatiguerai pas. Je sais que vous êtes encore très faible.

Le Chantre. — Bonjour, Inspecteur. (*Il parle faiblement.*) ... Il faut que votre affaire soit bien grave pour que Derosne ait autorisé cette visite. Vous êtes la première personne, à part ma femme et les gens de science, autorisée à passer cette porte depuis un mois... (*Ironique.*) Il faut croire que mon cas est intéressant !... Je vous écoute.

Moi. — Je vous demande de me répondre très sincèrement, Monsieur Le Chantre. Et je vous donne ma parole que les confidences que vous pourrez me faire... resteront strictement entre nous.

Le Chantre. — Allez. Je ferai de mon mieux.

Moi. — Vous avez bien vécu à Marseille jusqu'à ces derniers temps?

Le Chantre. — Oui.

Moi. — Connaissez-vous une boîte de nuit qui s'appelle « *Chez Magali* »?

Le Chantre (*après un long temps*). — ... Pourquoi me demandez-vous cela?

Moi (*doucement*). — Répondez-moi. La connaissez-vous?

Le Chantre. — ... Oui.

Moi. — Vous y êtes allé?

Le Chantre. — ... Oui.

Moi. — Souvent?

Le Chantre. — Mais...

Moi (*ferme*). — Je vous en prie, répondez-moi.

Le Chantre. — ... Quelquefois.

Moi. — Vous y avez rencontré une... entraîneuse, nommée Malou?

Le Chantre. — Quoi?

Moi. — Vous l'y avez rencontrée? (*Toujours ferme mais pas dur.*)

Le Chantre. — Non.

Moi. — Vraiment?

Le Chantre. — C'est-à-dire... je l'ai vue... je ne lui ai jamais parlé.

Moi. — Jamais?

Le Chantre (*net*). — Jamais. Mais pourquoi me poser cette question? (*Temps.*)

Moi. — Malou a été assassinée. (*Temps.*)

Le Chantre. — Ah !

Moi. — Et...

Le Chantre. — Vous faites votre enquête?

Moi. — Oui.

Le Chantre. — Mais comment pouvez-vous savoir que je suis entré parfois chez *Magali?*

Moi. — Oh ! ... on vous a vu.

Le Chantre. — Ah !... Et vous pensiez...

Moi. — Je pensais que peut-être vous pourriez...

Le Chantre. — Hélas ! Je ne sais rien d'elle... (*Temps.*)

Moi. — Elle était belle?

Le Chantre. — Oui.

Moi. — Elle avait du succès?

Le Chantre. — Oui.

Moi. — Elle... vous avait fait une certaine impression?

Le Chantre. — Oui... je... je dois l'avouer. Et même...

Moi. — Et même?

Le Chantre. — C'est un peu ridicule, mais...

Moi. — Si... si... dites...?

Le Chantre. — Oh ! je me suis conduit comme un collégien... à un certain moment, elle faisait un semblant de numéro de danse et... le barman vendait sa photographie...

Moi. — Vous l'avez achetée?

Le Chantre. — Oui.

Moi. — Elle était... fort suggestive, cette photo?

Le Chantre. — ... Oui.

Moi. — Pourquoi n'avez-vous jamais abordé Malou?

Le Chantre. — J'étais très connu à Marseille. J'y avais une haute situation... je suis marié... enfin...

Moi. — Vous ne pouviez vous afficher?

Le Chantre. — C'est ça.

Moi. — Comment êtes-vous entré chez *Magali,* la première fois?

Le Chantre. — Avec un gros client de Paris qui voulait connaître les endroits un peu... enfin...

Moi. — Je comprends...

Le Chantre. — Je ne pouvais lui refuser, vous savez ce que c'est?

Moi. — Oui. Et c'est là que vous avez vu Malou pour la première fois?

Le Chantre. — Oui.

Moi. — Vous avez eu, par la suite, *envie* de la revoir?

Le Chantre. — ... Oui... elle était... troublante... Tenez, puisque nous sommes entre hommes et... que j'en suis aux confidences, je vous avoue que Malou est... enfin « a été », puisque la malheureuse n'est plus, un désir secret de ma vie. Je pensais parfois à elle d'une façon obsédante, à la fois... disons le mot « charnelle » et, en même temps, avec une révolte, un dégoût de me sentir attiré par cette fille...

Moi. — Je comprends...

LE CHANTRE. — Vous dirais-je, par exemple, qu'il y a un mois, sur la table d'opération, dans mon délire, pendant qu'on m'endormait, je suppose, je ne pensais ni à ma femme, ni à mes enfants, ni à mes affaires, ni à la gravité de mon état... C'était l'image de Malou sur son tabouret de bar qui m'apparaissait, comme une hallucination impossible à écarter.

MOI. — Je comprends...

TROISIÈME CONVERSATION AVEC LE PROFESSEUR DEROSNE, A SON DOMICILE, A 16 HEURES.

MOI. — Comme un imbécile, je répétais à tout ce que me disait Le Chantre : « je comprends, je comprends... » Et, à la vérité, Professeur, je comprends de moins en moins. Je perçois bien ce qu'il ressentait mais cela n'a aucun sens dans l'assassinat de Malou, puisqu'au moment où on égorgeait cette fille, Le Chantre était, c'est certain, mort.

PROFESSEUR. — Mais comment avez-vous eu la possibilité d'amener Le Chantre à ces confidences?

MOI. — J'ai trouvé, en perquisitionnant chez lui, dans un dossier « secret, à détruire en cas de décès » (que je me suis empressé d'ouvrir), j'ai trouvé, entre autres papiers, une photo de Malou, très suggestive en effet, bras nus, largement décolletée, haut-de-forme, bottes lacées, stick, des cuisses et des jambes admirables...

PROFESSEUR. — Je vois. Et, dans ce genre, c'est tout ce que contenait ce dossier?

MOI. — A peu près. Quelques revues un peu... légères... quelques photos... pas plus lourdes. Peu de choses en somme. J'ai réussi à trouver une liaison entre Le Chantre et Malou, mais j'en suis toujours avec mes deux cadavres qui n'ont eu aucune possibilité de se rencontrer.

Le Professeur m'a regardé. Longuement, il a hésité. Et puis il s'est décidé :

PROFESSEUR (*après un temps*). — Si. Peut-être (*a-t-il prononcé lentement*).

MOI. — Quoi?

PROFESSEUR. — Après ce que vous venez de m'exposer, je crois entrevoir une solution, extra scientifique, certes, mais relevant d'une certaine logique...

MOI. — Je serais curieux...

PROFESSEUR. — Vous avez déjà entendu parler du corps astral, Inspecteur?

MOI. — Euh... vaguement...

PROFESSEUR. — Certains savants — je dois dire que je n'ai eu personnellement aucun contrôle — citent des cas où, au moment de la mort, l'être dont la vie vient de s'arrêter, se manifeste à des vivants dans son apparence terrestre et parfois à des kilomètres de distance.

MOI. — Vous croyez cela possible?

PROFESSEUR. — On aurait parlé de la télévision à Louis XIV, vous savez !

MOI. — C'est vrai.

PROFESSEUR. — Robert Le Chantre est resté mort de 23 h. 10 à 23 h. 39. C'est justement le laps de temps pendant lequel il a été *vu* à Marseille. La coïncidence est troublante.

MOI. — Ce serait alors non pas *lui* mais *l'autre,* son corps astral, qui aurait assassiné Malou?

PROFESSEUR. — Je ne peux que vous dire : pourquoi pas?

MOI. — Cela expliquerait son apparition subite au bar où personne ne l'a vu arriver?

PROFESSEUR. — Et sa disparition de la chambre sans issue, puisque, à 23 h. 39, la vie reprenant, son corps astral disparut pour réintégrer son corps vivant.

MOI. — Je suis pourtant solide, mais ça, c'est terrifiant.

PROFESSEUR. — Assez, oui.

MOI. — Mais pourquoi *l'autre* aurait-il étranglé justement cette Malou?

PROFESSEUR. — Là, nous rentrons dans cette espèce de logique dont je faisais tout à l'heure état. C'est même cette logique qui guide ma supposition. Cette logique, et l'état actuel de la science...

MOI. — Vous m'intriguez...

PROFESSEUR. — Le subconscient et les refoulements tiennent, depuis le début du siècle, une place considérable dans les études des psychiatres et des criminologistes, et dans l'analyse de psychologie humaine.

MOI. — Oui, je sais.

PROFESSEUR. — Le Chantre est une homme marié, père de famille, très en vue. Il est sérieux, plus que sérieux, austère, guindé même... par force. Comme nous tous, des passions mouvantes l'habitent cependant, qu'il dissimule, qu'il refrène, qu'il domine. Cela ressort nettement des confidences qu'il vous a faites.

MOI. — Oui.

PROFESSEUR. — Il a vu Malou. Il l'a désirée, il est revenu « *Chez Magali* » la revoir. Il a acheté et conservé sa photo « suggestive ». Il gardait avec elle quelques revues légères, en une manière de revanche contre l'austérité de sa vie.

MOI. — C'est évident.

PROFESSEUR. — Lorsqu'il subit cette crise mortelle, il l'avoue : il ne pense ni à sa famille ni à lui-même (pourtant en danger de mort). C'est l'image de Malou qui l'obsède, de cette Malou qu'il a désirée violemment, qu'il n'a pas possédée et qui provoque en lui des sentiments dont il a honte. Il voudrait à la fois *la posséder* et *la détruire*... C'est exactement ce que va faire son corps astral, son « autre », dès qu'il sera libéré de son corps humain.

MOI. — C'est inimaginable !

PROFESSEUR. — « L'autre », aussitôt libre, s'est précipité pour *réaliser* ce que « refoulait » Le Chantre vivant. Evidemment, ça ne vous fait pas un assassin facile à livrer à la justice !

MOI. — Mais lui le mort, enfin le malade, ne peut se souvenir de rien ?

PROFESSEUR. — Oh ! de rien... Il n'y a aucun exemple de souvenirs dans les autres cas de mort temporaire. Et nous commençons à en avoir observé un certain nombre.

MOI. — Alors... Professeur... vous pouvez être tranquille pour votre secret. Je n'en parlerai à qui que ce soit d'autre qu'à mon chef. Je préfère classer l'affaire. Pour la justice, elle est terminée.

Personne évidemment n'ajoutera foi à cette histoire. Ce n'est pas pour qu'on y croie maintenant que je l'ai mise en ordre.

Mais, dans un temps prochain, peut-être mon dossier constituera-t-il un témoignage appréciable pour la Science ?

Peut-être même, en dehors du fait qu'il aura été le premier du genre, paraîtra-t-il alors banal ?

Qui vivra, saura !

Mais pour moi, je préfère les assassins en chair et en os, même quand ils vous tirent dessus, je vous en donne ma parole.



■ ***La « science-fiction » en Belgique.***

« Alpha », bulletin en langue anglaise du club de S.-F. belge d'Antwerp, se porte fort bien et est entré gaillardement dans sa deuxième année d'existence. Compliments aux heureux parents, Jan Jansen et Dave Vendelmans, avec tous nos vœux de prospérité ! Les bulletins de ce genre, organes de clubs privés, sont très nombreux aux U. S. A. (on les appelle *« fanzines »*). Mais **« Alpha »** est le premier à paraître régulièrement en Europe, ce qui lui assure des lettres de noblesse. Les éditoriaux, commentaires, récits inédits et parties bibliographiques sont toujours aussi dignes d'intérêt, et la présentation est meilleure qu'auparavant (assez jolies, les couvertures, dans le style baroque!). Si vous connaissez l'anglais, vous pouvez vous abonner à **« Alpha »** par l'intermédiaire de son correspondant français : Marc Thirouin, 27, rue Etienne-Dolet, Bondy (Seine). Tarif : 225 francs par an (six numéros).

Le Robinson de l'espace

(*Man Friday*)

par ROGER DEE

Ce n'est pas la première fois que nous vous présentons une nouvelle de « science-fiction » dont le thème ait des implications philosophiques : citons, entre autres, « L'androïde inspiré » (*n*° 1), « Le grand secret » (*n*° 4), « Epaves » (*n*° 10), « Compagnon immortel » (*n*° 12), « L'axolotl » (*n*° 13). *Mais celle que vous allez lire va nettement plus loin dans ce domaine que les précédentes. Elle peut surprendre, déconcerter même par son caractère statique, son absence d'intrigue, son action purement intérieure ; toutefois, on ne peut lui contester sa profondeur ni son originalité.*

Roger Dee nous conta naguère l'amusante histoire du facteur réfugié dans le futur (1). *On ne saurait imaginer de contraste plus frappant chez un même auteur. Ici, il a repris à son compte, dans une trame de « science-fiction » traditionnelle au départ, quelques-unes des grandes interrogations sur la nature de l'homme, sa destinée dans l'univers, le sens de son existence, etc. Et il en donne une élucidation qui réussit à être liée à la fois à la métaphysique et à la « science-fiction », ce qui est peu banal (selon votre goût, vous envisagerez plus spécialement l'un ou l'autre aspect).*

Son héros est un homme isolé dans le désert de la planète Mars, comme Robinson dans son île. Mais ce navigateur interplanétaire n'est pas un superman ou un savant, c'est un penseur. Son isolement est volontaire et dévolu à la méditation en toute liberté. Or, en fait, il se trouve qu'il n'est ni seul ni libre. Une présence inconnue le guette et se manifeste à lui ; des idées inexplicables le hantent. Le compte rendu des démarches de son esprit, aux prises avec une réalité qui le dépasse, sera la matière même de tout le récit. Celui-ci, avec son atmosphère de mystère à la fois serein et troublant, a quelque chose d'inimitable ; et il finit par exercer à la lecture une sorte d'envoûtement cérébral, qui ne se dissipe qu'au moment de l'extraordinaire révélation finale.

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 7 : « *Un nouveau départ* ».



12 *août* 1971.

Premier matin sur Mars.

Ce matin, en m'éveillant, j'ai trouvé avec surprise une offrande propitiatoire devant mon « ballon de couchage ».

Je constatai que les fruits — une poignée de baies couleur corail pâle — étaient d'une espèce complètement inconnue de moi, mais il me fut facile d'identifier le liquide les accompagnant. C'était de l'eau, plus précieuse ici que n'importe quel nectar. Peut-être la valeur d'une tasse, soigneusement déposée dans une sorte de membrane transparente. Elle avait dû être péniblement recueillie goutte à goutte, à Dieu sait quelle source.

Un autre, dans la même situation que moi, aurait pu se sentir touché par la ferveur de mon admirateur nocturne, mais cette attention ne m'intrigua pas et je n'en éprouvai même aucun plaisir. C'est une condition singulièrement agréable que d'avoir une planète à soi, à soi tout seul — même une planète aussi spectaculairement morne et morte — mais une intrusion, si timide fût-elle, menaçait de détruire ma solitude et de me détourner de mon projet.

Assez ironiquement, au début de cette invraisemblable entreprise, j'avais éprouvé un certain amusement pervers à m'imaginer comme une sorte de Robinson Crusoe moderne, abandonné (bien que volontairement, dans l'intérêt de la science et de mon goût de l'auto-introspection) non dans l'isolement momentané d'une île déserte, mais dans un monde désert inaccessible à nul autre. Je pensais alors que ma misanthropie farouche devait m'éviter de partager le calvaire de Robinson ; ce dernier appartenait essentiellement au type grégaire : il aspirait avec un tel désespoir au soutien social né de la vie en commun, qu'il était prêt à profiter de l'apparition de n'importe quel malheureux sauvage un peu servile pour établir cet état. Pour ma part, au contraire, je suis un reclus volontaire. Non seulement je me serais senti irrité par l'arrivée de son serviteur Vendredi, mais j'aurais jugé des rapports aussi inégaux profondément désagréables.

L'axiome qui prétend que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement est un poncif éculé. Mais le fait même qu'une histoire purement imaginaire puisse se répéter, et ce au-delà d'un golfe interplanétaire, est une constatation extrêmement troublante.

Je ne partage aucun des besoins grégaires de Crusoe et, cependant, tout indique que je ne tarderai pas à avoir de la compagnie. Mais que ferai-je d'un « Vendredi »? Comment adapterai-je mon attitude à une autre présence, particulièrement à une présence qui, non seulement pourrait échapper à mon expérience, mais même être au-delà de mon entendement?

Vendredi, le serviteur de Crusoe, était un indigène. Il en serait de même évidemment pour le mien. Mais à quoi ressemble un indigène *Martien ?*

De telles méditations dégénèrent rapidement en conjectures qui ne riment à rien et tendent plus à troubler qu'à rassurer. Je crois qu'il serait plus profitable pour moi, bien que je n'aie pas eu l'intention de gaspiller un temps précieux à tenir un journal détaillé, de noter, dans l'ordre chronologique, les événements qui m'ont amené à mon anormale situation présente. Je choisis l'ordre chronologique, d'abord parce que je méprise le besoin constant qu'éprouve le journalisme populaire de vous servir l'essence d'une histoire avant son introduction, et, ensuite, parce qu'il m'a toujours semblé que la forme avait plus d'importance que le fond, de même que le vernis recouvrant une pièce de majolique italienne est plus remarquable que le corps grossier, en terre glaise, du pot lui-même et que la qualité d'un quatuor de Mozart dépasse le mérite personnel de son compositeur.

Mais toute récapitulation faite dans un but de clarté doit débuter par le commencement. Ce sera également le cas pour la mienne.

***

Mon vol sur le « *Médée* » dura quelque trente-trois jours, ni plus ni moins intéressants ou déprimants les uns que les autres. Je passai tout mon temps, hormis les interruptions nécessaires pour satisfaire à mes besoins corporels, dans un hamac, où je partageai alternativement mes loisirs, d'une part, à analyser les dix-sept variations de l'attaque révolutionnaire de Joseph Sczhau au jeu d'échecs, et de l'autre, à essayer d'établir un équilibre pratique entre l'indéniable logique et l'absurdité monumentale de la métaphysique de Hegel.

Le trajet me parut très rapide. Trente-trois jours représentent un laps de temps ridiculement court pour une évaluation du système de Sczhau ou une étude minutieuse de la dialectique de Hegel.

Le « *Médée* », obéissant à ses propres commandes cybernétiques réglées à l'avance, choisit une région légèrement au sud de la calotte du pôle nord et se posa doucement. Normalement, j'aurais dû en terminer avec les problèmes intérimaires que je m'étais posés, avant de me donner la peine de regarder ce qu'il pouvait y avoir à l'extérieur... car que pouvaient bien représenter quelques heures de plus ou de moins, quand j'avais environ deux ans à attendre que la Terre opérât sa révolution et se rapprochât suffisamment pour me permettre d'y retourner? Mais le silence absolu qui suivit la brusque cessation des bruits de moteur, s'ajoutant à un malaise personnel insidieux provoqué par la pesanteur moins forte sur Mars, rendit toute concentration impossible.

Etant donné que le « *Médée* » ne possède pas de hublots — selon Sobieski, son constructeur, on n'en trouve que dans les bandes de dessins illustrés des journaux et dans les romans de science-fiction bon marché — je fus obligé de revêtir avec peine un scaphandre et de sortir hardiment à

l'extérieur. J'avais préssenti quelque chose d'étrange et de rigoureusement désertique, mais rien de pareil à ce qui m'y attendait.

Je crois qu'un homme plus susceptible que moi à un bouleversement émotif aurait été instantanément brisé par la tristesse étrange et sauvage qui régnait de tous côtés. J'ai passé ma vie à me former pour accepter ce qui est différent aussi bien que ce qui est logique et beau, mais je fus profondément saisi à la vue de mon nouveau domaine. Je ne suis pas un poète, et cependant je me surpris à penser chimériquement que c'était là un paysage comme aurait pu en peindre un Dali cosmique, en passant des milliards d'années à soigner les contrastes entre chaque détail, et en allant au bout de ses moindres intentions, dans la représentation d'un thème qui, de par sa propre nature, était surréaliste.

Partout la surface était érodée et ravinée sous l'action du vent et de l'eau, transformée en un labyrinthe de cheminées, de buttes et de canyons, vierge de tout chemin battu. Une contrée aussi pierreuse et désertique que les propres terres incultes de mon Arizona, mais à une échelle infiniment plus vaste. A plus d'un kilomètre au nord, la neige polaire, luisant avec un curieux effet de fluorescence, sous un soleil blanc rabougri, ondoyait dans un silence figé vers un horizon étrangement proche et escarpé. Au sud, s'étendait un terrain (quel mot anormal ici, mais quel autre y a-t-il?) aussi accidenté, aussi morne, mais portant des myriades de touches de couleur, depuis le rouge sinistre jusqu'au noir, en passant par l'ocre, le roux, le safran et le violet. L'érosion, au long des ères, avait dû emporter tout le sol, avant même qu'il y eût un sol sur la Terre, pour le déposer avec les neiges fondantes dans le sud.

Il n'y avait rien qui pût suggérer la vie, pas la plus petite tache de verdure, porteuse de chlorophylle. Un monde mort, pensai-je. Loin d'offrir la moindre possibilité de promesse aux initiateurs de l'expédition qui m'avaient envoyé ici, il n'était propre qu'aux buts pour lesquels j'étais parti : la jouissance d'une solitude inviolable et la réflexion.

Peut-être passai-je plus de temps que je ne m'en étais rendu compte à méditer sur cette ironie imprévue, car le soleil, déjà bas sur l'horizon, disparut brusquement de ma vue. Il n'y eut pas de crépuscule. L'obscurité tomba subitement, balayant tout dans un grand élan qui produisait un curieux effet de tonnerre insonore. Le ciel, noir comme des voiles de deuil et totalement vide de nuages ou de brumes, flambait d'un bord à l'autre, en un feu d'artifice éblouissant d'étoiles gelées.

Dans le froid qui augmentait rapidement, je me dirigeai vers le « *Médée* » avec l'intention de revenir à mes méditations interrompues sur Sczhau et Hegel, avant de m'attaquer à mon véritable projet. Mais une fois à l'intérieur, je me trouvai dans l'impossibilité absolue d'atteindre le degré nécessaire de concentration. Le silence de ma cabine métallique pesait sur moi, comme un poids réel, interrompu uniquement, à intervalles réguliers, par les craquements des tubes de propulsion qui continuaient encore à refroidir, ainsi que par le ronronnement et le gargouillement de mes purificateurs d'air.

Soudain, une étrange agitation s'empara de moi. Je décidai que j'aurai bien le temps de me livrer à mes méditations le lendemain, mais que ce soir il était préférable de m'accoutumer à mon avenir nouveau et d'aller dormir sous les étoiles.

Dans ce but je pris l'élément de couchage pliant, qui formait une partie de mon équipement de secours, et je ressortis. C'était un dispositif vraiment ingénieux et, comme Steven Sobieski l'avait promis, il fonctionnait à la perfection. Quand la membrane de matière plastique, gonflée à l'oxygène, eut refermé autour de moi un large ballon sphérique, tendu, je me dégageai en me tortillant de mon scaphandre inconfortable et me blottis douillettement dans le cocon élastique de mon lit.

Ainsi commença ma première nuit sur Mars.

***

Cette nuit dans un cadre étrange fut elle-même étrange, mais je crois que ce fut la plus satisfaisante de ma vie.

Je passai d'abord une heure ou peut-être deux — je ne vérifiai pas, car quelle importance le temps pouvait-il avoir pour moi à présent? — à étudier les étoiles et leurs dispositions relatives. Je n'ai que de faibles notions d'astronomie, mais il était évident que la vision qui s'offrait à mes yeux aurait tiré des larmes de joie à toute personne férue en la matière. A travers l'air raréfié de la nuit, les étoiles brillaient sans scintiller, comme des phares. Les rares que j'étais à même de reconnaître étaient beaucoup plus lumineuses que vues de la Terre et infiniment plus nombreuses. La Voie Lactée, loin d'avoir son aspect nébuleux familier, flamboyait d'un horizon à l'autre avec la froide et spectaculaire splendeur d'un pont en poudre de cristal, jeté pour le passage des Géants des Glaces.

Les constellations semblaient être rangées curieusement de travers — je suppose que cet effet était dû à la divergence entre les inclinaisons axiales de la Terre et de Mars — mais je découvris immédiatement la Grande Ourse, Cassiopée et les Gémeaux. Lorsque je trouvai Orion, il avait adopté une posture ascendante, comme si les bêtes mythiques qu'il poursuivait s'enfuyaient en remontant une pente, mais les diamants de son cadre se détachaient avec un tel éclat que j'étais capable de distinguer nettement la nébuleuse en forme de petit continent, pendue à sa ceinture.

Ce ne fut pas l'ennui qui me fit abandonner l'observation des étoiles, mais une diversion plus excitante qui se présenta à moi : me replonger dans le souvenir.

L'exercice délibéré de la mémoire, lorsqu'on possède de quoi l'alimenter suffisamment, est une occupation fascinante, connue de peu de gens et appréciée par un nombre encore moindre. Je crois que c'est une des raisons qui me différencient le plus nettement de la moyenne conventionnelle du genre humain. Par « exercice délibéré », je n'entends pas

la récapitulation mécanique de données apprises par cœur et retenues sans avoir été digérées, mais la faculté semi-voluptueuse, semi-cérébrale de revivre l'expérience elle-même, la nouvelle digestion esthétique de l'incident, du passage ou du thème qui, à l'époque, vous plaisait le mieux.

On éprouve un plaisir indescriptible à passer mentalement en revue une pièce de théâtre à laquelle on a rarement assisté (par exemple « *Troïlus* ») et à se souvenir de l'attitude et de l'expression exactes d'un personnage secondaire, qui n'avaient jamais été destinées à être retenues au-delà de l'instant même. Malheureusement, ma mémoire n'est pas eidétique (1), cependant en m'en servant soigneusement, j'ai réussi à la développer à un degré surprenant. Je suis capable d'entendre à volonté les progressions de thèmes musicaux, gais ou tristes selon le choix de mon humeur, qui, sans aide mécanique, sont perdus pour la plupart des gens, ou d'être de nouveau ému par l'angoisse de l'Hécube d'Euripide se lamentant sur la fragilité de l'Homme.

Mais pendant cette première nuit martienne, alors que j'étais étendu sur mon lit, enveloppé dans ma chrysalide isolante sans rien d'autre qu'une membrane de matière plastique, fine comme un derme, entre moi et la désolation glacée de l'extérieur, je ne me souvins de rien de tout cela. Par contre, je me surpris à reporter mes pensées en arrière, vers la genèse de cet instant, vers la chaîne incroyable d'actes et de décisions qui m'avaient conduit à être le premier homme sur Mars.

***

Steven Sobieski, dont, autrefois, j'avais pris la peine de faire la connaissance d'une façon plus approfondie que quiconque, était responsable de ce choix. Lui aussi me connaissait mieux que personne. Il eut l'habileté d'envoyer jusqu'à ma retraite des Mogolons, dans l'Arizona, une délégation de spécialistes triés sur le volet, avec des propositions qui ne pouvaient que me séduire, plutôt que de m'adresser une meute de militaires arrogants ou de commanditaires obèses. Je pouvais l'imaginer donnant ses instructions à ses émissaires.

— « Il nous faut choisir un homme qui puisse rester sain d'esprit pendant deux années d'enfer, » avait-il dû dire de sa voix au staccato caractéristique. « Cet homme est Charles Bathory. Cela lui plaira — être sur Mars ou en Arizona lui est indifférent. C'est une sorte de pontife intellectuel, qui vit en ermite ; il a de l'eau glacée dans les veines au lieu de sang, mais il est intelligent. Un type dédaigneux — vous le détesterez — mais capable. Très capable. A son retour, il nous présentera un gentil petit rapport, fait de sang-froid, à moins qu'il ne nous envoie à tous les diables et qu'il reste sur Mars. »

La stratégie de Steven porta ses fruits, comme il savait pertinemment qu'elle ne pouvait manquer de le faire. Aucune intervention ordinaire ne

(1) Se dit d'un type de mémoire plus spécialement lié au souvenir des images.

m'aurait arraché à mes livres et à mes méditations, mais, par un étrange hasard, je venais justement de jeter les bases d'un projet qui exigeait une solitude totale, et la pensée d'une année d'isolement complet — sur Mars ou ailleurs, l'emplacement n'avait aucune importance — présentait pour moi un attrait irrésistible.

Je savais pouvoir me passer de confort. Les dangers? Nous mourons tous. La solitude? Je la recherche comme d'autres recherchent la compagnie et je l'apprécie plus que la richesse.

On me demandait si je voulais me rendre sur Mars. Je m'y rendrais.

Et j'y étais arrivé. J'avais inspecté mon nouvel ermitage et maintenant, couché sous les étoiles, dans un ballon fragile de matière plastique, je ruminais les raisons pour lesquelles je me trouvais là. Au cours de cette première nuit, je méditai sur une multitude de sujets différents, sans sélection consciente, mais toujours avec un certain fond d'à-propos : sur la lente ascension (ou le déclin, si vous êtes disciple de Spengler) de l'Homme, sur ses guerres, ses arts, ses religions et ses vices, ainsi que sur deux guerres atomiques, avec l'union planétaire finale qui promettait un état mondial et une rapide stagnation.

Enfin, ma pensée se tourna vers moi-même et je fus intrigué de découvrir que mes réflexions, généralement si directes et déterminées, s'étaient laissées entraîner si loin. Curieusement, je ressentis alors un net sentiment de libération et de détente, comme si je venais d'échapper à quelque fastidieux travail psychique et étais de nouveau capable de suivre mon penchant habituel avec ordre et méthode.

Mais je ne pus élucider ce mystère secondaire, car la tension exercée sur ma sensibilité m'obligeait à prendre du repos. Je m'endormis.

Je m'éveillai à l'aube, aux rayons d'un soleil rabougri qui faisait fondre, à l'extérieur, une couche arachnéenne de gelée blanche. Je me sentis tout rafraîchi, revigoré plutôt qu'écœuré par le manque de pesanteur et poussé par une ardeur inattendue à me consacrer à mon projet.

J'étais sur le point de me lever pour me glisser péniblement dans mon scaphandre, lorsque j'aperçus l'offrande.

Elle était disposée à quelques centimètres de mon visage, de l'autre côté de la membrane transparente du « ballon de couchage », sous un infime glacis de gelée blanche qui fondait rapidement : un petit tas, soigneusement formé, de baies couleur corail et une peau difforme remplie d'une matière qui, d'après sa fluidité avant la congélation, ne pouvait être que de l'eau.

***

Pendant un certain temps, je restai étendu sans bouger, un peu étourdi et assez démonté à l'idée qu'après tout je ne me trouvais pas seul ici. Il était difficile de concevoir qu'il pouvait y avoir de la vie dans un tel cadre — une vie manifestement intelligente, car le concept de l'offrande propitiatoire présuppose une certaine mesure d'imagination — cependant les preuves étaient indéniables. Je réprimai difficilement un frisson à la pensée qu'au cours de la nuit quelque chose avait pu se tenir

debout (ou accroupi, ou rampant, ou perché?) à côté de mon ballon à pression, à quelques pas de ma personne endormie, disposant sa petite offrande maladroite et observant le plumet blanc de ma respiration monter et retomber dans l'air froid, à l'intérieur du ballon. Mais mon malaise, dû plutôt à la surprise qu'à la peur, se dissipa rapidement.

Il était plus rassurant de conclure que la créature, quel que pût être son aspect physique, était tout au moins bien disposée et peut-être même amicale, car la membrane de mon ballon, interposée entre nous, n'aurait pu offrir qu'une piètre résistance si mon visiteur avait eu des intentions belliqueuses. En outre, la somme d'efforts nécessaires pour chercher quel cadeau me faire, laissait supposer une nature soit généreuse, soit timorée. étant donné que, par leur nature même, les cadeaux sont destinés soit à faire plaisir à quelqu'un, soit à se concilier ses bonnes grâces. Me souvenant d'avances similaires faites à des explorateurs par des aborigènes terrestres, je me demandai si le mobile de mon visiteur n'était pas simplement une terreur superstitieuse et mon offrande une pure oblation.

Cette pensée, loin de m'être agréable, me laissa plus troublé qu'auparavant. Je n'éprouvais pas le moindre désir de me faire adorer, même à distance. Mon projet était déjà arrêté dans tous ses détails ; il ne pouvait souffrir le moindre retard s'il devait être réalisé avant que les deux années de solitude qui m'étaient assignées fussent écoulées et que je sois obligé de retourner sur la Terre. Tout ce que je demandais était qu'on me laissât tranquille.

Mais rien n'est jamais résolu par des suppositions gratuites et il était évident que la créature n'était pas encore disposée à se montrer. En conséquence, je revêtis mon scaphandre, dégonflai mon ballon à pression une fois de plus et le repliai, puis je retournai à bord du « *Médée* ». Naturellement, je pris avec moi l'offrande fruste, car ignorer des avances aussi sérieuses eût été une piètre politique ; le sens commun exigeait d'accepter ce cadeau, sinon je risquais d'offenser une créature dont j'ignorais le tempérament et les capacités physiques.

A bord de l'astronef, je préparai mon petit déjeuner — mon premier repas sur Mars — puis, dans un esprit moins de recherche scientifique que de simple curiosité, j'écrasai quelques-unes des baies couleur corail et les analysai, au moyen d'une solution chimique destinée à révéler la présence de tout élément toxique. Elles étaient comestibles, mais je n'éprouvai pas le moindre désir de les goûter personnellement, aussi les enfermai-je dans un bocal sous vide et les oubliai-je.

C'était étrange, mais pour le moment je ne ressentais toujours aucun désir de mettre en œuvre le projet qui m'avait amené ici. Au contraire, poussé par cette même impatience qui m'avait agité dès le matin, je décidai d'ouvrir le compartiment de poupe contenant l'appareil auxiliaire du « *Médée* » — un minuscule hélicoptère, avec d'énormes pales pliantes conçues pour tirer le maximum de profit de l'air martien raréfié — et d'effectuer un vol vers le sud, en une tournée préliminaire de mon nouveau domaine.

Maintenant je suis prêt à entreprendre ce vol. J'ai mis mon journal à jour pour que toute personne qui pourrait me suivre ici sache, au cas où je ne reviendrais pas, dans quelle direction rechercher mon corps.

Deuxième soir.

J'ai terminé ma reconnaissance initiale et la tension inhabituelle que j'éprouve, pour avoir piloté l'hélicoptère du « *Médée* » pendant un temps assez long, m'a fatigué à un point tel que je ne peux rien faire avant d'aller me coucher, si ce n'est mettre à jour mon journal. Le court délai qui me reste avant la nuit est sans importance ; les faits que j'ai découverts seront rapidement relatés.

Nulle part, lors de cette morne exploration qui a duré toute la journée, je n'ai trouvé le paysage au-dessous de moi très différent de la désolation érodée où le « *Médée* » s'était posé, mais mon inspection aérienne m'a révélé la nature de plusieurs phénomènes qui, depuis des décades, ont intrigué les astronomes.

Les « canaux » existent bien en tant qu'accidents de terrain mais, en fait, ils sont d'une nature exactement opposée à l'idée de cours d'eau avancée par Schiaparelli et Lowell. Ce ne sont pas du tout des canaux, mais des affleurements de pierres et de couches minérales, qui ont résisté à l'usure des âges, des vents et des sables avec plus d'obstination que le sol qui les entourait, d'énormes traverses naturelles s'élevant à des centaines de mètres au-dessus de la monotonie habituelle des buttes et des canyons, s'étendant, par endroits, à des milliers de kilomètres en lignes presque droites.

Les régions plus sombres, fréquemment observées après les fontes printanières des neiges polaires, ne sont pas de la végétation, mais une sorte de décoloration mouchetée provenant, je pense, d'une absorption inégale de vapeur d'eau par des surfaces nues, suffisamment élevées pour échapper aux sables constamment mouvants. Il y a des traînées vivaces d'une flore lichénique qui prolifère un peu mieux pendant la saison du dégel — j'ai découvert que les baies couleur corail pâle laissées pour moi, la nuit dernière, par mon timide visiteur, en sont les fruits — mais cette végétation est tellement clairsemée que tout examen approfondi serait une entreprise sans intérêt. Quelle tâche fastidieuse la créature a-t-elle dû s'imposer pour ramasser même une aussi petite quantité de baies !

Au cours de la journée, je n'ai découvert qu'un seul autre élément d'intérêt : les deux petites lunes, dont aucune n'est visible du « *Médée* », à cause de l'interposition de la masse équatoriale de la planète. Deimos, la plus éloignée et la plus petite, est à peine visible le jour sous la forme d'une minuscule étincelle brillante, apparemment stationnaire, et presque confondue avec le fond d'étoiles luisant faiblement dans le ciel bleu noir. Phobos n'est guère plus impressionnante, au mieux un petit disque de couleur presque safran, totalement démuni de toute marque distinctive.

J'ai pris un certain nombre de photographies panoramiques pendant mon vol, mais je me suis aperçu à mon retour sur le « *Médée* », juste

avant la tombée de la nuit, qu'aucune d'entre elles ne révélait plus que ce que j'avais pu observer à l'œil nu. Par conséquent, je les ai classées, en vue d'un examen ultérieur plus détaillé, et me suis occupé de préparer un repas de conserves et de pâte vitaminée.

Je suis prêt maintenant à me coucher dans mon hamac, pour une nuit calme, au cours de laquelle je me propose de méditer sur le projet qui doit m'occuper pendant mes deux années de séjour.

Second matin.

Pour la première fois de ma vie d'adulte, la nuit dernière, j'ai échoué misérablement dans toute tentative de me concentrer. Les pensées que je croyais saisir glissaient comme un poisson prudent dans une mare d'eau trouble. Le gargouillement assourdi des purificateurs d'air du navire était un murmure irritant, qui s'infiltrait par le cadre tubulaire de mon hamac pour distraire mon attention. Les étroites limites métalliques de ma cabine paraissaient me cerner, comme si j'avais été emprisonné dans un caveau.

Par contre, la désolation du dehors me semblait propre et sans entraves, et tellement préférable à ce confinement dans l'astronef, devenu soudain odieux, que je me levai brusquement et enfilai mon scaphandre. J'avais déjà chargé sur mon épaule mon équipement de couchage de secours et j'étais sur le point d'ouvrir le sas à air de sortie, quand il me vint à l'idée que la créature aborigène qui avait déposé ses dons devant mon ballon la nuit dernière pourrait bien me rendre visite de nouveau.

Cette perspective n'était nullement agréable. Je n'hésitai qu'un instant, pesant le pour et le contre, et lorsque j'eus mesuré le danger possible de dormir dehors, face à la certitude de passer une mauvaise nuit à bord de l'astronef, je trouvai le risque si infime qu'il était négligeable.

Je gonflai mon ballon à pression au même endroit que précédemment et, me glissant hors de mon scaphandre dans ma couche isolante, je pus aussitôt me détendre comme il m'avait été impossible de le faire à l'intérieur de la prison métallique du « *Médée* ». Le sac de couchage était bien chaud et confortable ; les perspectives érodées autour de moi, adoucies à la lumière des étoiles, et la faible lueur mouvante de Phobos au sud, s'étendaient comme un paysage de conte de fées surréaliste sous la splendeux apocalyptique d'un ciel constellé.

Le projet que j'avais l'intention de méditer ne se présenta pas immédiatement à mon esprit, mais le fait même qu'il m'échappait ne me sembla plus avoir d'importance. Au lieu de cela, je me laissai aller aux sentiments plutôt qu'aux pensées et bientôt, poussé par un mobile obscur dont je ne tentai même pas d'établir l'origine, je me trouvai de nouveau plongé dans des souvenirs.

*
* *

Ainsi que je l'ai fait remarquer, l'exercice contrôlé de la mémoire procure un plaisir intense et voluptueux. Cette nuit, la paix infinie et le

silence de l'isolement total m'enveloppant comme une couverture douillette, je revécus des incidents et des impressions depuis longtemps bannis de ma mémoire comme étant sans objet, mais me revenant à présent avec une chaleur poignante, due moins à la nostalgie qu'à ma conviction qu'ils avaient un sens jamais soupçonné auparavant.

J'ai déjà dit que ma mémoire n'est pas à proprement parler eidétique, mais cette nuit elle fut bien davantage. Je revécus, avec une réalité tactile, les années de formation de ma jeunesse. Je revis mes parents, des gens tout simples, préoccupés des petits détails de la vie, mais suffisamment perspicaces cependant pour être intrigués et affligés par ma déviation hors de la norme ; je reparcourus mon chemin solitaire à travers les écoles et l'université, m'attardant un instant à mes rapports prudents avec Steven Sobiesky et me demandant, pour la millième fois, ce qui avait pu lui inspirer de s'attaquer, comme il l'avait fait, à l'isolement que je m'étais imposé à moi-même. J'évoquai la mort de mes parents, me souvenant, avec une clarté parfaite, de détails aussi insignifiants que la verdure soignée du cimetière et la douce caresse de la brise d'été sur ma tête découverte, le léger parfum sucré du chèvrefeuille et le chant assourdi des alouettes.

J'éprouvai de nouveau la lente formation de mon caractère, le sens croissant du détachement vis-à-vis des futilités mondaines qui montait en moi et m'avait finalement poussé à vivre seul, me consacrant tacitement à la découverte de la véritable réalité en fouillant mon propre moi.

Les souvenirs ne manquaient pas, si bien que la nuit était fort avancée quand ils furent épuisés et que je revins à songer à ma situation présente. Je ressentis alors un curieux sentiment de paix incomplète — si un tel terme peut avoir une valeur — comme si j'avais satisfait partiellement à un puissant besoin que je m'étais longuement refusé, et j'eus la conviction étrangement réconfortante que, malgré toute mon imperfection, je m'étais rapproché de quelque but indiciblement désirable.

Longtemps je fouillai mon esprit pour y découvrir un indice quant à la nature de ce but, mais je ne réussis à trouver que les plus vagues suggestions. Les constellations tournaient au-dessus de ma tête en une lente procession. Orion abandonna sa poursuite ascendante et descendit vers l'ouest, avant que je fusse à même de donner une forme cohérente aux conclusions à demi identifiées qui émergeaient de mes méditations.

Je sentais obscurément qu'en quelque sorte je n'étais pas une entité complète et finie — que nul homme isolé ne l'était et ne pourrait jamais l'être — et que l'insatisfaction où m'avaient laissé, tout le temps de ma vie, les réalités mineures que j'étais parvenu à résoudre, était due à ce manque de finition plutôt qu'à une quelconque imperfection inhérente au monde lui-même. Le fait que je fusse différent des autres hommes était absolument sans rapport avec le sujet, cette différence étant essentiellement de degré, plutôt que de condition ; les autres étaient même encore plus perdus dans la confusion que moi, puisqu'ils n'avaient jamais, à de rares exceptions près, deviné la nature incomplète de leur état. Le mien

— je le comprenais désormais par intuition sans pouvoir définir précisément ce qui me manquait — n'était pas un inachèvement d'ordre mental ou moral, mais d'ordre psychique.

Sur cette conclusion assez particulière, mon humeur méditative me quitta aussi brusquement qu'elle m'avait envahi. Une torpeur s'empara de moi avec la puissance d'un effet hypnotique, et je m'endormis.

*
* *

A mon second réveil sur Mars, je découvris que j'avais devancé l'aube seulement de quelques minutes. Dans le ciel une lueur pâle, couleur saumon, indiquait au sud-est que le soleil était suspendu juste au-dessous de l'horizon, prêt à se lever. L'éclat des étoiles s'était légèrement estompé, bien que le ciel fût encore aussi noir que des voiles mortuaires, et un effet dû soit au froid intense de la nuit, soit à l'apparition imminente du soleil, avait déclenché un spectacle où le spectre solaire tenait un premier rôle, bondissant et dansant, au nord, en projetant des fuseaux fantomatiques vers les neiges polaires.

Un réveil bien étrange, mais une impression — aussitôt évanouie — de mouvement, à quelque distance, allait requérir mon attention plus immédiate : une ombre parmi des ombres plus épaisses, entre deux hautes formations de cheminées qui se dressaient telles des sentinelles, dans l'obscurité d'avant l'aube. Je me dressai rapidement et fus presque aveuglé par le brusque éclat du soleil qui s'était levé d'un seul coup.

Lorsque je fus de nouveau capable de voir, en protégeant mes yeux des deux mains, contre le flot horizontal de lumière, mon visiteur était parti. Ses offrandes étaient disposées à l'extérieur du ballon, comme la veille à quelques centimètres de mon visage — la membrane tordue remplie d'eau gelée et les baies couleur de corail pâle qui scintillaient, blanches, sous le givre.

Mais cette fois-ci, il y avait quelque chose de plus. Au centre d'une tache lisse de gelée blanche, s'évaporant déjà malgré le peu de chaleur dégagée par le soleil, je vis l'empreinte du pied de mon visiteur.

Au début elle était parfaitement distincte, une empreinte à peu près ovale, longue de peut-être dix centimètres et bordée à des intervalles réguliers par des traces moins précises, rayonnant vers l'extérieur, et qui auraient pu être faites par des griffes ou des serres. La gelée blanche disparut en quelques secondes, effaçant l'empreinte sur le rocher nu, mais je suis resté assis immobile plusieurs minutes, mon imagination luttant pour reconstruire la créature entière d'après cette marque.

Un effort infructueux, étant donné que je n'avais nul moyen de savoir combien de ces pieds pouvait posséder la créature ni même si le membre ayant laissé cette empreinte pouvait, en réalité, correspondre au *pied,* tel que j'entendais ce terme. La créature pouvait fort bien en posséder un seul ou en avoir plusieurs ; elle pouvait en avoir d'autres, de nature différente, destinés à des fonctions différentes. En tout cas, l'empreinte

qu'elle avait laissée ne me renseignait pas plus que je ne l'étais auparavant sur sa mentalité et ses dispositions à mon égard.

J'abandonnai mes conjectures sur ce point et retournai au « *Médée* », avec mon lit replié et la seconde offrande. Les corvées inévitables furent rapidement faites, car ce matin je n'avais aucune envie de traîner. Je me lavai, me rasai et préparai le petit déjeuner. Immédiatement après, je me mis à classer les notes que j'avais emportées pour commencer mon projet.

Mais c'était inexplicable. Encore une fois, comme hier, je me trouvai aussi peu disposé que possible à me mettre à la tâche. Les buts qui, sur la Terre, paraissaient être d'une importance extrême semblaient soudain devenus négligeables et lointains. Des pensées différentes vinrent me distraire et mon attention vagabonde persista obstinément à revenir à cette conviction intuitive de mon insuffisance personnelle, qui m'étaient déjà venue la nuit dernière sous les étoiles.

« Si l'homme est une entité incomplète, » pensai-je, « alors que lui faut-il pour devenir complet? Quel est son complément et où se trouve-t-il? »

Dans son essence, le problème est aussi ancien que l'Homme lui-même et il ne comporte aucune solution. A toutes les époques, des humains ont avancé des réponses imaginées pour s'accorder avec leur philosophie ou leurs croyances, en basant leurs conclusions sur une logique spécieuse ou d'aveugles hypothèses ; d'autres, avec un sophisme aussi vain ou une conviction aussi fanatique, ont nié catégoriquement l'existence de cet inachèvement. Ma propre conviction, lorsque j'eus fini de considérer le problème, impliquait un paradoxe tellement saisissant que j'en fus sur-le-champ bouleversé et atterré.

Car je savais, avec une certitude aveugle, que le complément de ma déficience personnelle se trouvait ici même, tout en étant incapable d'identifier ni ce qui me manquait ni ce qui me compléterait — et avec la même certitude, qui balayait toute objection de la logique, je savais que je ne tarderais pas à connaître les réponses à ces deux questions.

Ce fut plus tard dans la matinée, alors que j'avais abandonné, en désespoir de cause, ce casse-tête stérile, que la méthode par laquelle j'étais arrivé à une conviction aussi singulière se dévoila à moi, avec une soudaineté d'autant plus troublante qu'elle ne comportait elle-même aucune explication.

Je m'étais *souvenu* que j'allais savoir.

***

Cette conception très nette me laissa partagé entre l'anxiété et l'attente, effrayé que mon bon sens eût pu céder à mon insu et avide cependant d'explorer les possibilités inhérentes à l'unique alternative qui restait.

Car le fait de se souvenir, avec une telle certitude, d'une chose *qui ne s'est pas encore produite* implique de par la nature même de sa contradiction, soit la démence, soit la seconde vue. L'évidence même n'admet

aucune autre conclusion. Je suis fou ou je suis doué de la faculté revendiquée par les médiums, mais jamais établie, de prédire l'avenir.

Naturellement, j'ai rejeté l'idée de la démence, non pas à cause d'une improbabilité réelle, mais parce qu'admettre ainsi la déraison rend plus qu'inutile toute tentative ultérieure d'analyse. J'ai considéré longuement l'alternative, rassemblant et classant chaque bribe de données pertinentes qui m'est venue à l'esprit.

Mes conclusions, bien qu'elles ne soient pas immédiatement démontrables, sont au moins logiques.

Pour commencer, je suis bien mieux qualifié que l'homme moyen pour développer un don comme celui de la double vue qui, par son essence, doit dépendre directement d'une virtuosité de perception acquise par l'entraînement. Je n'ai jamais été lié aussi étroitement que la plupart des hommes par les soucis étrangers qui, à toutes les époques, les ont détournés de la vérité. Ici je suis en mesure de bannir totalement ces soucis et le résultat est une liberté de pensée jamais encore connue.

Dans cette morne désolation martienne, j'ai réalisé une solitude impossible même sur l'île déserte de Robinson Crusoe. Aucune pensée, aucune action humaine n'empiète sur cette solitude pour interdire la réflexion. Il s'ensuit naturellement que l'isolement total doit être la condition finale requise pour le développement d'une faculté telle que celle-ci, que la solitude absolue est une condition vitale pour la coopération réellement efficace de l'esprit et du psychique. Il se peut que, du fait de mon entraînement antérieur et de ma situation présente, je sois le premier à approcher de la perfection dans la compréhension de l'Homme.

La pensée de mon visiteur timide se heurtait quelque peu à ma logique, mais ne l'ébranlait en rien. Au contraire, le souvenir de l'ombre fugitive aperçue à l'aube sembla pousser plus avant ma nouvelle faculté de mémoire anticipatrice. L'image mentale qui s'ensuivit m'électrifia littéralement par ce qu'elle impliquait.

Car, bien que je n'eusse jamais fait d'exploration en direction de ces cheminées jumelles, pas même par la voie des airs, *je me souvenais de ce qui se trouvait derrière elles.*

Cette sensation était indescriptible, cependant elle ressemblait plus que toute autre chose à ce que les Français appellent le *déjà vu,* ce phénomène étrange de double mémoire où le souvenir simultané d'une expérience semble venir se superposer sur l'expérience elle-même. Cet effet est relativement fréquent, mais a été catalogué par les psychologues comme dû à un mauvais fonctionnement paramnésiaque des processus normaux de la mémoire — une sorte de retour de flamme mnémonique — et négligé comme sans importance.

Or il n'est nullement sans importance. Je crois que le *déjà vu* représente les premières tentatives d'une faculté de perception encore dans l'œuf, se développant lentement pour pallier les désordres qui empêchent les communications entre les hommes.

Cette supposition doit être facile à vérifier. Je vais enfiler mon scaphandre et explorer le terrain, jamais vu, mais dont j'ai si bonne souvenance, qui s'étend derrière les cheminées jumelles de rocher érodé exactement au sud du « *Médée* ». Si j'y retrouve un paysage familier...

Nous verrons bien.

Troisième soir.

Depuis que j'ai consigné les notes ci-dessus, une légère compréhension du dessein que je poursuis s'est faite en moi, m'apportant une dose de confiance que je trouve surprenante lorsque je me rappelle la confusion d'esprit qui me chassa du « *Médée* » plus tôt dans la journée. Depuis, j'ai réussi à atteindre un calme relatif, mais à ce moment-là je m'étais enfui de mon astronef comme d'une prison.

Passer entre les cheminées jumelles me fit l'effet de franchir une grille familière. Au-delà se trouvait un couloir étroit et profond que je suivis sans hésitation, le reconnaissant à vue et ignorant le labyrinthe des canyons qui l'intersectaient.

Finalement, j'atteignis le point où mon visiteur timide avait disparu et je découvris, sans surprise aucune, qu'il s'était de nouveau enfui avant mon arrivée. Le couloir se terminait brusquement en une arène circulaire, dont les parois inclinées en pente douce évoquaient un amphithéâtre affaissé, percé au sud et à l'ouest d'innombrables petits conduits, qui auraient pu offrir une issue à l'indigène, mais qui, manifestement, étaient trop étroits pour livrer passage à la masse de mon scaphandre.

Cependant je n'avais aucune raison de continuer, car ici se trouvait l'endroit dont je m'étais si clairement souvenu, l'habitat probable de mon Vendredi. Le sol de l'arène était dépourvu d'abri ou de litière, ce qui m'intrigua jusqu'au moment où je me rendis compte qu'une créature capable de supporter les terribles rigueurs de la nuit martienne n'éprouvait certainement aucun besoin de protection contre les éléments. En réalité, aucun signe ne manifestait que l'endroit eût été occupé, sinon un curieux symbole, dont la construction avait dû être interrompue par mon arrivée.

Au centre de l'arène, un cercle parfait d'environ trois mètres de diamètre avait été délimité par de petits blocs grossiers de minerai, de formes et de couleurs différentes, tous disposés avec un soin méticuleux, de sorte que chacun chevauchait le suivant pour former une chaîne continue tout au long de la figure. Aucune trace n'indiquait que les morceaux de minerai eussent été façonnés ou clivés ; il était évident que le constructeur aborigène les avait trouvés à leur état naturel.

A l'intérieur du cercle une autre figure, formée de blocs similaires mais plus grands, avait été commencée ; je déterminai le motif à demi terminé et découvris que, une fois achevé, il aurait formé un pentacle presque parfait, aux pointes touchant les limites du cercle.

Il était à la fois amusant et surprenant de découvrir un motif de ce genre ici : sur Terre, une étoile à cinq branches ainsi encerclée est un des

plus anciens symboles cabalistiques, traditionnellement lié à l'évocation de démons. Pour la première fois depuis que j'avais mis le pied sur Mars — en fait, pour la première fois depuis de longues années — je me pris à éclater de rire, car l'idée d'un quelconque tour de passe-passe occulte en ces lieux était trop absurde pour mériter la considération.

Je décidai de ne pas m'arrêter à cet arrangement jusqu'à plus ample information, car, en tant que conception d'un esprit étranger, il était entièrement incompréhensible pour l'entendement humain. Il pouvait représenter n'importe quel concept, depuis l'impulsion brutale poussant l'aborigène vers une expression esthétique, jusqu'au commencement — à des fins purement pratiques — d'un nid ou d'une demeure, et il ne révélait rien de plus que ce que je savais déjà de la nature de la créature.

Les matériaux employés étaient plus révélateurs. Je savais déjà qu'il était impossible de les trouver sur la surface balayée par les vents, donc, par simple déduction, ils avaient dû être ramassés quelque part dans le sous-sol. La croûte de la planète, sujette à des tensions extrêmement fortes et à l'érosion perpétuelle par les neiges fondantes, devait être fissurée et lacérée de couloirs et de cavités souterraines, qui pouvaient recéler n'importe quelle quantité de ces fragments métalliques. Partant, la créature qui les avait ramassés avait dû fouiller le sol de Dieu sait quelles crevasses ou cavernes dangereuses.

Je me souvenais d'une caverne de ce genre.

Mon nouveau sens divinatoire me rappela l'endroit dans ses moindres détails : une vaste chambre difforme, dégouttante de stalactites et étouffée de silence, le silence d'un tombeau scellé depuis des éternités. Son sol était gondolé par l'érosion qui, durant des milliers de siècles, l'avait usé irrégulièrement, selon les couches minérales plus ou moins dures, et dans les caniveaux, parmi les arêtes rocheuses protubérantes, se trouvaient — je m'en souvenais — de riches éparpillements de blocs de minerai convenant pour achever le motif que je voyais à mes pieds.

L'entrée de cet endroit se trouvait exactement au nord du « *Médée* », à une heure de marche. Je décidai immédiatement de m'y rendre le lendemain, aussitôt après le petit déjeuner, et d'en rapporter le plus possible de ces fragments, dont le besoin était urgent.

Mais pour le moment, il me fallait regagner en hâte mon astronef, car le soleil tombait obliquement sur les murs de l'amphithéâtre et la nuit, qui descendait comme se ferme un rideau de fer, ne saurait tarder.

Donc je revins immédiatement à bord du « *Médée* » où je fis un repas hâtif et commençai à mettre mon journal à jour. Une fois ces notes terminées, je remettrai mon scaphandre et sortirai pour passer ma troisième nuit sous les étoiles ; j'en profiterai pour explorer ma nouvelle faculté à fond.

J'espère également trouver la réponse à une question qui vient seulement de m'apparaître pour me troubler plus encore : pourquoi, dans l'arène, ai-je décidé si spontanément d'aller à la caverne et d'entreprendre une mission dont je ne pouvais manifestement attendre aucun bénéfice personnel ?

Troisième matin.

La question qui terminait mon compte rendu d'hier soir a trouvé une réponse partielle : l'explication que je suis à même d'offrir se rapporte en effet uniquement à l'effet et non à la cause.

Mon but, en ramassant des fragments de minerai d'un aspect et d'un volume particuliers, est de terminer immédiatement le symbole du pentacle encerclé, dans l'arène, mais la fin impliquée par une mission aussi inexplicable me dépasse encore. Je connaîtrai ce but une fois que la chose sera terminée — mes « souvenirs » de plus en plus vifs de ce qui doit arriver m'en convainquent — mais pour le moment je dois me contenter du peu de renseignements que je possède.

J'ai préparé mon repas du matin et mis le café à bouillir ; pendant ce temps je vais consigner rapidement tout ce que je suis capable de me rappeler de mes pensées et de mes « souvenirs » de la nuit dernière.

Dès le début, je fus plongé dans un état réceptif, coloré par un sentiment *d'attente* qui dépassait tout ce que j'avais pu éprouver au cours des nuits précédentes. Le merveilleux déploiement stellaire au-dessus de moi n'avait rien perdu de sa nature impressionnante ni le morne désert érodé de son charme désolé ; je ressentais la présence terrifiante de l'un et de l'autre d'une façon plus aiguë que jamais, mais avec en plus une puissance de signification inconnue de moi jusqu'alors.

Mon intention n'était pas d'essayer de repenser aussitôt au projet qui m'avait amené ici, car j'avais appris par expérience que le plaisir du « souvenir » et le besoin pressant de savoir ne me permettraient pas de me concentrer sur un sujet aussi académique. Mais quelque caprice pervers d'association d'idées amena le sujet dans mon esprit et je sentis qu'à présent il ne fallait pas le repousser.

Dans son essence, ce projet consistait à définir, non pas la réalité (car toute conception abstraite doit nécessairement être relative, donc sujette à de multiples variations), mais les réalités possibles, les probables et les inévitables. Schopenhauer a dit que le monde est l'Idée façonnée par la Volonté — mais l'idée et la Volonté de qui ?

Cette nuit-là je compris, comme je n'aurais jamais pu le faire dans l'agitation fumeuse de la Terre, que mon projet était impossible à mener à bien, parce qu'il n'existe pas de telles réalités relatives dans le rayon de l'entendement humain. L'homme est une fourmi myope qui tâtonne sur les murs de son nid et qui émet des théories gratuites sur des valeurs qui n'ont de sens que pour lui-même. Je sais à présent qu'il existe des réalités fondamentales, mais elles ne nous intéressent pas, parce qu'elles se trouvent au-delà de notre imagination ; des races plus grandes que celle de l'Homme les ont étudiées sans succès et se sont inclinées devant cette même finalité qui a causé ma défaite. L'univers est en lui-même une chose transitoire, éphémère comme la brume matinale, fragile comme une toile d'araignée dans le vent. Rien n'est éternel et de ce fait rien

n'est réel, à moins que ce soit le silence qui est la négation ultime de l'action et de l'existence.

Aucune de ces définitions n'a été faite de mon propre chef. *Je m'en suis souvenu.*

J'ai même failli me souvenir — à tel point que je sursautai dans mon cocon isolé, un cri d'effroi sur les lèvres — *qui* me les avait soufflées.

***

Mais cette réminiscence disparut aussitôt ou peut-être n'avait-elle jamais existé. Pendant un certain temps je restai couché, tendu et troublé, me torturant l'esprit pour expliquer la mort de mon détachement méthodique de jadis. Mais la douceur et la tiédeur de mon lit étaient infiniment confortables et l'attrait de pousser plus loin l'exploration de mon nouveau talent était irrésistiblement tentant. Finalement je me détendis et m'abandonnai au plaisir exquis du souvenir.

Je me rappelai, entre autres choses, un traité affreusement terre à terre, où l'esprit était comparé à un calculateur électronique, avec des sections spécialement réservées pour emmagasiner des renseignements mnémoniques, pourvu de banques complexes de neutrons dont chacune possédait un stock thésaurisé de détails infimes, prêts à être présentés sur demande. Une analogie très bien trouvée pour décrire l'opération globale d'une fonction mécanique, pensai-je, mais qui ne répondait pas à la réalité. Car, comment une mémoire purement réactive, au fonctionnement basé sur l'expérience et la récapitulation des expériences, pouvait-elle comporter une faculté telle que la mienne : le souvenir de choses encore non réalisées?

Manifestement, la mémoire a un autre but que celui de simple enregistrement. Mais lequel?

Ma réponse n'en était pas une, c'était simplement une promesse de réponse.

Je saurais certainement demain.

La somnolence m'envahit et je m'y abandonnai avidement, confiant dans la connaissance que j'allais avoir ma réponse, car je m'étais souvenu que je devais l'avoir.

En quelque vague point transitoire entre l'état de veille et le sommeil, je perçus confusément la présence d'une créature minuscule, qui passa devant mon ballon en sautillant et s'arrêta un instant pour m'observer d'un regard aveugle, mais la torpeur me reprit avant que la curiosité eût pu gagner le niveau de ma conscience.

Le soleil brillait à mon réveil et, pour la première fois, il n'y avait pas d'offrande devant mon ballon.

Je classai la question sans aucune surprise, me souvenant que, depuis le début, la chose n'avait été rien de plus qu'une ouverture préliminaire et que sa répétition à la longue n'était pas nécessaire. Je me rendis directement à bord du « *Médée* » en emportant mon matériel de couchage.

A présent, j'ai pris mon petit déjeuner et je suis prêt à me diriger

vers le nord, dans la caverne qui contient les fragments de minerai dont j'ai besoin.

La joie de vivre qui suit une nuit de sommeil sous les étoiles me possède encore. Je suis légèrement étonné d'avoir été si vite capable de renoncer à la logique égoïste de toute une existence pour me lancer dans une entreprise non projetée par moi, mais je ne ressens pas la moindre incertitude, car je viens de me souvenir qu'une autre récompense, infiniment plus désirable que le seul savoir, m'attend après l'accomplissement de me mission.

Je suis avide de la revendiquer.

Quatrième soir.

Je ne prendrais pas la peine de consigner ces derniers détails sans l'obligation que je ressens envers ceux qui m'ont envoyé ici. Je leur dois au moins une relation complète de ce qui s'est produit ; qu'elle leur paraisse incroyable n'a rien à voir avec la question.

Un autre astronef viendra un jour — ce ne sera pas long, connaissant comme je la connais l'impatience coercitive de mon espèce — et son équipage trouvera mon journal, s'absorbera dans sa lecture et secouera la tête. Pauvre Bathory, diront-ils, il a toujours été bizarre, nous aurions dû savoir qu'il ne réussirait pas à tenir le coup.

Puis ils fouilleront le désert et les cavernes en contre-bas, à la recherche de mes ossements, mais ils ne les trouveront jamais.

Je me rappelle avoir dit plus haut que la forme, en tant que fin esthétique, a toujours eu plus d'attrait pour moi que le fond, mais cette conviction a pris le chemin de bien d'autres, depuis que le « *Médée* » m'a amené ici. A partir de maintenant j'abandonnerai toute prétention à l'exactitude sémantique ; il suffit que je laisse un message indiquant que j'ai découvert ce que tous les hommes cherchent et ont cherché depuis qu'il y a des hommes.

Mais je dois me hâter, car le temps presse.

⁂

Je trouvai la caverne exactement telle que je m'en étais souvenu, une vaste grotte silencieuse, torturée de stalactites étincelant comme de la glace à la lumière de ma lampe de poche. Le sol était rude et inégal, avec des ondulations transversales de couches rocheuses, et, parmi les arêtes, enfouis dans des couches de sable métallique luisant, trop lourd pour être emporté par les eaux torrentielles des fontes polaires, je trouvai les fragments de minerai que j'étais venu chercher.

Je n'eus aucune difficulté à faire mon choix, car je me souvenais, dans tous leurs détails, des formes, des tailles et des couleurs requises. Je déracinai les morceaux arrondis par l'eau avec plus d'avidité qu'un chercheur d'or, en éliminant certains et en laissant tomber d'autres dans

le fort sac en matière plastique que j'avais apporté du navire. Lorsque ce sac fut rempli, je l'emportai hors de la caverne, sur mon épaule, comme un péon charriant du minerai dans les mines des Conquistadores, et retournai directement à l'arène au-delà des cheminées jumelles.

Une partie de ma récompense me fut accordée lorsque j'y pénétrai. La petite créature à la forme de pied qui avait laissé son empreinte sur la gelée blanche, à l'extérieur de mon ballon de couchage, s'y trouvait déjà, comme en attente ; elle avait l'air aussi aveuglément dénuée de curiosité que la nuit dernière, quand elle s'était arrêtée pour jeter un regard dans ma direction, mais je savais que sous son extérieur inexpressif, elle était aussi avide de savoir que moi.

Je me souvins de quantités d'autres choses encore. C'était le petit constructeur qui m'avait apporté des offrandes de baies et d'eau et qui avait travaillé jour après jour pour construire le symbole cercle-et-pentacle, jusqu'à l'état à demi achevé où il était à présent. La créature était native de cet endroit désolé — une forme de vie quasi intelligente, trop basse dans l'échelle de l'évolution pour avoir même une idée cohérente de soi-même en tant qu'entité distincte ; elle s'identifiait par une vague impulsion mentale correspondant, sur le plan auditif, à un faible sifflement, et elle travaillait comme moi en vue d'une récompense.

Mais il y avait une différence. Cette créature ne ressentait rien de cette impression de carence qui m'avait bouleversé précédemment ; sa récompense ne lui était octroyée que pour le présent et plus tard elle oublierait, à sa façon obscure, qu'il s'était jamais produit quelque chose d'extraordinaire pour déranger son existence semi sensible. Mon propre cas était une autre affaire — j'allais recevoir une récompense encore plus grande.

De qui ?

Je le saurais lorsque le symbole serait terminé. Je me souvins que je le saurais et ce souvenir était pour moi une garantie suffisante.

Je laissai le petit bâtisseur qui luttait avec une précision fanatique pour aligner les fragments que j'avais vidés de mon sac, et repartis immédiatement à la caverne en chercher d'autres.

Le motif était sur le point d'être terminé lorsque je revins. Le petit bâtisseur avait épuisé son tas de fragments et en attendait d'autres avec une patience immobile. Je vidai pour lui mon sac sur le rocher nu et me reposai un court moment, absorbant les souvenirs qui déferlaient sur moi en paiement de mon labeur.

Il était amusant d'apprendre — paradoxalement, par le souvenir ! — que j'avais vu juste en supposant que mon centre mnémonique était à double but : ces souvenirs n'en étaient pas, mais avaient été enregistrés en tant que tels, parce que la faculté de les percevoir directement n'existait pas en moi. Un sourd est incapable d'entendre le son, mais il peut sentir certaines vibrations plus assourdies et les interpréter par une traduction tactile en substituant un sens à l'autre. Il en était de même pour moi et, d'une manière différente, pour le petit Martien qui travaillait

à mes pieds. Ce que nous ressentions, lui et moi, n'était pas une communication mais des harmoniques de communication.

Avec qui?

Je le saurais lorsque le symbole serait terminé...

***

Au retour de mon troisième voyage, le pentacle était à quelques minutes d'être achevé, mais cette fois je ne m'attardai pas pour recevoir ma rémunération. Le flot déclinant de la lumière solaire m'avertit que je devais me hâter si j'avais l'intention de terminer avant la tombée de la nuit, aussi vidai-je simplement le contenu de mon sac, laissant au petit Martien le soin d'en faire le tri, et retournai-je une fois de plus à la caverne.

Il n'était pas nécessaire que je m'attarde. Ma récompense vint avec moi.

Pendant tout le trajet de retour vers la caverne je me rappelai, avec une clarté plus vive que dans tous les souvenirs, la nature de celui pour lequel je peinais.

Il vient d'un monde au-delà du semis d'étoiles connu de nous — un monde parmi les myriades de mondes projetés à travers le Cosmos plus vaste, dont notre propre univers n'est rien qu'une facette mineure — mais comment pourrais-je dire *où* il se trouve, comment consigner en mots froids et stériles de tels concepts (l'espace et le temps n'en sont que deux parmi une multitude), des concepts au-delà de toute possibilité d'élucidation?

Il n'est une entité corporelle dans aucun sens définissable, et il n'a pas à se servir de lourds astronefs disgracieux pour voyager d'un monde à l'autre et se projeter de-ci de-là à travers l'abîme, à son gré. Il a voyagé depuis des millénaires et voyagera pendant des millénaires. A ce propos une vérité ironique me vient à l'esprit : il s'est révélé à des hommes bien avant maintenant, brièvement et sous différentes apparences nées de leurs propres imaginations, par l'opération d'une fonction naturelle découverte fortuitement par nos anciens et saluée par eux comme une loi magique du symbolisme.

Car, alors qu'il n'a pas besoin d'un véhicule physique, il lui faut un support matériel, une « matrice » pour regrouper ses réserves d'énergie et projeter intacte sa force. Les hommes ont déjà bien souvent rencontré le modèle de cette matrice autrefois. Le cercle-et-pentacle en est une ; ce grossier dispositif de fortune que nous construisons, le petit Martien et moi, est destiné à ce but ; il doit lui permettre de concentrer de nouveau ses énergies pour retourner vers le monde d'où il est venu.

Comment se fait-il qu'il ait échoué ici, impuissant, avant mon arrivée? Je le sais, mais suis dans l'impossibilité d'expliquer les concepts que cela implique. Je me souviens d'une vaste confusion de forces en conflit, qui aurait pu être un ouragan cosmique fouettant les océans

spatiaux entre les univers, un bizarre typhon intergalactique qui l'avait fait partir à la dérive.

Son nom, si la nette et forte résonance de pensée qui le distingue de ses semblables peut être appelée un nom, résonne en moi comme le pincement de la corde d'une contrebasse géante.

THRUMM !

Je suis l'instrument de son évasion et ma récompense est mon achèvement.

Car lui et son peuple sont les compléments naturels des hommes, et le seront universellement lorsque les hommes auront évolué suffisamment pour chercher la réponse à leur besoin séculaire. Tel qu'un esclave est sans son maître — je me sers de cette analogie avec fierté — tel je suis sans *Thrumm.*

Maintenant que je l'ai connu, je ne saurais supporter l'existence seul et c'est pourquoi nous ne serons plus jamais séparés.

***

Je me suis arrêté sur le « *Médée* » le temps suffisant pour terminer mes notes, mais à présent je dois me hâter. Je n'aurais pas risqué de m'attarder si je n'avais eu deux dettes que j'estimais devoir honorer : laisser un compte rendu détaillé pour ceux qui m'ont envoyé ici et avouer à Steven Sobieski que moi qui, dans le temps, étais trop jaloux de ma liberté pour même tolérer l'amitié de tiers, je suis maintenant un serviteur et même moins que cela.

Mais je ne trouve pas ma nouvelle condition dégradante. J'en ressens plutôt une vanité sereine et un amusement rétrospectif à l'égard de l'égoïsme qui teinta mes pensées à partir du moment où, pour la première fois, je m'éveillai dans mon ballon de couchage et découvris à l'extérieur l'offrande de baies et d'eau.

Car j'avais cru comprendre que ce gage était donné, comme tout autre cadeau, en signe de conciliation ou d'apaisement. Je me trompais : ce n'était pas une offrande, mais une offre.

Comment fait-on pour gagner l'amitié d'un chien? On lui parle doucement et on lui donne un os.

Je me trompais également en me prenant pour Crusoe et en considérant *Thrumm* comme un « Vendredi » suppliant, car dès le début nos positions véritables étaient exactement l'inverse. Mais j'ai racheté mon erreur. Mon labeur lui a procuré la possibilité de s'évader de la planète déserte où le destin avait fait de lui un naufragé et il me récompense en m'acceptant comme compagnon et en m'emmenant vers l'autre monde.

Nous partons ce soir, dès que son radeau de l'éther sera prêt — *Thrumm,* le maître, et moi, Bathory, son serviteur.

LE « JOUEUR D'ÉCHECS » ET SA LITTÉRATURE

par J.-J. BRIDENNE

Ce fut une faune bien étrange que celle qui envahit les salons du XVIIIe siècle par lès soins d'inventeurs et d'artisans géniaux comme les Jacquet-Droz, Vaucanson et leurs émules : trilles et battements d'ailes d'oiseaux mécaniques; reptation de chenilles d'or; canard digérant; aspic à vapeur se précipitant sur scène pour donner la mort à la Cléopâtre de Marmontel; joueurs et joueuses artificiels d'instruments musicaux dont le modèle demeure cette Joueuse de Tympanon à la physionomie inspirée, dit-on, de celle de Marie-Antoinette; « écrivain » traçant à la plume sur une page blanche la phrase : « Je ne pense pas, ne serai-je donc ? »; têtes parlantes comme celle de l'abbé Mical que son constructeur détruisit par désespoir de ne pas arriver à reproduire parfaitement la voix humaine... Annonciatrice du grand essor prochain de l'économie machiniste, l'admiration pour cette mécanique toute pittoresque (1) est intense et chacun semble prêt à tout en attendre, d'autant que la même époque voit se répandre les conceptions purement sensualistes et « mécaniciennes » de la physiologie et même de la pensée. Dans ces conditions, la machine à jeux de Kempelen pouvait étonner, mais relativement peu, susciter l'enthousiasme, mais non les dénégations et les polémiques. La « foi » était là et, en règle générale, ceux qui virent cette mystérieuse machine admirent implicitement que, par son ingéniosité, l'Homme était parvenu à reproduire non seulement ses apparences, ses comportements extérieurs, mais aussi son comportement interne.

Le baron Wolfgang de Kempelen (ou Kaempelen) était né à Presbourg le 3 janvier 1734 et avait manifesté de bonne heure de vives aptitudes pour la mécanique. Ce fut cependant une carrière administrative qu'il suivit et qui le porta au rang de conseiller de cour. Brillant joueur, il eut l'honneur d'être parfois le partenaire aux échecs de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. En même temps, il construisit divers automates, en particulier des androïdes musicaux et une « machine parlante » qui, vers 1778, arrivait à émettre par soufflets des syllabes et quelques mots. Force est bien de dire que l'essentiel de sa renommée ne vint pas à l'inventeur-courtisan de ces authentiques et ingénieuses mécaniques, mais de son « Joueur d'échecs », chef-d'œuvre dans l'art de la duperie. Sur une caisse destinée à contenir les rouages, ressorts, etc., s'érigeait un buste d'homme en costume oriental avec tête et bras mobiles qui, la machine remontée, livrait des parties d'échecs... qu'il gagnait, déjouant les ruses de partenaires vivants. Le baron de Kempelen le présenta en plusieurs villes avec un succès qui ne laissa pas de lui valoir une certaine réputation de sorcellerie. Il devait mourir à Vienne, en 1804, laissant une œuvre lyrique : « *Persée et Andromède* » et une œuvre scientifique : « *Le mécanisme de la parole humaine* ».

Vendu par le fils de son constructeur, le Joueur d'échecs devait reparaître en 1819-1820, à Paris notamment, par les soins du mécanicien et musicien allemand Léonard Maelzel, inventeur du métronome, réalisateur d'un orchestre automatique à quarante-deux personnages qui exécutaient les grands morceaux de l'époque. De nouveau cet automate (qui joua, paraît-il, des parties avec Louis XVIII) fit couler beaucoup d'encre et de paroles; mais, cette fois, son secret était discuté de près et l'on n'allait plus y voir qu'un brillant instrument d'illusionniste. Vers 1830, sir David Brewster lui consacra une de ses « *Lettres sur la magie naturelle* », niant qu'il fût un véritable automate et, *a fortiori*, qu'il fût inexplicable. Poe s'en inspira pour sa nouvelle, plus exactement son article critique intitulé « *Maelzel's chess-player* ». Celui-ci emporte les derniers

---

(1) Il ne faut cependant pas oublier que certaines trouvailles de Vaucanson allaient revêtir un sérieux intérêt industriel.

doutes sur la nature mécanique du Joueur d'échecs. Sans être d'accord sur tous les points techniques avec Brewster, l'écrivain américain s'attache comme lui à prouver que, derrière un simulacre de mécanisme, un être humain de petite taille était caché dans la boîte-siège, véritable coffre à double fond, et qu'il menait les parties d'échecs. Une fois de plus, le maître en histoires mystérieuses et en effets hallucinatoires s'est entendu à démonter un mystère, à expliquer naturellement et raisonnablement une apparente fantasmagorie. Et à l'expliquer avec justesse, comme on put s'en rendre compte par la suite quand Robert-Houdin reconstitua et exhiba le « Joueur d'échecs de Maelzel ».

Mais ces explications terre à terre, ramenant le prodige (même soi-disant mécanique) à un « truc » de prestidigitateur, ne pouvaient faire l'affaire des irréductibles rêveurs. Et Villiers de L'Isle-Adam imaginera sur le papier un pur androïde, autrement merveilleux que tous ceux de la réalité : la ravissante femme-automate réalisée pour le héros de « *L'Eve future* ». Il est vrai que pour lui donner effectivement vie, pour « spiritualiser » la statue animée et parlante, il faut des manœuvres occultes qui introduisent en elle une belle âme en exil. Là est le principal des symboles voulus par Villiers, tout entier attaché à montrer que la science des hommes peut parodier la vie, mais non la créer, et que les plus remarquables artifices mécaniques trouvent vite leurs limites. Par là — et contrairement à ce qu'on serait porté à croire — l'auteur de « *L'Eve future* » rejoint Poe, puisque celui-ci avait visé à démontrer que le Joueur d'échecs était obligatoirement un faux semblant. Il semble même, à le lire, qu'il juge impossible par principe la réalisation d'une mécanique à comportements « intelligents », d'un automate susceptible (sans truquage) des prouesses prêtées au sien par von Kempelen. Or on sait qu'une telle réalisation a été accomplie et bien dépassée. Le XXe siècle naissant a vu, en effet, la construction par Torres y Quevedo non pas d'un « joueur » androïdien, mais d'un jeu d'échecs automatique, d'un dispositif électromécanique authentiquement capable d'assurer une fin de partie contre un joueur humain. Sans doute ne réalisa-t-il jamais que quelques coups simples et toujours identiques; du moins ébauchait-il l'aptitude des machines à l'auto-contrôle, au raisonnement de type mathématique et même à une sorte de discernement. C'est pourquoi, malgré son caractère relativement simple et classiquement mécanique encore, le « Joueur d'échecs » de Torres y Quevedo mérite d'être considéré comme le père de cette cybernétique que nous savons être presque aussi féconde dans le domaine spéculatif et imaginatif que dans le domaine industriel, physico-mathématique et sociologique.

Contestée par Edgar Poe et d'autres, la possibilité des « machines à penser » fut entrevue par Ambrose Bierce (né en 1842, disparu en 1912 ou 1913). Sa nouvelle, « *Le maître de Moxon* », est sans doute la première œuvre littéraire qui fasse expressément apparaître une mécanique construite de mains d'homme, mais se contrôlant elle-même et se retournant contre son créateur. Le héros de Bierce croit que l'intelligence volontaire n'est pas un strict attribut de la nature humaine et la recherche dans certaines manifestations végétales et cristallines. C'est en s'en inspirant qu'il réalise une mécanique pensante. Celle-ci revêt encore un aspect anthropomorphique, guère différent de celui du « Joueur » de Kempelen et Maelzel, puisqu'elle se présente sous la forme d'un Turc colossal; mais elle fonctionne rigoureusement par elle-même et fait preuve d'initiative. Moxon joue avec son automate et triche, l'automate se jette alors sur lui et tous deux disparaissent dans l'incendie causé par leur lutte. Au fond, tous les romans, contes et spectacles inspirés par le thème des robots en révolte contre l'homme sont larvés dans cet écrit d'un des plus grands écrivains fantastiques, un des moins connus aussi.

Au nombre de ces œuvres, on ne peut compter « *Le joueur d'échecs* », roman d'Henri Dupuy-Mazuel. L'auteur y met en scène le baron de Kempelen et ses multiples automates, vrais ou faux. Physicien et artiste de mérite, aventureux dilettante, ce conseiller aulique de la couronne de Hongrie

narre comment il a été amené, pour sauver un jeune gentilhomme polonais, proscrit politique, à monter sa gigantesque et raffinée mystification du joueur automatique et à faire jouer aux échecs sa souveraine avec celui qu'elle avait condamné à mort, caché à l'intérieur de la pseudo-machine. Extrêmement agréable, ce roman serait presque un témoignage historique ne relevant d'aucun merveilleux, s'il ne comportait une rencontre de Kempelen et de Cagliostro au cours de laquelle le second donne au premier un élixir qui lui permettra non seulement d'échapper à un feu de peloton, mais de survivre jusqu'à nos jours. Dans les débuts du parlant, un film a été tiré de cet ouvrage de Dupuy-Mazuel, dont un des plus frappants passages est celui où un argousin, venu perquisitionner chez le baron de Kempelen, détruit ses appareils et ses poupées et déclenche ainsi des soldats mécaniques qui le percent de coups.

Pour séduisante que puisse être une telle production, elle n'a rien du caractère prophétique de celle d'Ambrose Bierce, et il est aisé de mesurer le chemin qui la sépare des multiples S.-F. présentement inspirées par la « machine à penser ». Très exactement le chemin parcouru de l'automate à la calculatrice et l'interpréteuse électroniques, des débats sur les historiques. « Joueurs d'échecs » aux débats d'actualité brûlante sur la cybernétique.



Documentation bibliographique

Livres de " science-fiction " ou assimilés récemment parus

SCIENCE-FICTION

CAMPBELL (John W.). — Le ciel est mort. Coll. « Présence du Futur ». *Denoël*.. **450 fr.**

FRENCH (Paul). — La bataille des astres (*). Coll. « Johns ». *Presses de la Cité*.. **220 fr.**

PRIOLY (Lucien). — Alerte aux Martiens. *André Martel* .... **480 fr.**

SOUTHALL (Yvan). — Opération Soucoupe (*). Coll. « Johns ». *Presses de la Cité*.. **220 fr**

STATTEN (Vargo). — La force invisible. Coll. « Anticipation ». N° 49. *Fleuve Noir*. **240 fr.**

(*) Romans pour les jeunes.

TOLSTOI (Alexei). — Le déclin de Mars (*). *Sélection L.I.R.E.* .... **200 fr.**

EPOUVANTE

KELLER (David). — Désert des spectres. Coll. « Angoisse ». N° 5. *Fleuve Noir* .... **225 fr.**

DOCUMENTAIRE

YGE (d') (Claude). — Aperçu sur le grand œuvre des alchimistes. *Dervy-Livres*.. **1.260 fr.**

WALTER (Grey). — Le cerveau vivant. *Delachaux et Niestlé* .... **900 fr**



Service bibliographique

Plusieurs lecteurs de Province et des Colonies nous ont signalé avoir des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques. Ils nous ont demandé si nous pouvions les leur procurer. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine policier.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris-9e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Paiement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Le livre du mois est « *L'heure H a-t-elle sonné pour le monde ?* », par Charles-Noël Martin (Grasset).

Les périls de l'âge atomique ont déjà fait l'objet de nombreux récits de « *Fiction* » et notamment « *L'avertissement* », de Peter Phillips (« *Fiction* » n° 12). Le livre de M. Charles-Noël Martin est aussi un avertissement : selon lui, non seulement une guerre atomique nous serait fatale, mais encore *les expériences de bombe H mettent déjà l'humanité en péril.* M. Martin apporte des preuves écrasantes à l'appui de cette thèse nouvelle. Dans l'enquête actuellement publiée par le journal « *France-Soir* » les plus grands savants du monde confirment ses déclarations. Albert Einstein lui-même a fait précéder son livre d'un important message.

Le lecteur de science-fiction sera particulièrement intéressé par ce que M. Martin nous dit des possibilités de mutations dans l'espèce humaine à la suite des explosions H. Les « slans » d'A. E. Van Vogt sont-ils en train de naître ?

La possibilité d'un déluge d'acide nitrique créé dans l'atmosphère et d'un nouvel âge glaciaire est également saisissante. D'autres civilisations, avant la nôtre, ont-elles subi le même sort ? Il faut lire le livre de M. Martin, il nous place tous — et plus particulièrement les savants — devant nos responsabilités.

C'est cette question de la responsabilité du savant que soulève le passionnant ouvrage de M. Claude d'Ygé : « *Nouvelle assemblée des philosophes chimiques: aperçu sur le Grand-Œuvre des Alchimistes* » (Dervy-Livres, Paris).

Les alchimistes croyaient que les secrets de la matière étaient effroyablement dangereux et ne devaient être approchés qu'avec un cœur pur et une ferveur quasi religieuse.

Les savants modernes — genre Dornberger ou Teller — toujours prêts à tuer un nombre illimité d'innocents pour prouver la justesse d'une théorie, feraient bien d'adopter une telle attitude.

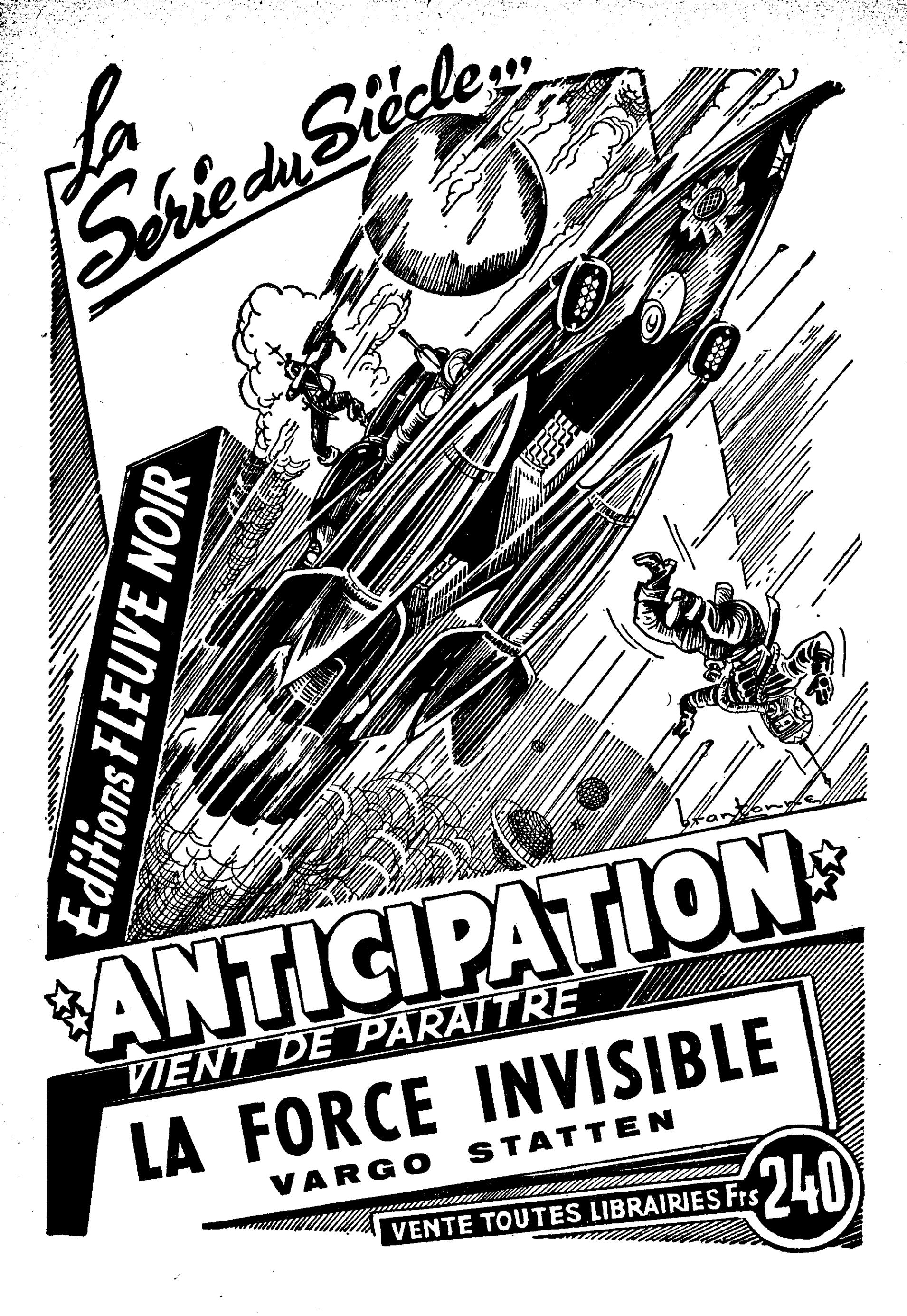
Le livre de M. d'Ygé, véritable anthologie de l'alchimie, nous montre ce que pensaient les alchimistes et fait apparaître l'alchimie sous son vrai jour : religion plutôt que préchimie naïve. Le lettré cultivé y sera frappé par le nombre de passages sur l'alchimie provenant d'écrivains célèbres, de Rabelais à Blaise Cendrars. Et le conseil donné par le papyrus Harris (papyrus d'alchimiste égyptien) : « *Fermez les bouches! Clôturez les bouches!* », ne se retrouve-t-il pas dans les modernes consignes de secret, dans le récent aveu d'Oppenheimer : « *Dans un sens profond, qu'aucun ridicule à bon marché ne saurait effacer, les savants ont connu le péché* ».

La mentalité alchimique était très loin de la nôtre. C'est dans un monde aussi lointain que le leur que nous mène notre ami Samivel dans « *Trésors de l'Egypte* » (Arthaud).

Les lecteurs de « *Fiction* » savent que Samivel n'est pas seulement un alpiniste et un des meilleurs dessinateurs humoristiques de l'époque, mais un essayiste original. Le grand public l'apprendra dans cet album merveilleux qui nous fait voyager dans l'ancienne Egypte. Le texte de Samivel est profond et admirablement écrit. Les illustrations — en noir et en couleurs — sont un véritable voyage dans le Temps, dans un monde inconnu.

C'est aussi à un grand voyage que nous invite M. Joachim G. Leithaüser dans « *L'homme à la conquête de l'Univers* » (Plon, éd.).

Ce livre est l'histoire des explorateurs passés, présents et futurs. Des Carthaginois aux futurs explorateurs des planètes, de la coquille de noix à l'astronef atomique, l'auteur retrace pour nous la passionnante aventure de l'humanité à la conquête de la Terre d'abord, des autres Terres du ciel ensuite. Trois parties : « *Sur l'immensité océane* », « *A l'intérieur des*



La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
brantonne
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
LA FORCE INVISIBLE
VARGO STATTEN
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

continents » et « *L'aventure continue* », nous mènent, à travers trente siècles d'explorations, jusqu'au rivage des autres planètes. Livre chaudement recommandé.

J. B.

●

Yves Dermèze, Grand Prix du Roman d'Aventures 1950, a fait paraître le même mois deux romans dont un, « *Le titan de l'espace* » (Ed. Métal, Série 2.000), est un A. S. de classe internationale. Le sujet n'est pas nouveau, Van Vogt l'a déjà traité dans « *La faune de l'espace* » (et plusieurs auteurs avant lui). Si nous sommes tellement satisfaits de cet ouvrage, c'est en raison de la façon dont le thème a été traité, développé et présenté, à cause aussi de la maîtrise de l'architecture et de l'écriture. Son héros est Chob, Etre-Force de l'Espace qui, pour ne pas périr, doit absorber de l'énergie vitale. Il s'attaque donc à un astronef dont les occupants voient leur vie « aspirée », tout en continuant de vivre comme des automates. Chob s'introduit dans le corps d'un des astronautes, Staner, afin de pouvoir retourner sur Terre et de se repaître de l'essence vitale des deux milliards d'hommes. Malheureusement pour lui, notre monde est déjà occupé par un autre Etre-Force, Akar, beaucoup plus petit et plus faible que Chob, qui ne tire des hommes qu'une subsistance strictement nécessaire à sa survie et qui, évidemment, désire protéger notre planète contre le géant envahisseur, capable d'anéantir toute la population du globe. Akar, lui aussi, s'introduit dans des corps humains (mais avec le consentement des intéressés). Ajoutons que ce conflit spatial se complique d'un conflit terrestre, car l'Europe, aux mains de trois dictateurs, en veut à mort à l'Amérique — et vice-versa. Sur ces données, Dermèze a bâti un roman de qualité, autant *suspense* que science-fiction, que nous vous recommandons chaleureusement.

Ce même auteur a écrit, sous le titre de « *Folie rouge* » (Ed. de l'Arabesque), un roman de terreur, point mal bâti, mais qui s'adresse à un tout autre public. C'est l'aventure de cinq Français, expatriés en Nouvelle-Guinée, qui, capturés par des Alfourous, se voient inoculer la « folie rouge », espèce de maladie (?) contagieuse qui pousse le contaminé, dans ses moments d'irresponsabilité, à se transformer en véritable fauve, tuant tout ce qui lui tombe sous la main. Effectivement, la mort frappe un des jeunes gens. Mais lequel des survivants est le fou sanglant ? Le thème, on le voit, est de caractère policier; le traitement, lui, a tendance à se montrer grandguignolesque. Sans satisfaire les difficiles, « *La folie rouge* », à cause de son côté « terreur », plaira certainement à nombre de lecteurs populaires.

« *Les Atlantes du ciel* », roman de Y.-F.-J. Long (Ed. Métal, Série 2.000), figurait parmi les ouvrages sélectionnés par le jury du Grand Prix du Roman d'Anticipation Scientifique. Ajoutons que, ne fût-ce le caractère exceptionnel de « *La naissance des dieux* », de Charles Henneberg, c'est certainement ce roman qui aurait remporté le prix. L'un des principaux griefs qu'on lui fit à l'époque était de n'être qu'un très bon S.-F. et non pas quelque chose d'extraordinaire. (Les membres d'un jury espèrent toujours pouvoir couronner un ouvrage sortant de l'ordinaire.) Mais c'était reconnaître en même temps ses qualités. L'œuvre a pour thème une expédition intergalactique au cours de laquelle des astronautes terriens et martiens découvrent des hommes bleus, parlant une langue proche du basque et qui se révèlent être les ancêtres non seulement des Atlantes, mais de l'humanité tout entière. Puis, par suite d'une erreur de navigation dans le Temps, nos héros atterrissent sur Terre dans... 600.000 ans; ce qu'ils voient n'est pas précisément drôle. Le début de l'ouvrage est un peu lent, mais dès qu'on commence à découvrir des planètes inconnues, l'action s'anime et les chapitres qui se déroulent sur Kromas sont parmi les plus intéressants. En résumé, un roman qui mérite largement votre attention.

« *Les étoiles ne s'en foutent pas* », roman de Pierre Versins (Ed. Métal, Série 2.000), avait, lui aussi, été retenu par le même jury. C'est un ouvrage bourré de qualités, mais dont la fin, pour drôle qu'elle soit, est trop « chargée » — ne prononça-t-on pas, à cette occasion, le mot de « canu-

lar » ? C'est d'ailleurs une œuvre à thèse, un aspect de la lutte contre le racisme et qui, de ce fait, a droit à nos égards. Mais le décalage est trop grand entre les premières cent quarante ou cent cinquante pages, d'une haute tenue tant littéraire que scientifique, et la fin qui, à un certain moment, tourne à la grosse farce. Que ces réserves d'un critique chargé de veiller à l'ensemble des mérites d'un livre ne vous découragent d'ailleurs pas de lire « *Les étoiles ne s'en foutent pas* ». A signaler aussi l'habileté avec laquelle Versins nous présente ses personnages. On les croirait Terriens et pourtant... Nous n'en dirons pas plus long, car ce serait gâcher votre plaisir. Quant à l'histoire, sachez qu'on nous dépeint la vie dans un univers jouissant d'une civilisation prodigieuse et dont les habitants ont réussi à maîtriser tous leurs instincts. Malheureusement, des intrus surviennent et... Non, là encore ce serait trop révéler. En résumé, une œuvre intéressante, partiellement ratée.

Nous avons beaucoup aimé « *Opération Aphrodite* », de Jimmy Guieu (Fleuve Noir), car, une fois de plus, il se fait l'apôtre de l'entente entre tous les hommes. Ici, ce sont Russes et Américains qui s'affrontent sur la Lune, bientôt obligés de s'unir et de combattre en commun un ennemi mortel qui les menace d'anéantissement. La situation se trouve encore plus compliquée du fait de l'intervention des Polariens et des Denebiens, que nous avions déjà rencontrés dans « *L'Homme de l'espace* », du même auteur.

« *Désert des spectres* » (The solitary hunters), de David Keller (Angoisse-Fleuve Noir), est à la fois un roman d'anticipation et de terreur. D'anticipation, il l'est même sur un double plan, puisque, d'une part, il donne l'impression de se dérouler dans quelques années et, d'autre part, il y est question d'une race de guêpes géantes. Quant à la terreur, elle est soigneusement entretenue dans ce camp-prison où un riche savant américain a offert au gouvernement de prendre « en pension » mille condamnés de droit commun par an, sans rien demander en échange, mais à charge pour les autorités de ne pas lui poser de questions. Un puissant *racketeer* s'y intéresse toutefois, sa fille ayant été envoyée dans ce camp mystérieux, et charge un entomologiste de percer le mystère. L'ouvrage n'est pas dénué de qualités, mais l'antichute de la fin (c'en est une, incontestablement) détruit quelque peu les effets des chapitres précédents. Signalons que, en raison de la nature particulièrement réaliste de la jaquette, voilà un ouvrage à ne pas laisser traîner dans des foyers où il y a des enfants sensibles.

« *Le carnaval des épouvantes* », de Max-André Dazergues (Ed. de l'Arabesque), est placé sous le signe de la Frayeur (nom de la collection). Avec son petit côté irréel, il fait, en effet, songer à une espèce de cauchemar. L'action se déroule à Venise où un jeune Français, Bernard Moraines, se trouve mêlé à une sombre histoire d'amour et de jalousie. Le héros est d'une naïveté parfois affligeante, au point qu'il nous fait penser à un fantoche. D'autres personnages, en revanche — Domenico le gondolier et le Pierrot Rouge en particulier — sont très humains. Un ouvrage de série qui trouvera certainement de nombreux amateurs parmi la clientèle populaire à laquelle il semble destiné.

I. B. M.



ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. — **La ligne : 150 fr.**

RECHERCHE : « *Calcul des erreurs absolues et des erreurs relatives* », par W. de Tannenberg. — Faire offre : Mme Gramet, 20 *bis*, rue Louis-Blanc, Paris-10e.

LE FANTÔME DE LA RUE MORGUE

par *F. HODA*

« *Phantom of the rue Morgue* », de Roy del Ruth, est un amalgame du fameux récit de Poe (dont il s'inspire), de Jeckyll et Hyde, de King Kong et de beaucoup d'autres films et histoires. Il résume à lui tout seul les tendances les plus diverses du cinéma d'épouvante. Il est à la fois bon et très mauvais.

Les amateurs d'émotions violentes y trouveront leur compte. J'ai entendu plus d'un spectateur manifester bruyamment ses réactions et la salle suivait avec une attention tendue les diverses phases de ce « shocker » plein de mystère et de terreur. Tourné en trois dimensions, seule la version plate sort en France. Mais les nombreux effets de relief (couteaux lancés vers le spectateur, trapézistes envahissant l'écran, lions et gorilles s'élançant vers la salle, etc.) semblent pourtant à leur place et ajoutent encore à l'énervement du public. On regrette seulement les lunettes qui en auraient amplifié la puissance, comme dans « *L'homme au masque de cire* », que les décors, les costumes et les excellentes couleurs rappellent sans cesse. La mise en scène de Roy del Ruth est importante. Ce qui n'est pas étonnant si l'on se souvient que ce sexagénaire a signé la première version du « *Faucon maltais* » (1). Venu en 1915 à Hollywood, il débuta comme scénariste de Mack Sennett avant de travailler avec les plus grandes vedettes de l'époque : Ben Turpin, Harry Langdon, Mabel Normand, Gloria Swanson, etc. Après avoir réalisé plus de 150 courts métrages, il dirigea de nombreux grands films, parmi lesquels je citerai : « *Chercheurs d'or* », « *Le retour de Topper* », « *Bureau of missing persons* », « *Les cadets de West Point* », « *Le bal des mauvais garçons* », etc. C'est dire qu'il a abordé tous les genres au cours de sa longue carrière et cette expérience variée le sert aussi bien dans les scènes de terreur que dans les séquences se déroulant au music-hall ou à Luna Park.

« *Le fantôme de la rue Morgue* » constitue en quelque sorte l'aboutissement des tendances actuelles du cinéma d'épouvante. Délaissant les vieux accessoires (châteaux maudits, vampires, loups-garous), le genre se teinte de plus en plus d'une certaine dose de scientisme simpliste. Un des personnages, le Dr Marais (Karl Malden), fait un cours sur le réflexe conditionné et la psychologie freudienne... qui est du niveau du certificat d'études primaires (et encore !). Le film de del Ruth véhicule une sexualité agressive et morbide à peine déguisée : les belles Allyn McLerie, Veola Vonn et Dolores Dorn, se font sauvagement assassiner en déshabillés plus que suggestifs, tandis que la très jolie héroïne Patricia Medina est enlevée par un gorille amoureux d'elle. Il y a aussi l'inévitable savant fou (auquel Boris Karloff avait prêté sa figure durant l'entre-deux-guerres). Aujourd'hui ce personnage habituel de l'épouvante et de la science-fiction cinématographiques a légèrement évolué : il est névrosé et bourré de complexes. Il est joué ici par... non, je ne vous raconterai pas l'histoire.

Le générique cite « *Double assassinat dans la rue Morgue* » que tout le monde connaît. Fort heureusement pour la mémoire d'Edgar Allan Poe, le film de Roy del Ruth n'a pas grand-

(1) Il s'agit non pas du film de Huston (1941), mais de la première version cinématographique du roman de Dashiell Hammett, tournée, toujours par la Warner Bros, en 1931. Je profite de cette occasion pour signaler à mes lecteurs la deuxième sortie du film de John Huston. Malheureusement la bande que je suis allé revoir au « *Broadway* » est très mutilée; ceux qui n'ont pas déjà vu le film ou lu le livre ne comprennent rien à l'histoire.

chose de commun avec son célèbre récit, dont on n'a retenu, dans une brève séquence, que le cadavre dans la cheminée et les « clous » des deux fenêtres. Pour le reste, les scénaristes Harold Medford et James R. Webb ont inventé ou brodé à leur guise. Dupin devient professeur d'Université et premier suspect (Steve Forrest). D'un trait de plume on ignore sa mysoginie pour le fiancer à Patricia Medina. Le gorille appartient bien à un marin, mais il sert d'instrument à des meurtres prémédités. Le mobile : jalousie morbide de l'assassin. Dupin mettra la police sur la voie, mais il procède plus par divination que par déduction. L'intrigue policière, d'ailleurs bien racontée, rappelle à peu de choses près celle de « *Pièges* » et dispense généreusement le « suspense ».

En somme, à part quelques détails, il ne reste de l'œuvre de Poe que le nom de cette imaginaire rue Morgue qui nous vaut dès le début une belle gaffe de la part du réalisateur : une femme court follement dans des rues sombres, appelant la police; elle rencontre un agent à un carrefour, s'arrête et s'écrie, essouflée : « Meurtre, meurtre dans la rue Morgue ! » et indique une direction opposée à celle où se trouve la caméra. Tous deux courent dans la direction indiquée, s'éloignant de la caméra fixe. Celle-ci se lève lentement et cadre sur une plaque : « *Rue Morgue* », qui indique justement la rue perpendiculaire à celle où se sont engagés les protagonistes ! Les erreurs de ce genre sont nombreuses. Au Jardin des Plantes l'inspecteur Bonnard (Claude Dauphin) et ses agents courent après le gorille qui vient d'enlever l'héroïne et d'escalader un arbre. L'inspecteur demande un filet pour recevoir la fille. On lui en apporte un tout de suite (depuis quand le Jardin des Plantes joue-t-il les Luna Park pour acrobates ?). Et quel filet ! Ultra-moderne, rappelant ceux dont sont dotés les pompiers de San Francisco. On voit aussi un agent procéder à des interrogatoires avant l'arrivée de la P. J., un inspecteur passer à tabac un suspect devant tous les témoins, etc. Pris au jeu de « hou, fais-moi peur ! », le réalisateur en a oublié les questions de détail; pourtant un souci du costume d'époque vient aggraver ces petits défauts.

Une autre erreur dans la construction du récit est la séquence finale. Le film aurait très bien pu s'arrêter au moment du sauvetage de l'héroïne. Au lieu de cela, on nous inflige cinq bonnes minutes comme pour nous prouver que le mariage aura lieu sûrement entre Dupin et sa fiancée. Cette hantise des noces finales dans le film policier est pour le moins étonnante; quand donc comprendra-t-on qu'elle ne fait que rompre le déroulement implacable du mystère ?

Un mot sur les acteurs. Je n'ai pas aimé la façon dont Claude Dauphin se plie à son personnage d'inspecteur de la police judiciaire : il n'a rien de Maigret, encore moins des détectives anglo-saxons. Il aurait pu mettre sur la voie son metteur en scène. Après tout, il est fort possible qu'il ne soit pas amateur de romans policiers. Ceci dit, son jeu est honnête. Les autres font tout ce qu'ils peuvent pour se prêter aux exigences du sujet. Les acrobaties des Zachinis se laissent voir; spécialement destinés à la version en trois dimensions, ils tombent ici, si j'ose dire, un peu à plat. Jacques-le-Marin, personnifié par Anthony Caruso, ressemble plus qu'à un matelot à J. Caroll Naish. Je signale aussi l'existence d'un personnage qui tient un petit rôle et dont le patronyme, Brévert, est assez curieux. Quant à l'interprétation féminine, elle est composée en majorité de fort belles filles.

Pour terminer, je reviendrai à ce que je disais au début. Considéré comme spécimen du cinéma d'épouvante actuel, le film de Roy del Ruth est très soigné et atteint son but essentiel qui est de procurer quelques émotions violentes. Mais en même temps, il nous montre à quel point le film fantastique s'est déprécié depuis les chefs d'œuvre du muet. « *Caligari* », « *Nosferatu* », « *Mabuse* », attestaient d'une profondeur où le fantastique extérieur s'alliait à une sorte de « bizarre » intérieur et atteignaient au mythe. On ne retrouve pas dans les films d'épouvante d'aujourd'hui cette poésie magique qui se dégageait jadis du genre. Il ne reste plus que l'accessoire, le bric-à-brac grandguignolesque. Le fantastique, dans ces films, est un fantastique de pacotille qui n'a rien à voir avec l'art.

REPRISES A LA CINEMATHEQUE

Ceux qui s'intéressent à l'histoire du film fantastique et de mystère ont pu suivre avec une attention particulière les derniers programmes actuels de la Cinémathèque. Les reprises de « *Nosferatu le Vampire* », de Murnau, de « *La nuit mystérieuse* », de Griffith, de « *Vampyr* », de Dreyer, etc., soulignent la décrépitude du genre d'aujourd'hui.

J'ai revu, dans le cadre de ces programmes, avec un plaisir soutenu et malgré les sous-titres serbes (?), l'excellent « *Docteur Jeckyll et Mr. Hyde* », du réalisateur américain Robertson, qui porte allégrement ses trente-quatre ans d'âge. John Barrymore y est étonnant dans le rôle de Jeckyll; il se transforme sous nos yeux, d'une manière hallucinante, presque sans maquillage; tout au long du film il y a une atmosphère d'époque qui confère une certaine dose d'authenticité et passe l'éponge sur les invraisemblances.

A cette occasion, je voudrais rappeler ici le scandale de la mise à la rue de la Cinémathèque. Il serait dommage que les inlassables efforts de son animateur, Henri Langlois, qui a permis à tant de personnes de revoir les chefs-d'œuvre du plus important des arts contemporains, soient interrompus faute de local. On ne soulignera jamais assez l'importance de la Cinémathèque française, une des meilleures du monde. Souhaitons que, maintenant qu'elle a dû quitter l'avenue de Messine, elle trouve du moins une salle de projection plus grande qui permette d'accueillir un plus large public.



■ *Au cinéma.*

Chose à signaler, le cinéma américain est en train de découvrir Jules Verne, après l'avoir fait pour Welles avec « *La guerre des mondes* ». Les studios de Walt Disney viennent de produire « *Vingt mille lieues sous les mers* » (on sait que Disney ne se borne plus maintenant au dessin animé). Il s'agit d'une superproduction en couleurs, recréant fidèlement l'atmosphère du fameux « Nautilus » (sans commettre la sottise de l'actualiser, bien sûr) et dont les scènes sous-marines sont, paraît-il, les plus spectaculaires qui se soient jamais vues à l'écran dans le genre. On annonce en outre la prochaine réalisation du « *Tour du monde en quatre-vingts jours* », avec un nouveau système de grand écran et un tournage sur chaque lieu même de l'action. Le metteur en scène sera Carol Reed.

Le numéro 17 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours d'Avril

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

LES PARIAS

par POUL ANDERSON

Le tableau saisissant et inhabituel d'une société future décadente, où une certaine classe (constituée de la façon la plus inattendue !) est parquée dans des ghettos. Par l'auteur de « **L'émissaire** » et de « **Ces Terriens si terre à terre** ».

EXEMPLAIRE DE PRESSE

par ANTHONY BOUCHER

Après « **Servez-m'en un doigt** », une des plus célèbres histoires humoristiques publiées dans « **Fiction** », Anthony Boucher nous donne un récit démoniaque extrêmement curieux et original... et qui pourrait s'intituler : « **L'épouvantable vengeance d'un auteur éreinté** » !

CAACRINOLAAS

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Tel est le nom de « l'être de l'abîme », dont les incursions dans notre monde déclenchent le meurtre. Une nouvelle qui, après « **La preuve** » et « **Les filles de la Nuit** », vous confirmera de façon étincelante les dons de Jean-Louis Bouquet comme « conteur ténébreux ».

---

*Le numéro : **100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 1er trimestre 1955. — *Le Gérant* : M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A « FICTION »

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

		POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
		A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.	6 mois....	595	865	775	1045
	1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)	6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
	1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

TARIF DES RELIURES

Pour nos 1 à 7 inclus et ensuite par semestre (spécifier dans la commande si la reliure spéciale, pour les sept premiers numéros, est désirée. Prix : 325 fr. (10 % de remise aux abonnés).	ajouter les frais de port et de recom.	France et U. F.	Étranger
		1 rel. **55** fr.	**75** fr.
		2 rel. **70** fr.	**93** fr.
		3 rel. **95** fr.	**117** fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 - 3 ;
Expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°..............) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

...............Reliures à.............frs = ... plus frais de port..............

...............Nos antérieurs à............frs =............. plus frais de port.............. ....

Indiquer ci-dessous les numéros désirés. Total

Nos ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38. - Contre remb. (1).
Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.
(1) *Rayer les mentions inutiles.* Date..............................

En lettres majuscules, S. V. P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ETRANGER :

En BELGIQUE : Agence Franco-Belge de Presse, 45, rue de l'Escrime, Bruxelles. C.C.P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli - du - Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.